R. BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.

RACCOLTA
VILLAROSA
A
553
NAPOLI

523851

NAPOLI

J. v. Sichem fecit 1745.

Con gli Occhi de la Mente il Cor si vede.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

Rare. Vol A. 553

LETTRES

PHILOSOPHIQUES

SUR LES

PHYSIONOMIES.

Ex Vultibus Hominum Mores colligo.
PETRONIUS.

A LA HAIE,
Chés JEAN NEAULME,
aux Dépens de l'Auteur,
M. DCC. XLVI.

V.E.III. Biblioteca Nazionale Napoli

AVERTISSEMENT.

JE dois à une *Phyſionomie* particuliere, dont la Beauté eſt au deſſus des Expreſſions, mes prémieres Idées ſur les PHYSIONOMIES en général. Je n'ai pû voir tant de Qualitez admirables, & rarement unies, annoncées dans celle dont je parle, dès le prémier Inſtant qu'on l'apperçoit, ſans penſer, que les *Phyſionomies* pouvoient ſervir à la Connoiſſance des Hommes.

J'AI été, d'ailleurs, ſi frappé du Caractere merveilleux de la Perſonne, que l'Examen, que

j'en

j'en ai fait, m'a entrainé preſque néceſſairement à l'Examen de pluſieurs autres.

De-là il s'eſt formé en moi une ſorte d'Habitude de réfléchir ſur les *Phyſionomies*, & ſur les Caracteres qu'elles développent, dont je n'ai pas crû devoir me corriger.

J'ai penſé, au contraire, que les Viſages offroient un des plus intéreſſans Spectacles de la Nature; qu'il avoit Droit de nous occuper, plus que beaucoup d'autres, après leſquels nous courons; qu'il n'en étoit pas moins beau, pour être ſans ceſſe ſous nos Yeux; & qu'il renfermoit des Merveilles ſans nombre, auxquelles nous ne pouvions refuſer notre Admiration.

On parle volontiers des Choſes dont on s'occupe. J'ai parlé

lé des *Physionomies*. Mes Amis, loin de s'en scandaliser, y ont applaudi. Ils m'ont fait des *Questions*. Quel Sujet en fournit davantage? Les *Lettres*, que je présente au Public, sont en effet mes *Réponses à des Questions sur les Physionomies*. Je ne pensois pas être jamais obligé de leur donner l'Ordre, & l'Etendue, qu'elles ont aujourd'hui.

Quelque imparfaites qu'elles soient encore, elles pourront être pour quelque autre une Occasion d'approfondir mieux ce Sujet, & d'en tirer des Leçons utiles; Objet le plus digne de ceux qui écrivent, & qui me console dès à présent de tous les Sentimens desavantageux qu'on prendra de mon Ouvrage. Je ne sçaurois me dissimuler, que bien des Gens

en penſeront mal. Je m'y attens: je ſuis même perſuadé, que, dans le Nombre, il y en aura, dont je reſpecterai la Critique, & à qui je n'ôſerai dire, pour me diſculper: *Non ſolo le Talpe naſcon cieche.*

LETTRES

LETTRES PHILOSOPHIQUES SUR LES PHYSIONOMIES.

LETTRE PREMIERE.

VOUS voulez donc, que je réponde à vos Queſtions ſur les Phyſionomies? J'y conſens, quoiqu'il puiſſe m'en coûter; mon amitié pour vous eſt plus forte que ma raiſon; je me

livre à tout ce que vous exigez de moi : je vais paſſer pour Magicien dans l'eſprit des uns, pour mauvais Philoſophe dans celui des autres, au moins pour viſionnaire aux yeux du grand nombre ; la connoiſſance des Phyſionomies eſt aſſez merveilleuſe pour faire ces impreſſions-là. Promettez-moi pour reconnoiſſance, (car de pareils Sacrifices en meritent une,) que, quelque jugement qu'on porte de moi, vous en porterez un bon ; que vous rejetterez, ſur l'envie que j'ai de vous plaire, l'eſpece d'excès où mon eſprit va s'emporter en traittant une matiere ſi nouvelle ; & que vous me dedommagerez du mauvais ſuccès de mon entrepriſe par une augmentation de cette amitié qui fait déjà le bonheur de ma vie. On cherche les ſujets nouveaux quand on écrit, celui des Phyſionomies l'eſt beaucoup, & cette nouveauté ne me ſéduit point : les Arts les plus utiles, & les Sciences les plus eſtimées, doivent leur origine à la hardieſſe & peut-être à la témérité de leurs inventeurs. Pluſieurs de ceux, qu'on re-

regardoit de leurs tems comme des hommes foux ou dangereux, paſſent aujourd'hui pour des modeles de ſageſſe, & de courage ; & cette penſée ne m'enhardit point : l'eſperance d'un nom, écrit un jour au Temple de Mémoire, ne me conſole pas de le voir effacé de mon vivant du nombre des gens ſenſez : j'aime mieux la gloire dont je puis jouïr, que celle qu'on peut me promettre ; & toute obſcure qu'eſt ma reputation je la prefere à l'éclat incertain de celle qu'on me fait eſperer : c'eſt vous dire aſſez que vous êtes le ſeul objet de mon travail, n'en parlons plus. Je vous plairai ſi j'écris ſur les Phyſionomies, me voilà décidé à hazarder bien des propos.

Il faut vous avertir d'abord, que je renonce à tout ce qui s'appelle divination, que je n'ay jamais compris que des gens qui raiſonnent pûſſent croire à ces predictions vagues fondées ſur les traits du viſage & de la main, à ces relations ſuppoſées néceſſaires entre ceux qui naiſſent & ce qui ſe paſſe dans le Ciel à leur naiſ-

ſance, à ces conformitez avec les animaux établies ſur une reſſemblance exterieure de figure : vôtre eſprit & le mien ſont aſſez d'accord ſur la vanité de ces preſtiges, qui ſont de vrais malheureux de ceux qu'ils affligent & des dupes de ceux qu'ils flattent. Je fuirai le merveilleux dans tout ce que je vous dirai, & ſi je parois vous y conduire quelquefois, ce ne ſera pas parceque je m'écarterai de la vraie nature ; mais, parceque je devoilerai à vos yeux quelques-unes de ſes productions qui vous ſont inconnues. Je ne ſçais ſi la meilleure Magie n'eſt pas cette eſpece de découverte qu'on regarde comme ſurnaturelle juſqu'à ce qu'on en connoiſſe le principe. Tout ce que j'ai à vous dire eſt ſimple, clair, & naturel; un vrai Phyſionomiſte ne prédit jamais ce qu'on ſera, mais ce qu'on devroit être, il ne ſçauroit deviner les Circonſtances où l'on ſe trouvera; mais, il devinera la maniere dont on s'y conduira, ſi l'on s'y trouve: il ne peut decouvrir que ce qui dépend de celui qu'il conſidere, il

il ne ſçait rien de ce qui lui eſt étranger ; il s'aſſure du caractere inſeparable de l'homme, il ne prononce jamais ſur ſa fortune ; il dira ſi l'on a des talens, ſans pouvoir en prédire l'uſage ; il connoitra ce qu'on pouroit en faire, il ne ſçaura pas préciſement ce qu'on en fera.

DE tous les Livres modernes que j'ai lûs où il eſt parlé des Phyſionomies, le ſeul où j'ai trouvé quelques phraſes raiſonnables eſt celui de Porta : vous ſçavez ſans doute, que ſous le titre de la Phyſionomie humaine, qui ne convenoit point à ſon ſujet, il ne s'eſt appliqué qu'à traiter des reſſemblances des animaux avec les hommes, & que donnant beaucoup à l'autorité des anciens Philoſophes qui ſe ſont ſervi le plus ſouvent du mot de Phyſionomie dans un ſens bien différent, il s'eſt amuſé à entaſſer les paſſages de ces auteurs & en a conclu que ceux qui ont quelque choſe de l'air des animaux tiennent auſſi quelquefois de leur caractere : étoit-il beſoin de faire un Livre pour le prouver ? Au reſte, dans

ce nombre de Philoſophes anciens, je ne comprends pas Ariſtote leur maître : ſans avoir voulu traiter à fonds ce ſujet, il en a plus dit qu'eux tous. J'aurai occaſion de le citer quelquefois, & je ſerai fâché de ne pouvoir pas le citer toujours. Il eſt queſtion ici de quelque-choſe de plus ſingulier & de plus détaillé.

IL faut faire voir, que les hommes ont dans leur Phyſionomie (ſans comparaiſon avec les autres êtres) une preuve claire & animée de ce qu'ils ſont en effet; que, par leur exterieur, on peut juger de leur interieur; que l'aſſemblage de ce qui forme leur viſage ſuffit ſans d'autre recherche pour aſſurer quelle eſt leur ame. Cette connoiſſance, ſi l'on pouvoit la rendre ſolide, ne ſeroit-elle pas bien eſſentielle ? En avons-nous qui lui ſoit comparable? On ne deſireroit plus cette fenêtre du Cœur, pour découvrir ce qui s'y paſſe de plus ſecret: vous êtes flaté de cette eſperance, & vous doutez que je la rempliſſe, vous me re-

reprochez déja de vous faire eſperer un bien dont vous ne jouïrez jamais, vous bornez ma ſcience à juger des hommes par leurs diſcours & par leurs actions; vous croyez, que j'ay l'art d'ajuſter à leur Phyſionomie ce que je ſçais d'eux d'ailleurs, pour pouvoir me vanter d'y avoir lû, du premier coup d'œil, ce que j'ay trouvé dans une regle plus ſûre; vous me faites encore la grace de penſer, que tout cela ſe fait en moi ſans que je m'en apperçoive, & que je ſuis dans l'erreur de très bonne foy. Tout le monde ne me traite pas avec tant de douceur : j'en merite de vôtre part; je veux quelque-choſe de plus encore. Il y a dans tout cela un Phanatiſme que j'abhorre, je n'aime pas qu'on me trompe, ni même à me tromper : ne vous determinez point ſur ce que vous devez penſer de mes promeſſes, que je n'aye fait ce que je puis pour les tenir : vous ſerez toujours à temps de me traiter d'inſenſé, & d'avoir pour moi ce ſentiment de pitié, dont on eſt touché pour les erreurs de l'eſ-

prit, quand elles ſe terminent à celui qui en eſt atteint. Chacun à ſa folie, & peut-être que ſi l'on l'éxaminoit bien, on trouveroit que c'eſt par leur folie que les hommes vallent le plus: celle des Phyſionomies eſt la mienne, elle n'eſt point dangereuſe, les bons caracteres y gagnent encore plus que les mauvais n'y perdent, ſi l'on louë les uns on ſe tait ſur les autres, je jouïs ſouvent ſeul des découvertes que je fais. Le Chimiſte le plus heureux dans ſes recherches ne cache pas avec plus de ſoin le ſecret qui doit l'enrichir: j'en connois mieux les hommes, je me corrige de les vouloir parfaits, on fait comparaiſon de leurs défauts, on excuſe les plus pardonnables; qui ſçait mieux qu'un Phyſionomiſte ceux qui le ſont, il a le ſecret de la Nature: il ne juge que d'après les éclairciſſements qu'il tient d'elle, il ne demande à ceux qui l'environnent que les vertus dont ils ſont capables, ſouvent il trouve à les faire valoir, il leur apprend à s'eſtimer, il éleve leur courage, il tire d'eux plus qu'ils n'auroient oſé en eſ-

eſperer eux-mêmes, il les connoit mieux qu'ils ne ſe connoiſſent.

IL vous revient une définition ou explication de ce qu'on appelle Phyſionomie; je ne ſçais trop comment m'y prendre: ce que je ſçais bien, c'eſt que la Phyſionomie n'eſt point ce qu'on appelle air, figure, mine, traits. J'ay vû des gens, qui ſe reſſembloient, & qui avoient des Phyſionomies très differentes: on balbutie quelque tems ſur une matiere auſſi neuve que celle-ci: ſi je me mélois d'Etimologie, j'aimerois aſſez celle qu'on peut tirer des deux mots Grecs qui compoſent le mot François *Phyſionomie*, ils me paroiſſent rendre ma penſée; ces deux mots Grecs ſignifient *Regle de la Nature*; &, ſelon le Syſteme que je me ſuis fait, la Phyſionomie n'eſt autre choſe que la Regle que la Nature nous a donnée pour juger des hommes. Vous me demanderez quelle eſt cette regle, où elle eſt, de quoi elle eſt compoſée? Je vous répondrai, qu'elle eſt ſur le viſage, qu'elle eſt faite des differentes parties de ce viſage, qu'elle me fau-

te aux yeux dès que j'en vois un, & que je l'apperçois mieux que je ne puis la faire appercevoir aux autres : j'eſpere, qu'à meſure que nous avancerons, je découvrirai quelque-choſe qui éclaircira ce que je ne puis à preſent vous dire autrement. Ma Lettre eſt aſſez longue : je la finis, en vous aſſurant que je ſuis &c.

LET-

LETTRE SECONDE.

J'EN étois reſté à troûver qu'il étoit difficile de définir la Phyſionomie ſelon l'idée que j'en ai. On dit communement, qu'on n'eſt obſcur avec les autres, que parce qu'on l'eſt encore avec ſoi-même. Cette maxime, qui eſt vraye en general, ne l'eſt pas ici: je vois clairement ce que je veux dire, & je ſens beaucoup de peine à le faire entendre. Un Artiſan habile trouve dans un ouvrage qu'il examine des graces & des défauts qu'il n'a pas la facilité de faire ſentir à ceux qui l'écoûtent. Il faut être initié dans un Art, pour entendre ceux qui en parlent. N'avez vous jamais vu des gens juger ſi pitoyablement d'un Tableau, qu'ils vous ôtoient l'eſpérance de les convaincre de leur tort? Il eſt vrai auſſi, qu'on n'eſt pas longtems à entendre parfaitement les choſes dont on a déja quelque idée, ou pour leſquelles on a ſeulement de la

diſpoſition: ceux, qui ſont dans un de ces deux cas à l'égard des Phyſionomies, adoptent ſur le champ une decouverte qu'on leur communique, ſans qu'il ſoit beſoin de leur en expliquer les raiſons: ceux, qui n'y entendent rien, (& c'eſt le plus grand nombre,) ou s'en moquent, par ce qu'ils ne comprennent pas ce qu'on veut dire, ou ſont humiliez d'être incapables de penſer de même: car, il eſt difficile de ne pas admirer les effets ſurprenans d'une connoiſſance ſi rare.

IL me ſemble qu'il eſt inconteſtable, que chaque choſe à ſa Phyſionomie, & j'en juge ainſi par cette raiſon: Ceux, qui excellent dans un art, décident, à la premiere vûe, des bonnes ou des mauvaiſes qualitez de l'objet qui eſt de leur reſſort: leur talent naturel, aidé de l'habitude qu'ils ſe ſont faite, ne leur permet pas de ſe tromper; un bon Jardinier connoit la qualité & la maturité des fruits à les voir, il n'a que faire de les ouvrir pour en juger, il n'a pas recours alors à cette maxime dont il ſe ſert en d'au-

d'autres occaſions, & qui eſt ſi fort accreditée, qu'il ne faut pas juger ſur la mine. Si chaque être à ſa Phyſionomie, pourquoi les hommes n'auroient-ils pas la leur ? Si celle des êtres inanimez eſt ſi infaillible, pourquoi celle des hommes ne le ſeroit-elle pas? &, pour me ſervir de la comparaiſon d'Ariſtote, qui avoit ſur cette matiere, comme ſur beaucoup d'autres, des connoiſſances qu'il ne devoit qu'à lui; ſi les chaſſeurs connoiſſent la bonté des chiens par l'inſpection de leur figure, pourquoi un Phyſionomiſte ne jugera-t-il pas des qualitez des hommes par l'aſſemblage des traits de leur viſage ? Si l'on convient qu'il y a une Phyſionomie, il faut qu'elle ſoit ſenſible ; ſi elle eſt ſenſible, il peut dépendre de nous de la trouver: la Nature, qui ne fait rien en vain, ne l'auroit pas faite pour la tenir cachée; & quand même elle l'auroit voulu, elle ne l'auroit pas pû. La Phyſionomie étant une repréſentation exterieure & néceſſaire, ou, ſi l'on aime mieux, une expreſſion de tous les principes qui

conſtituent chaque homme en particulier, il étoit auſſi impoſſible de cacher cette image, qu'il l'eſt d'être grand & de paroître petit, ou d'être petit & de paroître grand. Il en eſt du compoſé de l'homme, comme de ces baumes qu'il faudroit détruire, pour les empêcher d'exhaler l'odeur qui leur eſt propre : à moins qu'on ne mette en poudre une glace, elle repréſentera celui qui s'y regarde. La Phyſionomie eſt un Miroir, à l'abry de toutes les altérations, que la Vanité ou les autres paſſions pourroient inventer : on y apperçoit juſqu'aux efforts qu'on fait pour ſe cacher, juſqu'au voile dont on s'enveloppe : ce qui eſt naturel ne s'y confond point avec ce qui n'eſt qu'artificiel ; un accident, une altération momentanée, un chagrin paſſager, un caprice, une mauvaiſe humeur, tout y paroit dans le plus grand jour : les yeux capables de cette ſorte de vûe ne ſont point trompez par les ſtratagêmes qu'on employe pour ſe farder, & ils diſtinguent un homme faux d'avec celui qui ne l'eſt pas, com-

comme une femme qui met du rouge d'avec celle qui n'en met point. Je crois même avec assûrance, que ce n'est que par les Physionomies, qu'on peut juger des hommes: ils varient leurs discours comme il leur plaît, leurs actions dépendent des circonstances, la Physionomie seule décele leur caractere. Les changemens, qui arrivent dans pluspart des hommes avec la fortune, ne sont qu'exterieurs; leur caractere est toujours le même, on n'est étonné de leur Métamorphose apparente, que parce qu'on n'avoit pas jugé d'eux sur leur Physionomie, qui les auroit peint ce qu'ils étoient. Je croirois avoir jugé très mal de la Physionomie de quelqu'un, si j'aprenois de luy des choses qui pûssent m'étonner. Je n'augmente presque jamais d'estime, ou de mépris, pour ceux que je connois par leur Physionomie. Il y a beaucoup de gens à qui je sçais gré de ce qu'ils ne feront jamais: leur disposition m'est connue. Je n'en exige pas d'avantage, je ne dois pas leur imputer ce qui ne dépend pas d'eux, ni les rendre

dre garans des effets du hazard qui paſſe leur pouvoir. Je ris quelquefois tout ſeul des arrangemens que je donne à certaines perſonnes, & j'ay eu le plaiſir de les faire convenir, qu'elles auroient fait tout ce que je leur fais faire, ſi elles s'étoient trouvées dans les circonſtances où je les place. Des événemens marquez ont ſouvent confirmé mes jugemens ; & l'experience venant au ſecours de la bonne opinion que j'avois déja de mes idées, je me ſuis fait une habitude de me fier aux Phyſionomies, dont je ne puis revenir. Je ne me hazarde jamais à juger des hommes ſur les recits qu'on m'en fait : on s'épuiſe envain à louër ou à critiquer devant moi quelqu'un que je n'ai pas vû ; j'attends toujours ſon viſage, pour prononcer ſur ſon Caractere. Et dans ce viſage même, me direz-vous, qu'y voit-on, que des traits communs à tous les hommes, & qui ne varient que par les couleurs & par les proportions ? J'en conviens : convenez auſſi, qu'il réſulte de cette varieté des couleurs & des proportions quelque-choſe, non

ſeu-

ſeulement de particulier à chacun, puiſqu'il n'y à jamais eû deux hommes parfaitement ſemblables, mais qui eſt encore tellement l'expreſſion de ſon caractere, qu'on ne doit pas s'y méprendre, lorſqu'on a des yeux.

N'EN ſeroit-il point du talent des Phyſionomies, comme de ceux dont la nature favoriſe certaines perſonnes? On en cherche inutilement la ſource: ceux qui les poſſedent en ignorent ſouvent la réalité; & ils ſont, ſans avoir rien appris, ce que le travail ne peut procurer aux autres. La Vérité eſt, que ceux, qui raiſonnent juſte ſur les Phyſionomies, ne l'ont appris de perſonne, qu'ils ne ſçauroient y former ceux qui n'y ont pas de diſpoſition, que cette diſpoſition ne s'acquiert point. Pluſieurs ont ce talent ſans avoir la hardieſſe de s'en ſervir, leurs préjugez ne leur permettant pas de croire qu'ils penſent vrai, lors même qu'ils penſent le mieux. Le hazard m'a fait croire que je l'avois, je ne l'ai pas négligé, j'ai cherché à le perfectioner, & je crois avoir réüſſi. Quoique

que ce ſoit un preſent de la Nature, il eſt ſuſceptible d'art & de travail: les decouvertes qu'on ne doit qu'à la Nature guident pour beaucoup d'autres; il ſuffit preſque d'avoir réüſſi une fois, pour ſe faire une ſorte de regle qui ne trompe gueres: cette regle, au reſte, n'eſt point arbitraire; c'eſt une eſpece d'inſtinct, que la Nature donne, & auquel il eſt aſſez inutile de réſiſter: ce que l'art & le travail peuvent donner de mieux en cette matiere, c'eſt une facilité à juger, qui étonne les ſots. Il y a dans cette connoiſſance des plaiſirs infinis, tirez de la diverſité des caracteres, qui varient peut-être encore plus que les viſages; ce qu'on voit aujourd'hui ne reſſemble point à ce qu'on avoit vû hier, ni à ce qu'on verra demain. La Nature conſiderée phyſiquement eſt en quelque ſorte infinie: que n'eſt-elle point conſiderée moralement? On ne voit pas ſeulement ce qui exiſte dans ce vaſte champ, on y voit ce qui y arrive à chaque inſtant, ce qui peut y arriver: rappellez-vous le plaiſir que vous eûtes à . . . . . ,

lorſ-

lorſque vous voulûtes ſçavoir ce que je penſois de toutes les perſonnes qui s'y trouvérent: vous m'avouâtes vôtre admiration ſur la juſteſſe de mes réponſes à l'égard de celles que vous connoiſſiés, & que je voyois pour la prémiere fois. On ne s'ennuye jamais avec ce goût-là: quoique je ſois peu empreſſé de faire des découvertes, je vais ſans peine chez des gens que je ne connois point, dans l'eſperance d'y trouver de quoi exercer mes yeux; & j'en ſors quelquefois enchanté, quoiqu'on n'ait pas pris garde à moi. Je ne vous parle pas des découvertes qui n'ont pour objet que des paſſions accidenteles aux caractères, des diſtinctions que je fais, & qui ſont inconnues à ceux chez qui je les trouve, entre les vivacitez de l'eſprit & celles du Corps, entre les gens qui ont fait leur eſprit & ceux que leur eſprit a faits, entre ceux qui n'ont que de l'étude & ceux qui n'ont que de l'eſprit; entre ceux qui ont fait un mauvais mêlange de l'un & de l'autre, parce qu'ils ont commencé trop tard à les mêler, ou qu'ils s'y ſont mal pris; entre

tre ceux qui cachent leurs paſſions, & ceux qui les laiſſent voir ; combien eſt injuſte, & l'eſtime qu'on a pour les prémiers, & le mépris qu'on a pour les ſeconds. Je m'abandonne au plaiſir de vous parler de ce que j'aime, & je ne m'apperçois pas, que je pourrois vous ennuyer, vous que j'aime encore plus que les Phyſionomies que j'aime tant.

LET.

LETTRE TROISIEME.

LE Philoſophe, à qui vous avez lû mes deux Lettres, eſt donc étonné de mes Propoſitions; il en demande la preuve avec impatience. Faites-moi ſon Portrait, j'eſſayerai en attendant de tirer ſa Phyſionomie: il ne ſeroit pas le premier dont j'aurois connu le Caractere, ſans avoir vû autrement la figure. J'ai aſſez bonne opinion de vos yeux, pour croire que vous me rendrez ſon viſage tel qu'il eſt, c'eſt tout ce que j'exige de vous: je ſerois flatté, s'il s'y reconnoiſſoit: ce ſeroit une preuve, qui le convaincroit. Je ne fais pas métier de ces ſortes de Portraits, parceque le point de vûe d'un homme échape ordinairement aux meilleurs yeux, & qu'il y en a de plus difficiles à ſaiſir les uns que les autres. Je tenteray toujours; je ne crains pas de me tromper une fois: je ſuis comme quelqu'un qui a coutume de faire bonne che-

chere à ſes amis; il ne craint pas de les voir arriver chez lui, lorſqu'il ne s'attend pas à les recevoir: la ſurpriſe, qu'ils lui font, excuſe ſon défaut de prévoyance ; & l'injuſtice de leurs ſentiments, s'ils en avoient de deſavantageux à ſon égard, le tranquiliſe ſur ſa conduite. Ne lui communiquez point vôtre deſſein; de peur qu'il ne s'y oppoſe, ou qu'il ne ſe contre-faſſe: dans ce dernier état, il pourroit vous tromper, & vôtre ſagacité naturelle tiendroit peut-être encore moins contre un maſque de Philoſophe, que contre un autre. La Philoſophie, toute éloignée qu'elle eſt de ce qui a l'air de fauſſeté, ſe trouve quelques fois placée chez des gens qui ne s'en ſervent que pour tromper mieux. Je vous avouerai ingénument, que je ſçais gré à ceux qui ſe donnent pour ce qu'ils ſont: je leur paſſe alors des défauts, que je ne leur paſſerois point, s'ils s'efforçoient de me les cacher. Un homme, à qui je pardonne ſes paſſions, quoiqu'il en ait beaucoup, me devient odieux, & ne me paroit pas pardonnable, quand il

il prend ſoin de les dérober à la connoiſſance de ceux qu'il appelle ſes vrais amis. Perſonne n'eſt ſans paſſions: il faut avoir mauvaiſe opinion des autres, pour croire qu'on leur perſuadera qu'on n'en a point; c'eſt donner à penſer, qu'on en a de bien mauvaiſes, que de craindre ſi fort de laiſſer appercevoir les ſiennes: ce caractere-là inſpire de la défiance, ce ſont des gens, avec qui il faut être continuellement en garde; mon plaiſir eſt de me les developer à moi-même, & de les mépriſer beaucoup, quand je ſçais une fois ce que je dois en penſer. Ce plaiſir-là n'efface pas les chagrins qu'ils me cauſent en trompant les autres: la faute en eſt au peu de connoiſſance qu'on a des Phyſionomies, qui ne laiſſeroient pas long-tems les hommes dans la malheureuſe habitude d'être ſi ſouvent trompez.

J'ai éprouvé, que ces habiles menteurs me craignent: ils ont avec moy un embarras, qu'ils ne peuvent ſurmonter, & qui produit infailliblement la haine: j'en ay reſſenti des effets

ter-

terribles, qui ne m'ont cependant jamais fait repentir de les avoir connus, quoique je ne puiſſe attribuer qu'à cette connoiſſance les maux qu'ils m'ont faits. Il y a bien de la noirceur à vouloir du mal à quelqu'un, parcequ'on ne ſe trouve pas avec lui auſſi faux qu'on voudroit .... J'interromps la Lettre que je vous écris, pour en lire une qui m'arrive : il y aura quelques Queſtions ſur les Phyſionomies ; ſi elles méritent une réponſe, je vous la dirai avant que de finir ..... J'ai deviné juſte, on me demande s'il eſt à propos de perfectionner la connoiſſance des Phyſionomies? On trouve trois Raiſons eſſentielles, capables d'en détourner, & auxquelles on me prie de répondre, s'il eſt poſſible. La prémiere & la plus forte Raiſon eſt celle-ci. Il y a infiniment plus d'Hommes méchans, qu'il n'y en a de bons. De quel avantage peut être une connoiſſance, qui les develope, & qui ne ſert qu'à mieux découvrir leur malice ? On n'y gagne que du Chagrin : on eſt attriſté de voir ſon eſpe-

ce ſi mépriſable; & le fruit le plus ordinaire de cette belle Science eſt de faire des Miſantropes, des hommes extraordinaires, qui craignent leurs ſemblables, & qui les fuient, par la juſte apréhenſion qu'ils ont d'être la victime de leurs paſſions funeſtes.

LA ſeconde ſuit de la prémiere : il y a du danger, dit-on, à connoître ſi bien les hommes. Rien ne leur inſpire tant d'éloignement : ils n'aiment point à être pénétrez; ils vivent tout au moins génez avec ceux qu'ils croyent capables de diſcerner leur caractere : ils haïſſent ceux, dont ils n'eſperent pas être eſtimez.

ENFIN, la troiſieme eſt l'Inutilité de cette Connoiſſance pour ceux qui la poſſedent, qui, ſoumis comme tout le monde aux événemens que le hazard produit, & qui en produit beaucoup, ſont dans l'impoſſibilité de les prevenir, ou de les tourner ſelon leurs vûes. En un mot, l'Etude des Phyſionomies n'eſt, ni honorable au Genre humain qu'elle

décrie, ni favorable aux particuliers qu'elle chagrine, ni utile à ceux qui l'ont en partage, qui n'en tirent aucun bien.

CELUI, qui m'écrit, eſt ſi prévenu en faveur de ſes Raiſons, qu'il ne doute pas que je n'abandonne le goût qu'il me connoît pour cette eſpece de Science: ſon air de triomphe pourroit en impoſer à quelqu'un moins aguerri que moi contre tout ce qui s'appelle lueur & apparence de verité. Je vous fais part de ma Réponſe: elle ſervira à vos amis, ſi elle vous eſt inutile. La voici.

LES hommes ſont plus fous que méchans; leurs mauvaiſes qualitez n'éclatent pas plus que leurs bonnes, par l'examen qu'on en fait. S'ils y perdent d'un côté, ils y gagnent de l'autre: les meilleurs Connoiſſeurs en chaque genre ſont les Juges les moins ſeveres; ceux, qui connoiſſent le mieux les hommes, leur pardonnent le plus volontiers leurs foibles. La Philoſophie, qui eſt la baze de cette Connoiſſance, leur apprendra à compenſer les défauts par les graces, &

les

les vices par les vertus, à tirer d'eux le meilleur parti, qui n'eſt pas de s'en éloigner abſolument, ou de s'en défier toujours; mais de profiter de ce qu'ils ont de bon, ſans s'irriter inutilement de ce qu'ils ont de mauvais, & en prenant de juſtes meſures pour n'être pas l'objet de leur malice. On devient Miſantrope, dit-on, en connoiſſant ſi bien les hommes. Y a-t-il un grand mal de l'être un peu? Ne l'eſt pas qui veut. Quant au mépris qu'on prend pour la Race humaine à force de la connoître, il doit en être de la Phyſionomie qui découvre le caractere des hommes, comme de l'Hiſtoire qui raconte leurs actions. Si l'Hiſtoire en rapporte de mauvaiſes, elle en rapporte auſſi de bonnes; & ſi l'on ne lui a pas encore objecté, qu'elle nuit aux hommes qu'elle inſtruit, & qu'elle forme en les inſtruiſant, pourquoi reprocheroit-on à la Connoiſſance des Phyſionomies, qui eſt bien plus certaine, puiſqu'elle repréſente les hommes en eux mêmes, & indépendemment de ce qui les environne, qu'elle ne leur eſt pas honnorable?

QUANT à la ſeconde Objection, comme elle ſuivoit de la prémiere, la Réponſe que j'y donnerai ſuivra auſſi de celle que je viens de faire. Je croirai, quoiqu'on en puiſſe dire, que, toute compenſation faite, il y a plus à gagner pour les particuliers d'être connus parfaitement, que de ne l'être pas: dans ces particuliers, il n'y en a aucun ſans vertus ou ſans talens; nous ſommes ainſi faits, que, lorſque nous avons à juger de quelqu'un, ſes défauts ſe préſentent plûtôt à nous que ſes vertus, que nous jugeons plus volontiers en mal qu'en bien, & qu'il n'y a enfin qu'un jugement reflechi & approfondi qui puiſſe nous faire trouver la verité. Il y a des hommes decriez dans le monde, ſans qu'on ſache pourquoi. J'éprouve, qu'on eſtime plus de gens, quand on ne juge que par ſoi-même: j'ai trouvé, dans pluſieurs, des vertus dont on ne m'avoit jamais parlé, quoiqu'on eut pris grand ſoin de m'inſtruire de leurs défauts. Un Phyſionomiſte ſage ſe tait, d'ailleurs, ſur ce qui eſt blamable: il ne parle que de ce qui eſt bon. Je crois

à

à ceux qui ont ce talent en partage plus de penchant à louër ce qui eſt loüable, qu'à blamer ce qui ne l'eſt pas. Quel avantage trouve-t-on à s'afficher pour le Cenſeur des autres ? En général, les hommes s'aiment ou ſe haïſſent, ſe craignent ou ne ſe craignent pas, ſans raiſonner : on ne renonce point à ſes amis, parce qu'ils ont des défauts ; on les plaint même quelquefois d'avoir des vices, ſans ceſſer de les aimer : combien de perſonnes aſſez parfaites, pour qui l'on n'a que de l'indifférence ?

LA troiſieme Objection eſt ſi fauſſe, que j'ai honte d'y répondre. Les Phyſionomiſtes n'ayant rien à deviner ſur les événemens à venir, il n'eſt pas queſtion qu'ils puiſſent, ou qu'ils ne puiſſent pas, s'en garantir. Il ſuffit qu'ils connoiſſent les gens avec qui ils vivent, qu'ils ſe préſervent des effets de leurs paſſions folles ou méchantes ; & c'eſt encore la choſe dont ils s'occupent malheureuſement le moins : il ſe ſervent de cette Connoiſſance comme d'un plaiſir qui les ſatisfait, par la verité qui l'accompagne ;

ils s'en amuſent même, plûtôt qu'ils ne s'en occupent. C'eſt, dans un autre ſens, une Etude comparable à celle de la Géométrie : le plaiſir de ſe démontrer des veritez ne laiſſe pas le temps de penſer à ſe les rendre utiles. J'attends le Portrait que je vous ai demandé : vous n'aurez pas de Lettre de moi, que vous ne me l'ayés envoyé. Je ſuis &c.

LETTRE QUATRIEME.

VOUS m'avez joué un mauvais tour, en m'envoyant deux Portraits au lieu d'un, & ſans vouloir me dire quel eſt celui du Philoſophe : vous vous êtes ſervi contre moi des Avis que je vous donnois contre lui : je n'en ai point de chagrin, je ſuis même flatté par avance du plaiſir que vous aurez de vous confirmer dans l'idée que vous devez avoir de ma bonne foi. Celui, dont vous me parlez en prémier lieu, a, dites-vous, le teint un peu livide, les yeux petits, enfoncez, malades, & preſque fermez quand il rit : ſon rire n'eſt pas beau, il ouvre trop la bouche, il y a même du cauſtique dans ſa façon de rire, ſa bouche fermée lui fait un air rechigné : il a le nez tout d'une venue : le ſombre regne ſur ſon viſage : ſon front eſt ordinaire. Je n'avois que faire de ſa taille qui eſt au plus mal, de ſon ventre en pointe, de ſes ge-

noux en dedans, & de ſes jambes deſſéchées. En voilà plus qu'il n'en faut pour vous dire, que je ſuis très faché d'avoir entrepris un pareil Portrait, & qu'il n'y a qu'une diſcrétion comme la vôtre, & une complaiſance comme la mienne, qui puiſſent me le faire achever. Je crois donc, que l'envie le domine, qu'il eſt jaloux de tout le bien qu'il voit; que, peu capable d'en faire lui-même, il voudroit qu'il ne s'en fît point; que, dans l'impoſſibilité de l'empécher, il efface autant qu'il peut la gloire qui en revient à ceux qui en ſont les auteurs; qu'il n'eſt content, que lorſque, par ſa critique envenimée, il a fait penſer à ceux qui l'écoutent, qu'il vaudroit mieux que les autres reſtaſſent dans l'inaction comme lui, que de chercher à en ſortir. Je le crois intéreſſé & flateur, vantant beaucoup des vertus qu'il n'eut jamais: d'un eſprit médiocre, il devoit trouver dans ſes talens faux de quoi faire une petite fortune. Je crois qu'il loue autant les morts, qu'il blâme les vivans: l'intérêt doit le rendre d'un commerce aſ-

ſez

ſez doux, quoique la douceur ne lui ſoit pas connue; il eſt plus poltron qu'il n'eſt doux: la plus part des hommes ne font ces différences, que dans les circonſtances importantes qui ſont très rares; il ne m'aimeroit pas, s'il me connoiſſoit. Ne retenez de tout ce que je vous en dis, que ce que l'expérience vous aura démontré. Je puis me tromper, avoir mal pris ce que vous m'en avez rapporté, & m'en être fait une idée chimérique, qui n'exiſte point, & ſur laquelle je me fonde comme ſi elle étoit certaine. Au reſte, s'il s'eſt tourné du côté des Sciences, il peut en avoir acquis quelques-unes, dont il ſçait donner des marques à propos: il les a moins étudiées, que l'art de les faire valoir: ſa façon de rire me dit, qu'il n'a pas l'eſprit juſte. Je crois le ſiege principal de ſa Phyſionomie dans la longueur de la levre ſupérieure, qui, jointe avec celle de deſſous, a beaucoup de l'air d'une bouche de poiſſon. Je ſerois faché, que ce fût-là votre Philoſophe: vous compteroit-il au nombre des gens qu'il a trompez? Ce ſeroit grand domma-

ge: gardez-vous sur-tout de le consulter sur ce que vous devez penser des autres; il ne vous en donneroit pas des idées bien justes: il a intérêt à les croire méchans, & il n'est pas capable de les trouver bons.

LE Portrait qui suit est plus agréable, & je souhaitte que des deux que vous me proposez ce soit celui que vous aimiés le plus: son air riant & ouvert annonce sa bonne humeur: sa bouche, telle que vous la peignez, assure sa franchise & sa bonne foi; je lui en crois beaucoup: ses yeux ont une netteté, qui marque la justesse de son esprit dans les choses de sa portée. Il peut s'être perdu quelque-chose de sa pénétration dans l'embonpoint de sa personne: il a gagné, du côté de la tranquillité & de l'égalité, ce qui lui manque de feu & de vivacité. La conformation de ses levres peut le faire valoir aux yeux de certaines personnes; je n'en veux tirer qu'un augure de douceur & de bonne amitié dans le commerce de la vie: sur ce que vous m'en dites, je juge qu'il ne devroit pas faire le métier de Sçavant; en

en cas qu'il ait embraſſé cette profeſſion, il ne ſera pas le prémier qui ſoit dans un état auquel la Nature ne l'avoit pas deſtiné: quoiqu'il en ſoit, il doit le remplir agréablement, & à la ſatisfaction de ceux qui le fréquentent; & y-a-t-il quelque-choſe de plus précieux, qu'un caractere de cette eſpece? Si je ne vous dis rien de plus ſur ces deux Portraits, c'eſt que vous ne m'avez point mis à même: il y a mille choſes à obſerver dans un viſage, qui denotent chacune quelque qualité bonne ou mauvaiſe. Vous trouvez ſingulier, que les vices & les vertus, les habitudes & les penchants, les goûts & les talens, qui paroiſſent ſi fort tenir de l'eſprit, que nous ne ſçavons preſque comment les définir à part, ſoient connoiſſables par des traits purement matériels, tels que ſont les couleurs, & les figures de la matiere. Vous me demanderiés volontiers de quelle couleur eſt l'ambition, ſi la colere tient du cercle, ou du quarré. Je ne vous empêche point de badiner ſur mes idées: c'eſt toujours beaucoup gagner, que de vous

réjouïr. Si je ne viens pas à bout de vous démontrer mon Syſtême, je l'avancerai du moins aſſez, pour vous y faire trouver de la vraiſemblance.

ON en revient toujours au peu d'avantage qu'on tire de cette Science; & l'on ne manque pas de me demander à moi-même, ſi elle m'a beaucoup ſervi? C'eſt une ſorte d'inſulte, qu'on prétend ajoûter à ma ſituation, & qui ne va pas juſqu'à moi. Je réponds, qu'elle eſt aſſez inutile pour s'enrichir, quand on ne s'en ſert que pour s'amuſer : il m'eſt arrivé plus d'une fois de reconnoître, que ſi j'avois voulu en uſer autrement, j'aurois trouvé des moyens aſſez ſûrs d'augmenter ma Fortune : plaçons-la avec ce que nous appellons vertus & talens, & nous ne ſerons pas étonnez, qu'elle n'enrichiſſe pas; tout ce qui eſt marqué à ce coin-là eſt ſujet à la médiocrité. Le ſeul profit, que j'ay tiré des Phyſionomies (& je le mets ſans peine au-deſſus de tous de ceux qu'elles pouvoient me procurer) a été de me faire de vrais Amis, ſur leſquels je compte, comme ils peuvent compter ſur

ſur moi. Vous ſçavez que le Comte de ***, & le Chevalier ****, ont fait ce qu'ils ont pû pour être de mes Amis: j'ay réſiſté aux efforts de l'un & de l'autre, & je ne dois qu'aux Phyſionomies la réſiſtance qui m'a ſauvé de leur commerce empoiſonné. Il n'eſt pas indifférent de s'engager juſqu'à un certain point: on n'eſt pas maître de rompre quand on veut; & l'on eſt toujours trompé, quand il n'y a que l'habitude de vivre avec les gens qui nous apprend à les connoître. Jugez de ce que je penſe de vous par mon Amitié, qui n'a jamais varié un moment: j'oſe même dire, que peu de gens peuvent vous aimer comme je vous aime; parceque peu de gens vous connoiſſent comme je vous connois. Il y a bien des reſſources pour l'humanité dans le talent des Phyſionomies: la plûpart des hommes ſaiſiſſent le mal plutôt que le bien, ou tout au moins s'arrêtent au mal, ſans s'embaraſſer s'il n'eſt pas corrigé par le bien: il n'y a que les Phyſionomiſtes, qui percent l'écorce, &

qui vont au-de-là de ce qui paroit aux yeux ordinaires. Combien d'hommes ſeroient adorez, s'ils étoient connus, & ſi l'on ſuppléoit aux circonſtances qui les feroient connoître par la Phyſionomie qui n'en a pas beſoin. Il eſt tems d'en venir aux vrais Principes, que je vous ai promis, & qui fondent la Connoiſſance des Phyſionomies. C'eſt là le Nœud du Syſtême : ce ne ſera pas le Nœud Gordien. Adieu : je ne tarderai pas à vous écrire.

LET-

LETTRE CINQUIEME.

VOUS trouvez, que j'ai répondu aſſez juſte aux deux Portraits : il vous reſte à ſçavoir pourquoi je place le ſiége principal de la Phyſionomie du prémier Portrait ſur la lèvre ſuperieure. Comment vous le dirai je ? Je ne le ſçai encore que confuſément : il m'eſt arrivé ſouvent de trouver des Phyſionomies placées ainſi ; ce ne ſont pas les meilleures : il y en a, dont les dents ſont la Phyſionomie. N'avez-vous jamais vû *des dents bêtes* ? Dans d'autres, c'eſt le nez, le front, les jouës, ou le menton. Les yeux dominent dans le plus grand nombre : il y a une Remarque à faire ſur les yeux ; on prend quelque-fois pour de l'eſprit, & méme pour de la fineſſe, la paſſion qui les anime, & qui les éclaire : telle femme débauchée paſſeroit pour avoir beaucoup d'eſprit, ſi elle vouloit ne laiſſer parler que ſes yeux : en général, c'eſt l'aſſemblage des couleurs

&

& des traits, qui forme la Phyſionomie : on a voulu les ſeparer, & de-là eſt née cette foule de Sciences divinatoires, qui, ſans avoir aucun Principe certain, avoient pourtant pour fondement la certitude des Phyſionomies.

Ces Sciences ont erré, dès qu'elles ont perdu de vûe la réünion dont je parle, & qui faiſoit leur ſolidité. On a vû la Métopoſcopie ou la connoiſſance du front, la Cheromancie ou la connoiſſance de la main, donner des preuves, je ne dis pas ſeulement de vanité, mais de folie & d'extravagance. Remarquez en paſſant, que les Sciences les plus folles ont une origine ſage ; que ce n'eſt que pour en avoir pouſſé les conſéquences trop loin, qu'on les a décriées, rendues ridicules ; & que la plus-part des hommes, qui jugent ſuperficiellement, ſe ſont déterminez à les condamner ſans reſtriction. L'Aſtrologie, par exemple, n'eſt qu'un Abus de l'Aſtronomie, le grand Oeuvre eſt fondé ſur la Chymie, la plus-part des ſocelleries ont pour premier Principe la connoiſſance des ſimples.

POUR revenir au ſujet dont je me ſuis écarté, il peut ſe faire, que la Nature ſe décele par un ſeul trait : c'eſt alors une exception, qui ne doit pas nuire à la regle générale. Ce n'eſt pas un ſeul ſigne, dit Ariſtote, c'eſt l'aſſemblage de pluſieurs, qui peut fonder un jugement. Ce fut par la réünion des traits de Socrate, que Zopire jugea que ce Philoſophe avoit des inclinations mauvaiſes, & un caractere vicieux : ce ne fut qu'après avoir conſideré quelque tems Sylla, qu'Orobaze, Ambaſſadeur des Parthes, s'écria, qu'il étoit étonné que ce Romain pût ſouffrir dès lors de n'être pas le prémier du Monde. Si Ciceron avoit jugé de Céſar par ſa Phyſionomie, plutôt que par ſon habillement efféminé, il n'auroit pas pris le parti de Pompée contre lui, comme il l'avoua après la Bataille de Pharſale. Cette erreur de Ciceron me conduit à une Réfléxion que je ne dois pas négliger. Les attitudes & les allures du corps, qui ne ſont qu'accidentelles, & que l'habitude imprime, ſont fort différentes des autres : il eſt pourtant difficile de les con-

connoître, & de ne pas les confondre avec celles que la Nature produit dans la disposition & la conformation des organes. Quoiqu'il y ait autant de difference entre elles, qu'il y en a entre l'Art & la Nature, l'étude assidue, que les hommes font de l'Art, les endurcit, & les prive presque tous de cette délicatesse de discernement & de tact, nécessaire à la connoissance de la Nature. Celui qui, en touchant la main de cet étranger, décida par la dureté de sa peau, qu'il étoit d'une basse extraction, pouvoit se tromper : le travail opere tous les jours de pareilles altérations ; il n'y a point d'Artisan, qui se garantisse de l'impression, que l'espece de Métier qu'il fait porte avec soi. Sans connoître le fameux Antoine Coipel de visage, j'assurai qu'il étoit Peintre, après l'avoir vû à la Comédie Italienne, pendant toute une piéce qui l'appliquoit beaucoup, tenir son pouce levé, comme s'il eut été emploïé à soutenir sa palette. J'ai entendu dire, que, du tems de Mr. le Prince, que son génie supérieur rendoit propre à tout, il y avoit des paris sur le pont-

neuf

neuf, pour deviner la profeſſion de ceux qui paſſoient, ſeulement à les voir marcher; & qu'il s'amuſoit quelquefois lui-même à dire ſon Avis. Il n'eſt pas étonnant, que le corps ſoit affecté par l'habitude, puiſque l'eſprit même ne peut s'y ſouſtraire, ſans de grands efforts. Il faut une ame d'une trempe bien ſinguliere, pour ſe préſerver de la contagion de l'habitude. Chaque Etat, chaque Ordre, n'a t-il pas ſes Principes, & ſes Façons de raiſonner, & d'enviſager les choſes? Faut-il toujours voir l'habillement d'un homme, pour ſçavoir ce qu'il eſt: entendez-le parler, & vous le connoîtrez bientôt.

CEUX, qui ſont capables de réfléchir ſur ces diverſes Affections, acquiérent des connoiſſances qui les étonnent, & qui pourroient les faire paſſer pour des Magiciens. L'habitude donne des vices, ou des vertus, pour leſquelles on n'avoit preſque point de diſpoſition, & qui ne reſſemblent jamais bien aux vices, ou aux vertus naturelles. La libéralité, qui n'eſt que ſuggérée, ou que la vanité produit, eſt d'une toute au-

tre eſpece, que le plaiſir naturel de faire du bien. Tel fait le métier d'un homme faux, qui étoit né pour être vrai.

IL eſt aſſez reçu dans le Monde de n'avoir pas grande confiance aux vertus acquiſes, parcequ'elles n'ont jamais ſur nous le même empire, que les autres; mais, on n'y ſçait point les diſcerner parfaitement: on diſtingue l'homme affecté de celui qui eſt ſimple & naturel dans ſes manieres; la femme, qui ſe donne des graces, de celle qui en a. Cette connoiſſance n'eſt que groſſiere: les gens adroits ne s'en embaraſſent pas, & ſçavent que, pour peu qu'on ait de fineſſe & d'habitude à jouër ſon rolle, on trompe avec impunité, & l'on paſſe pour ce qu'on veut.

LET-

LETTRE SIXIEME.

IL eſt tems, dites-vous, que j'établiſſe des Principes. J'en ai plus d'envie que vous. J'ai crû à propos de vous prévenir ſur beaucoup de Conſéquences: vous n'en connoîtrez que mieux la vérité des Principes; elles ſerviront d'aurore au jour qui doit ſuivre. Vous dédaigneriés peut-être ceux-ci, ſi vous ne voyés dans celles-là les effets merveilleux qu'ils produiſent: & puiſqu'il eſt impoſſible de dire à la fois tout ce qu'on voudroit & ce qu'on devroit dire pour ſe faire entendre, il faut néceſſairement partager ſon ſujet. Qu'importe après tout par où je commence, pourvû que je finiſſe bien? Si mon voyage eſt heureux, je me ſçaurai gré du chemin que j'aurai tenu, quel qu'il ſoit. J'ai aſſez de raiſon de ſouhaiter, que vous ſoïés content de mon travail, pour qu'on ne ſoit pas en peine de ma façon de travailler: mon amour-propre eſt plus in-

intéreſſé que le vôtre au ſuccès. Vous n'aurez encore de moi aujourd'hui aucun Principe : j'ay autre choſe à vous dire. J'ay rencontré un homme, qui s'eſt pris de converſation avec moy : il a fait tomber le diſcours aſſez adroitement ſur l'Inconſtance. Je ne ſçais s'il m'en croyoit, ou s'il craignoit d'en être ſoupçonné ; je croirois plutôt ce dernier : il m'a fait un grand étalage de ce qu'il avoit appris ou imaginé contre l'Inconſtance. Je l'ai écouté ſans l'interrompre : lorſqu'il a eu achevé, je me ſuis contenté de lui dire, qu'il étoit bien malheureux de n'avoir pû ſe perſuader à lui-même de fuir le vice dont il m'avoit fait une peinture ſi odieuſe. Il m'a quitté ſur le champ : je ne compte pas le revoir. Il avoit l'Inconſtance peinte dans les yeux : il regardoit tout, ſans rien voir. On prendra cela pour de l'Etourderie ; c'étoit de la bonne Inconſtance, qui eſt pire : l'âge détruit la prémiere, & augmente l'autre. Je ſuis faché du peu de cas qu'on fait des Phyſionomies. Je n'ay pu perſuader à une femme, que j'avois de la raiſon : une au-

tre croit, que j'en ai trop. Le Chevalier. . . . m'eſt venu voir, pour apprendre de vos nouvelles, je lui en ai donné: il m'a demandé ſi les Phyſionomies me tournoient toujours la tête; je l'ai aſſuré, qu'elles ne tourneroient jamais la ſienne. Il a bien pris ma réponſe: il m'a fait cent queſtions ſur ſon propre caractere. Je me ſuis engagé à lui démontrer, qu'il avoit de la hardieſſe à penſer: il ne s'en étoit pas apperçu, quoiqu'il penſe depuis 40 ans. Il m'a fort remercié de cette découverte: c'eſt un tréſor, qu'il a trouvé ſans beaucoup de peine. Il l'a dit depuis à tout le monde; j'ay reçu trente viſites à ce ſujet. Si cela duroit, je pourrois bien faire le petit Devin. Vous ſçavez comme j'aime l'eſprit, quand il eſt tout ſeul: un homme, qui n'a rien de plus, s'eſt mis en tête d'apprendre de moi les Phyſionomies; il me perſecute au point, que je crains d'être obligé de lui dire qu'il m'ennuye, l'injure la plus atroce, qu'on puiſſe faire à un homme de ce caractere. Une preuve

ve, qu'il ne ſçaura jamais ce qu'il veut apprendre, c'eſt qu'il ne s'eſt pas encore apperçu de ce que je penſois de lui. A propos de cela, le vieux Militaire, que vous m'avez recommandé, me divertit par ſa façon de penſer ſur moi: il en change tous les jours; & ſi je lui donnois à la fin du mois jour pour jour ce qu'il a penſé, je crois qu'il en auroit honte: je n'en ferai rien. Sçavez-vous ce qui m'humilie de ſa part: ce n'eſt pas cette legereté, ni ces variations continuelles; c'eſt qu'il n'eſtime en moy que ce que j'y eſtime le moins, qui eſt l'eſprit. Si je voulois, il me mettroit en colere: il penſe, que je veux le tromper, quand il paroit quelque-choſe de plus dans mes diſcours, & dans ma conduite. Il eſt en garde contre ce que j'appelle mes vertus, comme je le ferois contre des vices. La ſimplicité du cœur lui paroît une chimere, ſi l'on la ſépare de la bétiſe: il n'a jamais pu comprendre, qu'on trouve quelquefois l'eſprit uni avec la franchiſe, la bonne-foi, & même l'ingénuïté. J'ai beau lui dire, qu'il y a des

des gens qui ſont ſimples à force d'avoir de l'eſprit, comme il y en a qui ſont ſimples faute d'en avoir aſſez: il n'a jamais pu mettre ces diſtinctions dans ſa tête; il veut tout confondre, & je ne l'en empêcherai pas. Il n'eſt pas le ſeul de ſon eſpece: j'en vois tous les jours, qui, avec des oppoſitions invincibles à bien juger, portent ſur tout le monde des jugemens qu'ils croyent ſans appel. Il ſeroit bien à propos de dévoiler ces perſonnages-là à leurs propres yeux. Il y a trop de riſque: les travers du monde les rendent recommandables, & la fortune leur a aſſuré leur impunité. Il faut ſouffrir en Philoſophe ce qu'on ne peut empêcher, ſe garantir d'une foule de Réfléxions aſſommantes ſur l'injuſtice des deſtinées, & ſe dédommager des ſotiſes que tant de gens font tout haut, par la liberté de les condamner tout bas. Cette conſolation n'eſt pas inutile: elle m'a ſervi plus d'une fois. Il y en a d'autres, & quelquefois ce ſont les mêmes qui veulent qu'on les ſéduiſe, & les honnêtes gens ne ſéduiſent point, qui croyent ſans talens ceux qui ne

ſçavent pas s'en vanter avec adreſſe; leur pénétration ne va pas juſqu'à découvrir ce que la modeſtie cache, ou que les circonſtances ne démontrent pas encore. Auſſi leur arrive-t-il d'être étonnez, après dix ans d'habitude avec quelqu'un, de lui trouver des qualitez bonnes ou mauvaiſes, que ſa ſeule Phyſionomie pouvoit annoncer dès le premier jour. Je veux finir cette Lettre par une Hiſtoire, qui eſt un vrai Jeu des Phyſionomies. Je ſoupai, il y a quelques jours, chez un de mes Amis, avec une Femme qui me connoiſſoit auſſi peu que je pouvois la connoître. La converſation fut générale pendant un tems: nous étions dix à table. Je ne lui parlai point, ni elle à moi. Elle me regarda beaucoup: ſon attention me ſurprit, m'embaraſſa, & me fit rougir. Je m'apperçus, que ma rougeur la divertiſſoit: le plaiſir, qu'elle y prit, me rendit ma couleur naturelle. Il n'y eut qu'un homme à côté de moi, qui pût s'appercevoir de ce qui ſe paſſoit. Il me dit à l'oreille, qu'on m'en vouloit: je ne lui répondis rien. Le ſouper finit, & le jeu auſſi. Elle

me

me demanda mon bras, pour la mener jusqu'à son Carosse: je le lui donnai. Elle rit pendant tout le chemin, sans me dire un mot: elle se rendit chez elle. Je m'allai coucher, l'imagination fort échauffée de la Scene muëtte qui venoit d'être jouée, & cherchant à me l'expliquer: j'en avois besoin. Le lendemain dès les neuf heures, je vis entrer un de ses gens chez moi, qui me fit ses complimens, & qui me dit de sa part, qu'elle me prioit de lui mander l'explication de l'Enigme, que j'avois lue la veille en soupant. Je fus au fait dans le moment: je lui écrivis simplement tout ce que j'imaginois avoir lû dans ses yeux; en la priant de me mander ce qu'elle avoit lû dans les miens. Elle me répondit, que je ne m'étois pas écarté d'un iota de tout ce qu'elle avoit pensé; & je fus obligé de lui avouër, quelle m'avoit deviné parfaitement. Il entra dans ces explications des détails, que vous n'imagineriés jamais, & qui me firent des plaisirs que je ne puis vous exprimer. Il s'étoit passé dans nous des choses infinies, qui se contrarioient,

qui varioient à tous les instans, & dont il ne nous étoit pas échappé la moindre Circonstance, ni à l'un, ni à l'autre. Si vous n'êtes pas content de moi aujourd'hui, vous le serez l'ordinaire prochain.

LET-

LETTRE SEPTIEME.

NE vous eſt-il jamais arrivé de vous enivrer d'eſtime pour quelqu'un qui ne le méritoit pas? Il n'y a point de milieu: il faut avoir été dupe de quelqu'un, ou que quelqu'un l'ait été de nous. Je ne vois point de Maiſon, qui n'ait ſon Oracle: vous entendez la force de ce nom. Ces Oracles ſouvent ne ſeroient pas écoutez ailleurs, que là où ils ſont: ils n'ont même de l'eſprit, qu'au milieu de leurs adorateurs. Les plus heureux ſont ceux, qui ſe les conſervent long-tems: la plûpart ſont reconnus à la fin pour ce qu'il vallent: quelques-uns trompent toujours. J'ai eu l'avantage d'en rencontrer quelquefois. On les reconnoit, à l'air d'Autorité, qu'ils ſe donnent ſur une foule de gens aſſez aveugles pour les croire & les admirer. Quand ils ont l'habileté de fonder leur Autorité ſur la Religion, ils vont bien loin: la prévention des admirateurs aug-

mentant alors par la ſainteté du motif qui les anime, il n'y a point de ſortes de Contradictions où l'Oracle ne puiſſe tomber impunément. Il auroit tous les défauts, & même tous les vices, qu'il deffend aux autres, qu'on le croiroit parfait. Il ne faut pas s'imaginer, que l'eſprit préſerve tout ſeul, de cette ſorte d'eſclavage, les gens occupez, ceux qui ne le ſont point du tout, les gens à imagination, ceux qui n'ont point de Principes, ce qu'on appelle les belles Ames. Ces eſpéces diverſes d'Hommes peuvent, avec un eſprit infini, avoir leurs Oracles. Il y a des Oracles, qui ſont leur Métier de bonne-foi, qui croient tout ce qu'ils débitent. Ceux-là ne ſont pas dangereux: auſſi ils ne durent gueres; leur regne n'a qu'un tems aſſez court. Pour être un bon Oracle, il faut être un peu fourbe: les Oracles des Païens, qui ont le plus duré, ſont ceux qui avoient les Prêtres les plus adroits. Un Oracle de ma connoiſſance m'a rendu vraiſemblable tout ce qu'on raconte de plus merveilleux des Oracles des faux Dieux. Quelque mépris

pris que me donne pour lui le rolle qu'il joue, je ne puis refuſer une ſorte d'admiration à l'adreſſe qu'il employe, & ne pas loüer ſon eſprit, quoique j'en condamne l'uſage. Il m'a plus amuſé lui ſeul, que mille autres n'auroient pû faire. Dans la République la plus vertueuſe du Monde, on récompenſoit l'adreſſe à voler, ſans approuver le vol en lui-même. Dans quels malheurs les Oracles dont je parle n'ont-ils point jetté des Etats entiers? On n'eſt pas plus à l'abri des préventions ſur le Trône qu'ailleurs, quoiqu'on dût naturellement y mieux connoître les hommes. Combien de Princes ſe ſont perdus, eux & leurs Peuples, pour s'être livrez aveuglément à des hommes, qui étoient leurs Oracles! Ce que je dis des hommes en général doit s'entendre des femmes. Je ſuis bien éloigné de les exclure de la connoiſſance des Phyſionomies. Moins occupées des Sciences que nous, elles conſervent mieux cette délicateſſe de ſentiment, qui eſt d'un ſi grand ſecours dans les études de l'eſpece de celle-ci. Quand elles ſont pourvûës de

beaucoup d'esprit naturel, elles n'ont rien à desirer du côté des Sciences : leur extrême délicatesse les dédommage alors de ce qu'il leur manque de Science, & y supplée quelque-fois avec usure. La Science nuit souvent aux hommes : en cultivant leur esprit, elle l'endurcit. Elle ressemble assez à ces drogues de la Médecine, qui, en nous délivrant d'un mal que nous avions, nous en donnent un que nous n'avions pas. J'ai vû des femmes, qui n'avoient pour guide que leur seul esprit, raisonner plus juste que des Philosophes, qui avoient étouffé le leur par la Science. On s'écarte du vrai, en s'écartant de la Nature ; & la Science en est quelquefois bien loin. La Science la plus estimable est celle qui a orné l'esprit, sans qu'il paroisse avoir pris la peine d'apprendre. Je n'ay vû cette Science que rarement, & je crois seulement dans quelques femmes : j'en attribue toujours la gloire à la délicatesse qui est leur partage. Je vous démontrerai quelque jour, que cette grande délicatesse de sentiment est fondée sur la délicatesse de leur tempérament ; & que les

les femmes, qui reſſemblent aux hommes par leur force, n'ont point cette délicateſſe de ſentimens, ou en ont encore moins que les hommes. Je finis-là ma Lettre, preſſé par l'obligation de répondre à une qui m'arrive, dont je vous ferai part une autre fois.

LETTRE HUITIEME.

VOILA la Réponſe que j'ai faite à la Lettre, que je reçus en finiſſant la derniere que je vous écrivois. Je ne pouvois mieux faire, que de vous l'envoïer: elle vous amuſera, ſi elle ne vous perſuade pas. Elle ne s'écarte point de notre Sujet épiſtolaire: il s'agit de la Phyſionomie de l'Ecriture. On veut ſçavoir ce que j'en penſe; & tout ce qui a quelque relation avec la Phyſionomie, en quelque genre que ce ſoit, eſt de mon reſſort: n'ai je pas-là une Juriſdiction bien étendue? Si j'avois autant de Vaſſaux, que j'ai découvert de Phyſionomies, je ſerois un des plus puiſſans Seigneurs qu'il y ait en France. Liſez donc.

JE ne ſuis point d'Avis, qu'on ſe fonde beaucoup ſur la Phyſionomie de l'Ecriture de quelqu'un, pour juger du caractere de ſon eſprit. Je ne crois pas non plus, qu'il faille la négliger entiérement. Les Exemples, qu'on cite pour

pour & contre, ne décident de rien: parcequ'ils ne viennent pas de gens assez habiles pour nous faire penser qu'ils étoient en droit d'en connoître; &, en second lieu, parceque ces Exemples, qui sont rares, peuvent être l'effet du hazard, à qui on doit une infinité de choses, qu'on croit admirables, sans s'être donné la liberté d'examiner leur véritable origine. Si je voulois vous en imposer, je vous citerois un Exemple arrivé sous le Regne de Louïs XIV, & où il eut part. Un homme, qui se vantoit de deviner les gens par l'Ecriture, parvint à la connoissance de Madame de..., par le moyen de R. qui étoit un de ses serviteurs. Madame de... voulut l'éprouver, elle dit à R., qui contrefaisoit l'Ecriture du Roi jusqu'à pouvoir le tromper lui-même, de la contrefaire. Elle donna cette Ecriture au prétendu Devin pour l'examiner. Le Devin parut agir de bonne-foi. Il ne s'informa point de qui cette Ecriture pouvoit être: &, sans craindre les conséquences que pouvoit avoir sa liberté à dire son sentiment, dans un païs où regne l'habitude de le cacher, il

dit tout ce qu'il penſoit de cette Ecriture; & il en penſoit très mal. Il fit un Portrait fort deſavantageux de celui qui avoit écrit: &, lorſque Madame de... voulut lui faire croire, que cette Ecriture étoit du Roi, il lui répondit, que ſon Art ne lui apprenoit point à connoître les Rois, mais les Hommes. Madame de..., qui reconnut que R... étoit tel qu'on l'avoit peint, fut convaincue de l'habileté du Devin, & le renvoïa. Elle avouä au Roi ce qu'elle avoit fait: il en fut flatté extrémement; parce qu'elle lui fit entendre, qu'il y avoit des différences entre ſon Ecriture, & celle de R..., que le Devin avoit ſaiſies, & ſur leſquelles il s'étoit fondé, pour établir un Portrait ſi différent de ce qu'il étoit, & ſi reſſemblant à R... Elle n'oſa pourtant pas débiter cette Hiſtoire, qui n'auroit peut-être pas été interprétée de même de tout le monde. Ce Fait, tel qu'il eſt, eſt infiniment frappant en faveur de la Phyſionomie de l'Ecriture, & peut ſervir de preuve de la défiance où il faut être de tout ce qui a l'air merveilleux. Car, tout démonſtratif qu'il

qu'il paroit être, il ne conclut rien de bien ſolide. Prémiérement, parce qu'on ignore ſi le Fait eſt tel que je le raconte, quoique je le ſçache de bonne part. Je trouve qu'il n'y a rien de plus difficile, que de bien conſtater les Faits: on s'épargneroit une infinité de Diſputes, ſi l'on commençoit par-là. Secondement, qui ſçait ſi l'homme en queſtion ne fut pas informé que l'Ecriture étoit de R...? Eſt-il vraiſemblable, qu'il ait oſé dire à Mad. de... tout ce qu'il penſoit du Roi, n'en penſant rien qui ne fût deſavantageux? Enfin, on ne ſçait pas non plus ſi le hazard ſeul n'en a pas décidé, comme il décide de beaucoup de choſes pareilles, aux quelles nous ne le ſoupçonnons pas d'avoir part. Je me défie de tout ce qui eſt extraordinaire, & j'ay raiſon; ſur-tout dans le cas dont il s'agit. Car, ſi l'Ecriture de R... eut reſſemblé beaucoup à celle du Roi, il ſuivroit néceſſairement dans ce Syſteme, que le Caractere de R.. n'étoit pas fort différent de celui du Roi: ce qui eſt faux aux yeux de l'Univers; perſonne n'ayant oſé refuſer au Roi les qualitez qui font l'hon-

nête homme. Il avoit reçu de la Nature un eſprit & un cœur faits pour régner. L'amour de ſes ſujets, & l'admiration de ſes ennemis, lui avoient donné comme de concert le Titre magnifique de *Grand*, que la Poſtérité toujours équitable lui conſervera. Je voudrois donc, qu'on raiſonnât ainſi ſur l'Ecriture, ſans aller plus loin. Il n'eſt pas douteux, que nous écrivons pour la plus-part bien ou mal, ſelon que nous avons bien ou mal appris; que le Maître, qui nous a montré, influe beaucoup dans la ſorte d'Ecriture que nous prenons dans la ſuite, ſans qu'il y ait entre le Caractere d'eſprit du Maître, & celui de l'Ecolier, aucune reſſemblance. Il eſt encore établi, que l'état dans lequel nous vivons décide le plus ſouvent de notre Ecriture bonne ou mauvaiſe. Nous la perfectionnons, ou nous la négligeons, ſelon le beſoin que nous en avons: & tel, qui écrivoit parfaitement bien, dans ſa jeuneſſe, & en entrant dans le monde, la néglige quelquefois tellement après, que la ſeconde Ecriture ne tient rien de la prémiere, ſans qu'on puiſſe conclure, que négligent

ſur

ſur cet Article, il le ſoit ſur d'autres. Enfin, l'Ecriture étant une choſe d'Art, & une Mécanique dont il faut qu'on nous donne l'habitude par une eſpece de violence qu'on fait à nos doigts: (car nous ne ſommes pas faits naturellement pour écrire, comme pour marcher, parler, & faire les autres fonctions eſſencielles à notre corps, pour leſquelles l'organiſation eſt tellement établie, que nous les faiſons ſans effort;) on doit conclure, que la Nature n'a apporté pour l'Ecriture qu'une diſpoſition très éloignée, & conſéquemment que l'Ecriture tenant plus de l'Art que de la Nature, il doit arriver que la Nature ne ſe découvre qu'imparfaitement par l'Ecriture. Aïant une infinité de voies ordinaires, & établies par elle-même, pour ſe laiſſer connoître, il n'eſt pas vraiſemblable, qu'elle ſe décele par un moyen qu'elle n'a pas imaginé, qui n'eſt pas de ſon reſſort, & qui ne tient à elle en quelque façon que par alliance. Cependant, comme dans les choſes de l'Art même on ne réüſſit jamais bien, ſi l'on n'eſt aidé de la Nature, & ſi l'on travaille, comme par-

parloient les Anciens, malgré Minerve, les opérations que l'Art produit, ainſi ſecouru par la Nature, doivent ſe reſſentir du ſecours même que la Nature à fourni pour les produire. Ce ſecours, qui fait en nous une impreſſion très délicate, inconnue à preſque tout le monde, & ſouvent étouffée par les défauts de l'Ouvrier, eſt le ſeul endroit, la ſeule marque, par la quelle on peut juger du Caractere de celui qui travaille. Or, une marque ſi foible peut-elle nous conduire à une connoiſſance parfaite du caractere de l'Ouvrier? Si cette marque ſuffiſoit pour l'Ecriture, il ſuffiroit de voir l'ouvrage d'un Sculpteur ou d'un Peintre, pour juger parfaitement de ſon Caractere; ce qui n'eſt point. Diſons donc que, par l'Ecriture, comme par la Peinture & la Sculpture, on peut prendre des idées générales de ceux dont on voit les ouvrages, de la vivacité ou de la lenteur de leur eſprit, de la délicateſſe ou de la rudeſſe de leur Art, des diſpoſitions ou des oppoſitions que la Nature avoit miſes en eux pour ces différens Arts; mais, n'établiſſons point

un

un jugement particulier & détaillé, qui n'auroit pour fondement que le caprice, qui ne réüſſiroit que par hazard, & qui nous meneroit à un Fanatiſme d'autant plus à craindre, que des jugemens haſardez ſans conſéquence, & peut-être heureux, on pouroit paſſer à d'autres qui n'auroient pas plus de fondement, & dont les conſéquences ſeroient plus dangereuſes.

J'AI vu en ma vie tant de gens quitter ſi bien leur Ecriture naturelle, & en prendre une autre qui n'y reſſembloit point du tout, qu'on auroit pû croire peindre deux perſonnes différentes, ſi l'on avoit jugé du Caractere par l'Ecriture. La ſoupleſſe des doigts ſuffit, pour faire toutes ces imitations-là; & l'on ne pourroit tout au plus en conclure qu'une grande facilité à copier les bonnes & les mauvaiſes façons des autres.

ON objectera peut-être, à ce que je dis, ce que j'ai entendu ſoutenir à beaucoup de gens qui raiſonnoient ſans Principes, qu'il y a dans la formation des Lettres quelque choſe de ſi particulier à chacun, que c'eſt dans cette for-

formation, qui ne peut s'imiter, que réside la Phyſionomie de l'Ecriture : comme ſi la ſeule précipitation ne changeoit pas cette formation, & qu'elle ne dependît pas en général de la prémiere habitude qu'on a priſe en apprenant à écrire. D'ailleurs, qu'on nous fixe cette formation, qu'on nous diſe en quoi elle conſiſte, ce qu'elle eſt. Il n'y a de Principes pour en juger, que ceux que nous avons indiqués.

QUANT à la Reſſemblance de l'Ecriture des Enfans avec celle de leurs Peres, elle n'eſt pas toujours : &, quand elle ſeroit, on n'en pouroit rien conclure que de contraire au Syſteme de la Phyſionomie de l'Ecriture ; puiſque, avec cette Reſſemblance d'Ecriture, il n'y a pour l'ordinaire rien de moins reſſemblant par le Caractere, que les Peres & les Enfans. Mais, dira t-on, les Enfans reſſemblent à leurs Parens au moins de Figure, pourquoi ne leur reſſemblent-ils pas de Caractere ? Répondez, vous qui jugez du Caractere par la Figure : c'eſt un Probleme, que je ne réſoudrai pas aujourd'hui : il ſuffira de dire, que les Figures peuvent ſe reſ-

reſſembler, ſans que les Phyſionomies ſe reſſemblent; qu'il y une grande différence entre les unes & les autres; & que ce n'eſt que ſur les Phyſionomies, & nullement ſur les Figures, que nous jugeons des Caracteres. En voilà, je crois, plus qu'il n'en faut, pour ſçavoir à quoi s'en tenir ſur l'Ecriture, qui, n'étant que mécanique, & tenant infiniment plus de l'Art que de la Nature, ne peut donner que de foibles lueurs ſur la connoiſſance des Caracteres propres de la Nature.

La Maniere, dont je fronde le Syſteme de la Phyſionomie de l'Ecriture, doit vous faire bien augurer de mon Syſteme général des Phyſionomies. Je tomberois en Contradiction avec moi-même, ſi, après avoir rejetté tout ce qui n'eſt pas fondé ſur des Principes inconteſtables, j'allois admettre des Saillies d'Imagination pour Regle de ma Conduite. Vous en jugerez. Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE NEUVIEME.

VOUS me dites toujours, que je me ferai plus de Contradicteurs que je ne penſe: & moi je vous dis, que j'aurai plus d'Approbateurs que vous ne croïez. Il n'y a perſonne, qui ne ſoit bien aiſe de voir les autres penſer comme lui. Or, il y a une foule de gens, qui croïent ſe connoître en Phyſionomies, & qui s'imaginent entendre tout ce que je dis, quoiqu'ils n'en ſachent rien. Le ſuffrage de ces gens-là ne me touche gueres. Ils me défendront pourtant contre ceux du Parti oppoſé, qui ne valent pas mieux qu'eux, & qui condamnent avec la même ignorance, que les autres approuvent. Ce qui me touchera beaucoup, & ce qui me détermineroit à faire un Syſteme en forme ſur les Phyſionomies, c'eſt la multitude de ceux qui ſe connoiſſent en effet en Phyſionomies, qui en jugent même avec juſteſſe ſans le ſçavoir, & qui ſeront enchantez de découvrir qu'ils ont raiſon.

Nous

Nous nous flattons de l'avoir, même quand nous ne l'avons pas: cela s'appelle donner de l'eſprit aux autres, la plus grande Science du Monde, & qui n'eſt pas attachée à tous ceux qui ont de l'eſprit pour eux. Au reſte, je n'obligerai pas à la reconnoiſſance tous ceux qui m'en devront. Je ſerai ſatisfait d'avoir flatté leur amour-propre, & récompenſé de mon travail par l'uſage qu'on en fera. Il ſe préſenta hier une Dame chez moi, qui vouloit ſçavoir ce que je penſois d'elle. Il y avoit long-tems, que je ſçavois à quoi m'en tenir. Je me fis beaucoup prier pour ne lui rien dire. Elle me donna des louänges exceſſives: elle ne s'épargna pas plus que moi, elle ſe vanta ſans adreſſe de toutes ſortes de bonnes qualitez; & elle me quitta, ſinon contente de mes Réponſes, très dédommagée au moins de mon ſilence, par la liberté qu'elle avoit eue, à ce qu'elle croïoit, de faire paroître beaucoup d'eſprit. Il y a des gens bien ſots; il y en a auſſi de bien aimables: on perd trop à ne vouloir que des gens parfaits; le nombre en eſt ſi petit, qu'on s'en-

s'ennuieroit de s'y tenir. Vous n'avez pas été content du Chevalier de....; j'en ſuis fâché : n'auriés-vous point jugé de lui par l'humeur du jour ? C'eſt le moyen de le mal connoître. Il n'a point de Politique, il eſt infiniment naturel, le tems qui court le fait preſque toujours ce qu'il eſt : c'eſt un Caractere eſclave des impreſſions de l'air ; il n'eſt pas le maître de s'y ſouſtraire. Il m'a avoué, que le Languedoc étoit le païs du monde où il avoit été le mieux : il connoit les changemens de l'air à ſon eſprit, comme les gens délicats à leur poitrine ; & ſi l'on l'en croit, il prédit le vent, la pluie, ou le beau tems, plus ſurement que le Barometre le plus éxact. C'eſt le plus vaſte champ des Phyſionomies que j'aie vû. Il raſſemble en lui ſeul mille Caracteres différens, dans leſquels il n'y en a pas un de mauvais : s'il a fait des fautes, entrainé par un penchant contraire à ce qu'on appelle intérêt, ſes fautes n'ont nui à perſonne ; elles n'ont été faites que pour lui. Il faiſoit un vilain tems le jour que vous l'avez vû, puiſqu'il ne vous a pas plû.

Si

Si vous le revoïez, gardez-le auprès de vous juſqu'à ce qu'il faſſe beau : vous jouïrez du plaiſir d'un changement, qui vous paroit inconcevable, & qu'il faut vous faire croire.

QUOIQUE la ſtructure de tous les Corps ſoit à peu-près la même en général, il y a entre eux des différences infinies ; & ces différences, qui ne ſont que particulieres par rapport au tout, ſont quelque-fois telles qu'elles l'emportent ſur le principal même, & ſur le tout. Nous avons tous des pores. Ce ſont des eſpeces d'ouvertures imperceptibles, par leſquelles il ſort & entre continuellement quelque-choſe : en général, par les pores il ſort plus de nos corps, qu'il n'y entre. Ces pores ne ſe reſſemblent pas dans tous les corps : il y a des corps, qui n'en ont point, ou preſque point ; & il y en a, qui en ont beaucoup, & de fort ouverts. Ne peut-il pas ſe faire, que les Pores du Chevalier ſoient tels que l'air entre par eux dans ſon Corps avec plus de facilité que dans d'autres ; qu'y entrant avec plus de facilité, il y porte plus facilement auſſi le ſec, l'humide, & les au-

autres qualitez qui lui ſont propres; que ces diverſes qualitez, y étant portées plus facilement, agiſſent auſſi ſur ſon corps avec plus d'empire, & ſe communiquent à ſes nerfs & à ſes muſcles d'une maniere plus intime, ſur-tout ſi ces nerfs & ces muſcles ont en eux une diſpoſition particuliere à recevoir cette communication? Au fonds, ce ſont ces nerfs, & ces muſcles, qui font mouvoir le corps, qui executent les opérations ſpirituelles au dehors, comme ils font les opérations corporelles. Si ces agens ſe trouvent embaraſſés, leur opération doit l'être; s'ils ſont libres, elle doit ſe reſſentir de leur liberté: mais, ſi le ſang, qui entretient ces agens, qui leur donne le mouvement qu'ils doivent avoir, eſt lui-même le prémier ſujet aux impreſſions de l'air, ſoit qu'il les reçoive immédiatement du dehors, ſoit qu'il le tienne des alimens qui en ſont pleins, qu'aurez-vous à répondre pour vous empécher de convenir, qu'il peut y avoir beaucoup de reſſemblance entre la diſpoſition journaliere de quelqu'un, & l'air qui regne? Un moment de

de réfléxion, & vous en ſerez convaincu. Les Poulmons reçoivent encore plus d'air que les Pores, parcequ'ils ne ſont nourris que par lui, & que leur vie conſiſte à recevoir l'air, & à le rendre ſans interruption. Dites de l'impreſſion de l'air ſur les poulmons ce que j'ay dit de cette même impreſſion ſur les pores; & vous verrez, que le ſang, avec qui les poulmons communiquent continuellement & néceſſairement, doit ſe reſſentir de ce que les poulmons éprouvent eux-mêmes: & ſi une fois le ſang par les poulmons, les nerfs & les muſcles par les pores, ou par la circulation du ſang qui les abreuve, reçoivent les qualitez de l'air dans leur entier, pourquoi ne voudrez-vous pas que celui, chez qui cette réception ſe fait plus parfaitement que chez les autres, dépendant abſolument, quant à ſes opérations extérieures, du ſang & des nerfs de ſon corps, en produiſe, qui portent avec elles le caractere d'air qui domine? Cette facilité étant toujours la même, le caractere extérieur de l'homme doit changer auſſi ſouvent que l'air chan-

ge. Vous voudriés peut-être, qu'on vous expliquât les diverſes qualitez de l'air qui ſont infinies, les poſitions & les figures des nerfs, des pores, des parties du ſang, & du poulmon, qui varient dans tous les hommes, & ſur les-quelles il nous reſte encore tant de découvertes à faire; & qu'on fît voir l'Analogie de toutes ces choſes. Ne vous y attendez pas. Il ſuffit d'en voir les effets: & ſur ce qui eſt ſi peu à la portée de nos ſens, il faut ſe contenter de la vraiſemblance. Je ſuis &c.

LET-

LETTRE DIXIEME.

MA derniere Lettre vous à fait, dites-vous, beaucoup de plaiſir : je vous en félicite. Trouver du plaiſir eſt un bien, que je cherche, & que je n'ay pas toujours. On connoitroit mal le plaiſir, ſi l'on ne donnoit pas, à celui de l'eſprit, la préférence ſur tous les autres. J'adopte le mélange des plaiſirs, & je le fonde ſur notre propre compoſition, qui eſt elle-même un mélange ſi ſingulier. Joignons y encore la variété. Un bonheur uniforme ceſſe d'être un bonheur. Juſqu'où n'aimons-nous pas la variété? Cette Lettre ne reſſemblera pas à l'autre, quoiquelle aille au même but : je ſouhaite qu'elle vous plaiſe au moins par-là. Sçavez-vous pourquoi il y a des gens bêtes, qui ont beaucoup d'eſprit en révant? C'eſt une Queſtion, dont la Réponſe pourroit aller bien loin, & que je vais vous abréger.

IL n'eſt preſque plus douteux, que

nous différons davantage les uns des autres par l'organiſation, & le mélange des humeurs, que par l'ame même, dont la nature incompréhenſible ne nous a jamais permis d'avoir une connoiſſance bien nette de ce qu'elle eſt. C'eſt donc l'organiſation plus ou moins parfaite, le mélange des humeurs plus ou moins convenable, qui fait les hommes ſpirituels ou bêtes. On croit fauſſement, que cette Réfléxion humilie les hommes. De quelque endroit que les gens d'eſprit tirent leur ſuperiorité ſur les autres, ils n'ont pas raiſon de s'en orgueillir : il dépend auſſi peu d'eux de choiſir une organiſation parfaite, & un mélange heureux d'humeurs, que de ſe pourvoir d'une ame plus ſpirituelle. Si l'organiſation, & les humeurs, produiſent notre ame au dehors comme il leur plait; ſi l'on ne juge de notre eſprit que par les productions extérieures, qui ne peuvent pas être autrement que l'organiſation & les humeurs les rendent ; tandis que cette organiſation & les humeurs conſerveront le prémier arrangement qu'elles ont eû,

nous

nous paroitrons auſſi bêtes qu'elles l'ont voulu. Il eſt à remarquer, que ce prémier arrangement ſe fortifie le plus ſouvent, au lieu de ſe détruire; &, qu'à quelque petite choſe près, il eſt à cent ans ce qu'il étoit à quinze. Les enfans, nez avec de jambes tortues, ne les redreſſent pas par l'age, comment, s'ils ſont nez bêtes, pourroient-ils acquérir de l'eſprit? Tout le monde n'eſt pas capable de juger de ce qu'on appelle un enfant bête: tel enfant en a l'air, qui ne l'eſt pas en effet. Pour parler correctement, il ne faudroit pas dire: Cet enfant, que j'ai vû bête à dix ans, a aujourd'hui beaucoup d'eſprit; mais, Cet enfant, que je croyois ſans eſprit, me fait voir que je me ſuis trompé. Il eſt fort différent d'avoir des organes encore embaraſſés, ou des humeurs ſans le mélange qu'elles pourront acquerir, ou d'avoir des organes tous tendus à ce qu'on appelle bêtiſe, & des humeurs dont le mélange tel qu'il eſt ne peut produire que de la bêtiſe. L'un eſt un effet accidentel, & qui doit finir; & l'autre eſt un ouvrage de la Nature,

qui ne change pas, quoique ſa varieté ſoit infinie, & qu'elle tire des mêmes choſes différemment, mais imperceptiblement combinées, des extrémitez oppoſées. Comment arrive-t-il donc, que celui, qui eſt bête bien éveillé, peut avoir de l'eſprit en révant, comme celui, qui eſt ſot & ridicule de ſang froid, peut devenir un homme charmant quand il eſt yvre? Ces deux Exemples ſe reſſemblent trop, pour ne les pas réünir: ils n'ont d'oppoſition, que dans la maniere. L'explication de ces deux Enigmes doit ſuivre des Principes que j'ay avancés. Ces deux hommes bêtes dans le cours ordinaire du mouvement qui ſe fait en eux, qui le ſeront toujours quand ce cours continuera, peuvent paroître d'autres hommes dans un mouvement violent & extraordinaire qui leur arrive. L'imagination joue dans le ſommeil, & profite en quelque façon de l'aſſoupiſſement des plus forts organes, pour s'amuſer. Leur ceſſation à pluſieurs égards lui donne la liberté d'agir, que leur mouvement ne lui permettoit pas. Repréſentez-vous quel-

quelqu'un gardé à vue par plusieurs sentinelles, que le sommeil est venu à bout de gagner: il passe & repasse sans opposition, & paroit en vingt endroits tout de suite, où, avant cet heureux sommeil, il n'avoit osé ni pû se montrer. Voilà l'ame d'un homme bête endormi: ses organes sont ses gardes, qui, une fois assoupis, ne resistent plus aux allées & venues de son esprit, qui libre agit comme il lui plait. Si le hazard, qui le porte ça & là, le fait trouver en plusieurs endroits différents qui aient une liaison entre eux, il fera une production admirable, qui, racontée après le sommeil, ne sera peut-être pas apperçue de celui même qui la raconte. Le vin peut produire dans l'homme bête la même merveille, par un Principe différent, sans que l'effet le soit: le repos a fait l'homme révant spirituel; l'action fera l'homme yvre spirituel aussi. Le vin, pris immodérément, secoue les organes & les humeurs, par la fermentation qu'il y produit. Cette secousse précipite le cours lent & ordinaire des humeurs, comme elle excite

cite le jeu des organes dans ce mouvement extraordinaire. L'organe qui réſiſtoit plie, celui qui plioit réſiſte. Une humeur, qui dominoit les autres, n'a plus le même empire: la plus foible veut avoir ſon tour, & tyranniſer celle dont elle étoit eſclave; & par l'oppoſition qui ſe trouve dans la machine, entre le mouvement ordinaire & ce mouvement violent & forcé, il n'eſt pas merveilleux que les prémiers agens de l'ame, ſe trouvant différens, les productions qui en réſultent ſoient auſſi differentes, & que celui, qui étoit bête avant que d'avoir bû, paroiſſe avoir de l'eſprit par le ſecours du vin qui a changé pour quelques momens la dipoſition ordinaire du corps. Je ne prétens pas, par ce raiſonnement, que tout homme bête aura de l'eſprit, quand il boira, ou quand il révera. La qualité du vin, ſa qualité, la diſpoſition préſente du corps de celui qui boit, comme le hazard pour celui qui reve, hazard dépendant en partie des diſpoſitions journalieres du corps, rendent incertaine la ſpiritualité de l'yvrogne ou du réveur.

Je

Je ne veux que vous mettre à portée de vous expliquer à vous-même une eſpece de phénomene, qui arrive toutes les fois qu'un homme, qu'on connoit bête, ſe trouve avoir de l'eſprit, dans le vin, ou en révant. Ce que je dis de l'yvreſſe, ou du reve, peut ſe dire auſſi d'une infinité d'occaſions où l'émotion du corps eſt telle, qu'on eſt étonné de voir ceux, chez qui elle ſe fait, paroître ſi différents d'eux-mêmes, qu'on ne les reconnoit plus. C'eſt peut-être en recourant au même Principe, qu'on expliqueroit la merveille opérée en cet enfant muët, qui nomma ſon pere, pour le ſauver de la mort à la quelle il étoit expoſé. S'il étoit en votre diſpoſition de ne point réver comme il y eſt de ne pas vous enyvrer, je vous conſeillerois de vous garentir de l'un & de l'autre, de peur que révant, ou yvre, vous ne devinſſiez bête, par-la même raiſon que ceux qui ſont bêtes deviennent gens d'eſprit. Adieu. Mandez-moi ce que vous aurez penſé de mes folies.

LETTRE ONZIEME.

JE ſuis perdu, ſi vous ne venez à mon ſecours. Le Sujet de ma derniere Lettre demandoit une exactitude, qui ne m'a pas permis de vous l'envoïer comme je l'avois écrite d'abord: il en eſt reſté un brouillon ſur mon bureau, qui eſt tombé ſous les yeux d'un Critique, qui ne me pardonne pas d'avoir parlé de l'ame comme j'ai fait. Il la reſpecte bien moins que moi, lui qui la définit, qui en parle, comme s'il l'avoit vûe; & qui bâtit ſur ſa nature, & ſur ſon exiſtence, un Syſteme, qui eſt le plus inſenſé Roman que je connoiſſe. Il veut vous en écrire, & m'attirer de votre part une condamnation, qui me feroit trembler, ſi votre juſteſſe d'eſprit ne me raſſûroit. J'avoue, que je ſuis très ignorant ſur l'ame; & de-là vient, que j'en parle avec reſpect, comme on en doit uſer de toutes les choſes qu'on ne connoit qu'im-

qu'imparfaitement. Je ne connois pas la matiere, qui eſt ſans ceſſe à ma portée, & qui ſe préſente à moi ſous cent formes différentes: je ne ſçais que groſſiérement les Principes dont elle eſt compoſée, & j'ai tous les ſujets du monde de craindre de me tromper, en diſant qu'elle eſt compoſée de quatre élémens, ou de trois ſeulement, qui ſont matiére eux-mêmes chacun dans leur particulier, & dont il faudroit chercher les prémiers Principes, ſi l'on pouvoit eſpérer de les trouver, ce qui nous meneroit à l'infini, que nous n'entendons pas. Je ne ſçais ce que c'eſt que le mouvement qui l'agite, le vuide qui eſt là où elle n'eſt pas, le lieu où elle ſe trouve & qui ne ſe déſigne que par elle. Dans une Ignorance auſſi craſſe que la mienne, & qui ne differe de celle des autres, que par la hardieſſe avec la quelle je l'avoue, comment connoîtrois-je l'ame, que je n'ai jamais aperçue; qui eſt d'une nature ſi particûliere, que nos ſens, qui ſont les ſeuls moïens de perception que nous aïons, ne peuvent en aprocher; dont je ne

puis me tracer la plus légere reſſemblance, par aucun des objets qui m'environnent; dont je ne ſçais, ni l'eſſence, ni la maniere d'agir? En vérité, c'eſt chercher querelle aux gens, que de leur en vouloir, pour n'avoir pas oſé parler de ce qu'ils ne connoiſſent pas: tout en iroit mieux, ſi l'on ne diſoit que ce qu'on ſçait. Je crois qu'il n'y a qu'une façon de parler de l'ame, qui eſt de parler de ſes opérations entant qu'elles dépendent du corps. On ne peut la connoître que par elles, puiſque ce n'eſt que par elles qu'elle ſe rend ſenſible. Suppoſons la, comme on veut que nous la croïons; & ne raiſonnons d'elle, que d'après ce qu'elle a produit au dehors. Diſons, Un tel à de l'eſprit, parce que ſes productions en font voir; Un tel n'en a point, parce qu'il n'en laiſſe point paroître. N'allez pas, au reſte, vous affliger ſur le ſort de certaines ames, qui, égales en perfection à celles des hommes les plus accomplis, ſont enfermées dans des corps qui ne leur font faire, du matin au ſoir, que des ſotiſes, & des ex-

extravagances. Peut-être en ſçaurons-nous un jour la Cauſe : en attendant, bornons-nous à ce qui eſt ſenſible pour nous conformer à notre foible portée, & aſſignons les bonnes & les mauvaiſes qualitez des hommes ſur les indices que la Nature nous en donne au dehors ; ce qui s'appelle raiſonner ſur les caracteres des hommes, & en juger par leurs Phyſionomies. Il arrivera, par ce ſage moïen, que ceux, qui ont eu la préſomption de vouloir connoître l'ame par elle-même, n'en ſçauront rien, pour s'être guindez trop haut ; & que ceux, qui plus timides ſe ſont bornez à voir ſes effets, examiner ſes opérations, je dirois preſque matérielles, en auront porté un jugement beaucoup plus aſſuré. Qu'on blâme donc ceux, qui font les eſprits ſublimes, & qui veulent raiſonner de l'ame comme s'ils l'avoient vûe à découvert : & qu'on ne s'épouvante pas de ceux, qui, la regardant à travers un voile ſur lequel elle ſe peint, à la vérité imparfaitement, nous rendent, par l'étude qu'ils ont faite de cette peintu-

re, l'image la plus reſſemblante de l'ame qu'on puiſſe donner ; & qui, par la timidité avec laquelle ils en parlent, aſſurent bien mieux ſa ſpiritualité, que ceux qui en raiſonnent à tors & à travers, ſans connoiſſance de cauſe. Me voilà engagé à vous expliquer les vrais Principes de mon Art, ſi je puis appeller de ce nom un Inſtinct, un Talent naturel, que je n'ai fait qu'aider par des Réfléxions, qui m'ont plus amuſé qu'inquiété, qualitez rares aux Réfléxions. Ce n'eſt pas que je les haïſſe en général, comme le commun du monde les hait : je les aime, au contraire, beaucoup. Je ne veux pas qu'on ſoit obligé d'oublier la Raiſon, pour avoir du plaiſir : la Raiſon, & les Réfléxions qui ſont à ſa ſuite, ont plus ſervi juſqu'ici à diſſiper mes chagrins, qu'à me les conſerver ou à m'en donner. Je n'ay jamais eu de vrais plaiſirs, qu'elles n'y ſoient entrées pour quelque-choſe. Je n'en trouve aucuns, de quelque eſpece qu'ils ſoient, où elles n'entrent pas. Je pouſſe ma Chevallerie pour elles au point de ne pouvoir aimer les Chanſons qui les mal-

maltraitent, qui les peignent triſtes & ennemies de tout ce qui eſt aimable. Je ne me crois pas pour cela plus Philoſophe, & plus raiſonnable, qu'un autre : je le ſuis ſouvent moins, ſi l'on veut, puiſque je m'amuſe quelquefois d'objets ſi puérils, que d'autres que moi en auroient honte. Tout ce que je veux en conclure, c'eſt que j'aime ma Raiſon ; qu'elle m'a ſervi à mon avantage ; que mon caractere particulier, dans lequel elle entre pour beaucoup, l'a tournée ſans doute plutôt à ma ſatisfaction, qu'à ma peine ; & que je n'ay rien dans la vie qui m'ait donné plus de plaiſir, & moins de chagrin, qu'elle. Je ſuis &c.

LET-

LETTRE DOUZIEME.

QUOIQU'ON diſe de ma maniere de juger de l'ame par les opérations extérieures, on eſt obligé d'y revenir à tous les inſtans, & de regarder comme des Syſtemes hazardez tous ceux qui ne ſe propoſent pas ces opérations pour objet. Comment expliquer les changemens qui arrivent dans la même perſonne, & qui la rendent ſi différente d'elle-même? Comment rendre compte des impreſſions que fait ſur notre ame la plus petite altération, ſoit dans le mouvement des organes, ſoit dans le cours du ſang & des humeurs? Comment définir les averſions & les inclinations, que la prémiere vûe inſpire, & qui ne font qu'augmenter? C'eſt à ces trois Variations principales, que peuvent ſe rapporter toutes celles que nous éprouvons, & dont l'explication nous embaraſſe ſi fort. On a beau donner à l'ame des paſſions. Cet attribut

tribut ne ſuffit pas pour réſoudre toutes les difficultez qui ſe préſentent: & comprent-on ce qu'on veut dire par le mot de *paſſions*, quand on n'a pas recours au corps? Il n'y a point d'homme, qui ne ſoit faché d'être tantôt de bonne humeur, & tantôt triſte. Si l'on avoit à choiſir, on riroit toujours. Il n'y a perſonne qui aime ces jours où l'on ne peut rien tirer de ſon eſprit, où l'on ſçait à peine parler. Qui ne voudroit pas pouvoir conſerver ſa Raiſon, & ſa fermeté d'ame, dans les maladies? On ſe repent tous les jours d'avoir eu du goût pour des gens haïſſables, & de n'avoir pas aſſez-tôt aimé ceux qui le méritoient. Il faut recourrir au corps, pour expliquer ces opérations, toutes ſpirituelles qu'elles ſont. C'eſt le mouvement embaraſſé des organes, c'eſt l'interception des eſprits animaux, qui fait les jours peſans où l'on eſt ſi ennuié d'être ce qu'on eſt. C'eſt le plus petit dérangement dans les fibres, qui rend fou l'homme le plus ſage. C'eſt une conformité d'humeurs ou d'organes, ou l'une & l'autre, qui font les ſympathies

thies qui nous étonnent, comme c'eſt leur contrariété qui fait les antipathies & les averſions.

IL eſt plus facile, à la vérité, d'établir ces Principes, que de les expliquer. C'eſt avoir diminué d'autant l'obſcurité du ſujet, que d'avoir découvert des Raiſons d'établir un Principe plutôt que l'autre, quoiqu'on ne puiſſe pas rendre compte du Principe même. C'eſt une lueur au moins: & avons-nous autre choſe que des Lueurs dans les choſes naturelles? On pouroit encore douter de l'inégalité des ames; &, ſans être en état de prouver ſon incertitude, on diroit: Il peut être auſſi vrai, que c'eſt la diverſité des ames qui produit tant de diverſité dans les caracteres des hommes, qu'il eſt vrai que c'eſt la diverſité des humeurs, & des organes. Que nous importe, après tout, quelqu'en ſoit le Principe, ſi nous ne pouvons pas le connoître? Nous vivons dans cette incertitude depuis ſi longtems, que nous y vivrons bien encore. En vaudrions-nous mieux, ſi nous ſçavions à quoi nous en tenir? Pourquoi ſe tour-

tourmenter inutilement ? Pourquoi ſe donner la peine de ſe déterminer, à force de Réfléxions, pour un Parti plutôt que pour l'autre ? La pareſſe nous dit de n'en point prendre : nous ſommes de ſon avis.

SI je n'avois à combattre que des répugnances, je ne ſçais ſi j'en prendrois la peine : elles varient tant, qu'on peut eſpérer de les voir ſe détruire les unes les autres, ſans que la Raiſon s'en mêle. Il ſe trouvera des hommes, qui prendront la peine de raiſonner contre moi : c'eſt à ceux-là, que je prendrai avec plaiſir celle de répondre.

DANS une pareille Incertitude, dira quelqu'un, j'aimerois mieux me fonder ſur la diverſité des ames, que ſur celle des organes & des humeurs. Les effets, qui paroiſſent, étant tout ſpirituels, il eſt plus naturel d'en trouver la cauſe dans l'ame qui eſt ſpirituelle, que dans les organes & les humeurs qui ſont materielles. Quelle injure faiſons-nous à la Nature, en croïant autant de différence entre les ames, qu'il y en a entre les viſages ?

C'eſt

C'eſt une augmentation de merveilles, qui n'en prouve que mieux la puiſſance infinie de l'Auteur. Dans ce Syſteme, chacun en demeure mieux en poſſeſſion de ce qu'il a. Un homme d'eſprit ne differe pas d'un ſot ſeulement par les organes qu'il mépriſe : ſa différence vient d'un Principe plus noble. Plus le Principe eſt noble, plus la gloire dont il jouït eſt grande : c'eſt ſon ame, qui lui donne ſa ſupériorité, & cette ſuperiorité-là eſt plus flateuſe que l'autre. D'ailleurs, comment s'imaginer, qu'il n'y a entre un homme d'eſprit, & une bête, qu'une différence auſſi légere que celle des organes ou des humeurs ? Nous comprenons comment des roues mieux travaillées, & mieux arrangées, rendent une Montre plus parfaite qu'une autre : nous connoiſſons aſſez le Principe, pour en voir l'effet ſans ſurpriſe. Cette ſupériorité de perfection, que donne l'arrangement & le travail, n'eſt pas miſtérieuſe : tout eſt matiere, les effets de la bonne montre n'ont rien d'une nature différente de ceux de la mauvaiſe. L'homme d'eſ-

d'eſprit, au contraire, produit des effets d'une autre nature que l'homme bête; & ce Principe, s'il n'étoit pas ſon eſprit, ſeroit la matiere. Or, l'homme bête a le même Principe, & par conſéquent il devroit produire les mêmes effets. S'il ne les produit pas, c'eſt donc la différence des eſprits qui en eſt la cauſe. Il n'y a, dans ce Raiſonnement, que cette vraiſemblance, qui ſaiſit les gens qui n'ont pas réfléchi, & qui croïent que les choſes ſont ce qu'ils penſent qu'elles devroient être. Une des plus mauvaiſes manieres de raiſonner eſt de dire, Cela eſt, parce que cela devroit être; & la meilleure eſt d'examiner la choſe en elle-même, ſans ſuppoſition. Nous admettons beaucoup d'effets, dont nous ne ſçavons pas les cauſes, & qu'il ſeroit dangereux de deviner par l'application de cette Regle, Cela doit être, donc cela eſt. Pour en venir au Raiſonnement lui-même, s'il arrivoit que les hommes ne changeaſſent jamais, & qu'ils fuſſent toujours ce qu'ils ont été une fois, qu'ils différaſſent de goût & d'inclination entre eux,

eux, qu'ils ne ſe démentiſſent pas eux-mêmes, il n'y auroit preſque pas à douter de l'inégalité de leurs ames, & l'on ne pourroit ſe deffendre de rejetter ſur la diverſité des ames la diverſité de leurs caracteres. Mais, quand je vois le même homme changer du matin au ſoir, éprouver tour à tour mille impreſſions diverſes, & le plus ſage ne pouvoir ſe promettre de ne pas reſſembler au plus fou: quand je vois croître & décroître avec le corps les productions extérieures de l'ame, & la vieilleſſe reſſembler par la décadence de la machine à l'enfance, par l'imperfection de cette même machine: quand je vois, que la plus grande différence qui puiſſe ſe trouver entre les hommes, celle qui eſt entre un ſage & un fou, difference qu'il m'eſt impoſſible d'attribuer à autre choſe qu'aux organes: je ſuis comme forcé à dire, ſans m'entendre bien moi-même, que la diverſité des caracteres ne peut avoir pour Principe, que la diverſité de l'organiſation, & que tout ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans l'homme au-

de-

dehors dépend de la matiere différemment pétrie & combinée ; matiere infiniment ſuſceptible d'altération & d'amélioration, & dont les changemens continuels, petits & grands, me donnent l'explication de tous les changemens que je vois arriver dans les hommes en général & dans chacun d'eux en particulier. La multitidude des effets, que nous produiſons involontairement, en eſt une preuve nouvelle; ils aſſûrent à certains égards notre aſſujetiſſement à la matiere dont nous ſommes compoſez: & comme cette matiere eſt de la même nature que celle qui nous environne, il eſt naturel qu'elle reçoive des impreſſions du dehors ; que ces impreſſions l'agitent, & nous faſſent produire des choſes qui nous déplaiſent, & que nous ne voudrions pas produire. Je ſuis &c.

LET-

LETTRE TREIZIEME.

CEUX, qui ont vû mes trois dernieres Lettres, disent donc que je m'écarte de mon Sujet. Il faut leur faire voir, qu'ils se trompent. Je devois établir, qu'on ne peut juger des hommes que par la matiere dont ils sont composez; que, ne pouvant les connoître par leur ame, qui est invisible, & qui d'ailleurs, étant égale chez tous les hommes, ne pouvoit me rendre raison de la différence de leurs caracteres, puisqu'ils se ressembleroient tous si l'on ne jugeoit d'eux que par leur ame, il falloit avoir recours à leur corps qui varie si fort, & le donner pour le Principe des caracteres divers que nous leur voyons. Pithagore veilloit avec un soin extrême au choix de ses disciples; il n'en reçevoit aucun, qui n'eut des dehors qui lui répondissent en quelque sorte de la beauté de l'ame: toutes sortes de bois & de marbre, disoit-il, ne

sont

ſont pas propres à faire un Apollon ou un Mercure. Quelle différence merveilleuſe dans tous les états de la vie, ſi cette Regle étoit conſultée, & qu'on ne préparât à les remplir, que ceux qu'on croit capables d'être préparez avec ſuccès à les remplir! En effet, dès qu'on ſera convenu, que c'eſt le corps, différemment pétri & combiné, qui me guidera dans la découverte des caracteres, on conviendra auſſi, que, me conduiſant par un Principe ſi ſenſible, & ſi proportionné à ma maniere de juger, il peut n'être pas abſolument impoſſible, que je puiſſe juger des Phyſionomies. Ajoutons encore, que le corps a deux états; l'intérieur ou le dedans du corps, & l'extérieur ou le dehors. Ces deux états, qui ne ſont différents, que par rapport à nous, qui voyons l'un, & qui ne pouvons voir l'autre, ne ſont qu'un tout, qui ſe reſſent des Principes généraux qui le compoſent; enſorte que ce que nous ne voyons pas communique ſi fort avec ce que nous voyons, que, par ce que nous voyons, nous pouvons juger même de ce que

nous ne voyons pas. Ainſi trouvons-nous tous les jours des choſes curieuſes, & même merveilleuſes, pour les gens qui n'en ont pas l'habitude, & à la vûe deſquelles nous découvrons les reſſorts cachés qui les produiſent, ſans que nous voiyons ces reſſorts. Les connoiſſances diverſes & multipliées, qu'on a de l'intérieur du corps, & de tout ce qui le compoſe, aident à juger du dedans par le dehors. Ces connoiſſances, à la vérité, ſont ſouvent ſans effet; &, à moins d'en avoir fait une application à l'objet dont nous parlons, elles ne peuvent ſervir qu'à étourdir les ſots, par la facilité qu'elles donnent à parler de ce que ceux qui écoutent ne comprennent pas. Quand ces connoiſſances ont été pouſſées auſſi loin qu'elles peuvent aller, elles forment les excellens Médecins, dont le nombre eſt rare: elles leur donnent ce qu'on appelle le diſcernement des maladies, qui eſt la partie la plus éminente de la Médecine, & qui, parfaite dans Hipocrate, en fit un homme ſi ſupérieur, qu'Eſculape n'a eu ſur lui que l'Ancienneté, qui en a fait faire un Dieu: Pré-

ro-

rogative, qu'Hiprocrate à peut-être mieux mérité que lui. Il jugeoit des maladies, à la ſeule inſpection des malades: il en expliquoit les variations, les progrès, & la fin, ſans interroger preſque ceux qui ſe préſentoient à lui pour le conſulter. Ce ſeroit être auſſi crédule, que l'étoient nos Ancêtres, que d'admettre de la Magie dans la Science d'Hipocrate. S'il a connu ce qui ſe paſſoit de plus particulier dans le corps par ce qu'il en voyoit au dehors, & ſi les grands Médecins jugent encore aujourd'hui de même, ce ne peut être que par la communication intime & continuelle, qui ſe fait de ce qui eſt dans le corps avec ce qui paroit au dehors. Plus les maux ſont grands & dangereux, plus il eſt ordinairement facile d'en découvrir le Principe: l'altération étant plus grande, le dehors doit s'en reſſentir davantage, les preuves extérieures doivent augmenter. Les Médecins, qui ſe ſont perfectionez dans cette partie de la Médecine, ne ſont pas bien éloignés d'être bons Phyſionomiſtes: il peut ne leur manquer,

que l'habitude d'appliquer à l'eſprit ce qu'ils bornent au corps tout ſeul. C'eſt moins l'étude, que le talent naturel, qui donne aux Médecins ce diſcernement admirable. L'étude néceſſaire pour les perfectionner eſt peu de choſe : il ſuffit de connoitre le corps, & ce qui le compoſe, autant qu'on peut le connoitre; le reſte vient de lui-même. Ceux, qui n'y ont pas de diſpoſition, pourroient étudier toute leur vie, ſans faire aucun progrès. Il y a encore cette différence entre le diſcernement des maladies, & ce que j'appelle talent des Phyſionomies, que le diſcernement des maladies ſuppoſe une étude du corps, & que le talent des Phyſionomies n'en ſuppoſe preſqu'aucune : il ſemble être émané des mains de la Nature. Pluſieurs de ceux, qui le poſſedent, ne ſeroient pas en état de rendre compte de leur maniere de juger, quoiqu'ils ſentent bien qu'elle eſt dans le vrai. Concluons donc. Sans cela, on diroit encore, que je m'écarte : on accuſe quelque fois d'écart ceux qu'on ne peut pas ſuivre, par pareſſe, ou au-

autrement. Concluons, dis-je, que perſonne n'a de tempéramment dominant, qui ne ſe décele facilement par la couleur & la qualité de la peau, & par la nature des yeux. C'eſt une vérité, que la Phyſique ne me conteſtera pas. De cette prémiere concluſion, il en réſulte une autre, qui eſt celle-ci: le tempérament dominant décide du caractere de l'eſprit, parceque l'eſprit étant le même chés tous les hommes, il ne peut emprunter les différences de caracteres que nous lui voyons chés tous ces hommes, que du tempérament même, qui varie à l'infini, & qui plie cet eſprit aux goûts, & aux averſions, qu'il a lui-même. Si l'eſprit dépend du caractere, que le caractere dépende du tempérament, & que le tempérament ſe diſcerne par l'examen de l'extérieur du corps, me voilà déjà autoriſé à dire, qu'on peut connoitre le caractere dominant de l'eſprit de quelqu'un, en le voyant: prémiere Baze, & prémier Principe, du talent des Phyſionomies, qu'on a peut-être regardé d'a-

bord comme chimérique, & ſur l'énoncé du quel pluſieurs auront crû, que je pourrois mériter un jour une Place aux Petites-Maiſons. Ayés pitité de moi, quand j'en ſerai-là, &c.

LET-

LETTRE QUATORZIEME.

LE Caractere de l'eſprit dépendant du tempérament du corps, & le tempérament ſe diſcernant au dehors par la couleur, & la configuration de la matiere, il n'eſt plus ſi étrange, qu'on puiſſe juger du caractere intérieur de quelqu'un par l'examen de ſon extérieur. Il reſte à ſçavoir deux choſes. La prémiere, comment on peut connoître le tempérament, par la couleur, & la configuration de la matiere. La ſeconde, comment on peut connoître le caractere, par la connoiſſance du tempérament. La prémiere de ces deux choſes étant toute matérielle, & la ſeconde preſque toute ſpirituelle, il n'eſt pas douteux, que celle-là ne ſoit plus facile, que celle-ci. Elles ont toutes deux leurs difficultez, qu'il faut réſoudre. Commençons par celle, qui en a le moins, je veux dire, par la con-

noiſſance du tempérament, tirée de la couleur, & de la configuration de la matiere.

Il y a, dans tous les corps, des prémiers élémens, ou prémiers Principes, dont la diverſe combinaiſon produit la diverſité des êtres matériels. L'expérience journaliere, que nous faiſons du bois en nous chauffant, & dont l'analiſe ſe fait en quelque façon d'elle-même ſous nos yeux, nous apprend, qu'on peut réduire tous les corps à leurs prémiers élémens; & que s'il y en a quelques-uns, dont nous n'ayons pû encore faire la réduction, c'eſt moins l'impoſſibilité réelle de cette réduction qui en eſt cauſe, que l'ignorance où nous ſommes encore des moyens d'y parvenir: nous n'en concluons pas moins, que ces corps ſont compoſez des mêmes élémens, quoique nous ne les ayons pas encore trouvez; parceque nous ſommes aſſurez de la Regle invariable de la Nature, auſſi admirable dans ſa conſtance à employer toujours les mêmes Principes, qu'elle l'eſt à en varier les combinaiſons à l'infini.

POUR peu qu'on connoiſſe ces prémiers élémens, qu'on ait étudié leurs qualitez, il eſt aſſez facile de juger lequel de ces élémens domine ſur les autres dans la compoſition d'un corps: le Naturaliſte le plus médiocre ne ſe trompera gueres dans l'aſſignation qu'il en fera. Les Chimiſtes, qui, de Sectateurs qu'ils devroient être de la Nature, en ſont quelquefois les Corrupteurs, ont peine à déguiſer aux yeux de ceux qui s'y entendent, leurs compoſitions les plus embaraſſées: encore employent-ils ſouvent les couleurs & les odeurs artificielles, pour maſquer la vraye nature des drogues dont ils ſe ſervent. Ce qui eſt l'Ouvrage de la Nature eſt toujours plus facile à connoître, quelque inimitable qu'il ſoit, que ce qui vient de l'Art. Il n'eſt pas extraordinaire, qu'étant moins puiſſants qu'elle, dans le fonds nous cherchions à réparer dans la forme ce défaut irréparable. On ne ſeroit pas homme, ſi l'on ne tentoit pas l'impoſſible.

ON connoit donc l'élément principal d'un corps, celui qui contribue

plus que les autres à donner à ce corps telle ou telle qualité, à le voir, le ſentir, où le toucher. Ce n'eſt pas ici le lieu de ſpécifier ces élémens, & les qualitez qui les caracteriſent dans la production des corps. On ſent bien, que la combinaiſon de quelques prémiers Principes eſt en quelque ſorte infinie, & qu'il vaut mieux ne pas entreprendre de la ſuivre auſſi loin quelle peut aller, que de la laiſſer enſuite imparfaite. D'ailleurs, mon deſſein ne m'y mene pas: &, quelque agréable que ce chemin fût pour quelques-uns, il ſeroit ennuyeux pour ceux qui ont impatience d'arriver à mon But, & pour moi, qui ne me ſuis propoſé de dire un mot ſur ce qui les regarde, que pour en tirer la Comparaiſon que voici.

COMME il y a, dans tous les corps matériels, des prémiers élémens, il y a de même dans tous les corps humains des humeurs ſubordonnées à ces prémiers élémens, dont elles dérivent, & dont le mélange différent fait la diverſité des tempéramens.

On

On réduit aſſez communément ces humeurs, qu'il ſeroit aiſé de rapporter aux prémiers élémens de tous les corps, à quatre ſortes; le ſang, la pituïte, la bile, & la mélancolie. On leur aſſigne auſſi des couleurs, en diſant, que le rouge marque le ſang, le jaune la bile, le blanc la pituïte, & le verdâtre ou noir la mélancolie. Eſt-il beſoin de parler de la configuration? Il n'eſt preſque pas douteux en général, que les grandes forces du corps déclarent, qu'il y a beaucoup de mélancolie, & de terreſtre, dans leur organiſation; que les corps délicats ont plus de ſang, & d'air; que les femmes ont plus de pituïte, & les hommes plus de bile. Il y auroit des Philoſophes, qui ne craindroient pas d'avancer, que les femmes ne ſont femmes, que par un défaut de chaleur.

EN voilà aſſez pour cette Lettre. Je dois répondre aux difficultez principales qu'on peut me faire ſur ce que je viens de dire, avant que de paſſer à mon ſecond Objet, qui eſt de ſça-

voir comment on peut conclure de la connoiſſance du tempérament celle du caractere. Pour vous, concluez, que je vous aime bien, & que je ſuis bien ſûr d'être aimé de vous, pour ne pas plus me laſſer de vous écrire, que vous de me lire.

LET-

LETTRE QUINZIEME.

J'ETOIS ſi occupé de ma derniere Lettre, le jour que je vous l'écrivis, que je ne pus me diſpenſer de parler de ce qu'elle contenoit dans une Compagnie de gens aimables avec qui je ſoupai. Les Dames, qui y étoient, trouvérent quelque-choſe de mépriſant pour elles à dire, qu'elles ne ſont femmes, que par un défaut de chaleur. Elles ne ſçavoient pas trop pourquoi elles trouvoient cela mépriſant: il n'en fallut pas moins les appaiſer. J'employai d'abord tous les lieux-communs de galanterie, pour adoucir ce que cette propoſition pouvoit avoir de trop dur: je leur dis, que c'étoit à ce défaut de chaleur, (je leur diſois vrai,) qu'elles devoient leur blancheur, la douceur de leur peau, & même celle de leurs mœurs; qu'elles tiroient de ce tempérament moins chaud l'exemption néceſſaire de ces travaux, qui ſont l'occupation des

hommes; qu'on les regardoit comme la portion la plus aimable de la République; qu'on ne travailloit que pour elles; qu'on ne leur demandoit pour récompenſe du ſoin qu'on prenoit de leur fortune, de leur vie, & de leurs plaiſirs, que d'être ce qu'elles ſont; que les hommes les plus heureux n'aprochoient pas du bonheur d'une femme aimable; qu'elles ne pouvoient pas en conſcience nous envier un tempérament, qui nous avertiſſoit de les ſervir, de leur plaire, & de les aimer; qu'elles perdroient au change, ſi l'on pouvoit changer; qu'il s'en falloit bien que nous euſſions autant de diſpoſitions aux plaiſirs qu'elles; que nous avions des chagrins, des inquiétudes, & des humeurs noires, qui faiſoient le tourment de nôtre vie, & qui répandoient de l'amertume ſur nos moments les plus délicieux; que pour l'eſprit, elles n'ignoroient pas, que leur tempérament n'étoit en rien inférieur au nôtre; que la ſeule différence que j'y trouvois, c'eſt qu'elles l'avoient plus fin & plus délicat que nous, quand elles vou-

vouloient en avoir; que leurs annales, ſi elles prenoit la peine de les conſulter, étoient pleines des victoires, que les femmes avoient remportées ſur les hommes; & que nous aurions tort de nous enorgueillir de la différence de notre tempérament, puiſque la ſupériorité étoit de leur côté. Il y en eut une, qui, ſans s'arréter à toutes ces Raiſons, n'abandonna pas mon prémier Diſcours, & qui me demanda pourquoi il y avoit donc des femmes ſi vives, & des hommes ſi lents? que mon Principe n'étoit pas ſi général, que je le croyois; en un mot, qu'il y avoit des femmes, qu'on prendroit pour des hommes, & des hommes, qui gagneroient à être pris pour des femmes. Je lui répondis, que tout ce qu'elle diſoit étoit vrai; qu'il y avoit des femmes deſtinées en quelque ſorte à être des hommes, & des hommes deſtinez à être des femmes; que ce qui avoit manqué aux uns, & aux autres, pour achever leur deſtination, étoit la choſe du monde qu'on en ſoupçonnoit le moins

moins; que je la priois de faire attention, que comme on s'attend à trouver de la délicateſſe chez les femmes, & de la force chez les hommes, pour peu qu'il en arrive autrement, on groſſiſſoit les objets; qu'il y avoit ſouvent de la précipitation dans les jugemens qu'on en portoit; qu'au reſte, je lui allois expliquer, le mieux que je pourrois, ce que je lui avois répondu d'abord, c'eſt-à-dire, ce qui avoit fait qu'une femme deſtinée à être homme étoit reſtée femme, & un homme deſtiné à être femme ne l'étoit pas devenu en effet. Je me ſervirai d'une Fable, lui dis-je; car, comment oſer vous expliquer la mécanique de cet événement d'une autre maniere?

Vous avez entendu parler de l'Androgyne de Platon. Il prétendoit, que l'homme, & la femme, ne faiſoient enſemble qu'un ſeul tout; que ce tout avoit un mélange parfait des quatre humeurs; que le chaud & le ſec, le froid & l'humide, étoient diſtribuez comme ils devoient l'être, & tempérez les uns par les autres; que, pour faire l'homme, & la femme, on par-

partagea ce tout en deux parties; qu'ordinairement ce partage laiſſoit le chaud & le ſec d'un côté, le froid & l'humide de l'autre; que la prémiere avoit conſtitué l'homme, & la ſeconde la femme. Vous comprenez, ajoutai-je, que ce partage à pû ne pas être toujours ſi régulier; & qu'alors, il y a eu d'un côté quelque-choſe qui devoit être de l'autre: on peut partager de tant de façons différentes un tout, que je ne ſuis point étonné de l'irrégularité qui s'y rencontre quelque-fois. Oh bien, imaginez-vous, que ces femmes ſi hommes, & ces hommes ſi femmes, ont été le fruit d'un de ces partages malfaits, où il eſt reſté, du côté de ce qui a fait la femme, les trois quarts de ce qui étoit deſtiné à faire un homme, & du côté de ce qui a fait l'homme, les troits quarts de ce qu'il falloit pour faire la femme. On pourroit expliquer, ſi l'on vouloit, par ce partage, les défectuoſitez de certains corps. Ceux, qui ont plus, n'ont ce plus qu'aux dépens de ceux qui ont moins. Platon fondoit ſur ce par-

partage l'Amour des deux Sexes: il expliquoit cet Amour plus ou moins grand, du plus ou du moins de rapport qu'avoient les parties ſéparées. Il pouvoit croire, que ces ſympathies inévitables, s'il y en a, étoient la rencontre des deux parties du même tout quand elles ſe retrouvent; ce qui étoit rare. On diroit encore, que ceux qui s'aiment, & ſe marient à force de s'aimer, puis ſe haïſſent, ont été trompez par une apparence de reſſemblance, dont ils ne reconnoiſſent la fauſſeté, que lorſqu'il n'eſt plus tems d'y remédier.

Ce Raiſonnement, tout fabuleux qu'il étoit, fut bien reçû: on découvrit en partie la Vérité, que je n'oſois dire. Nous nous égayâmes beaucoup ſur la biſarrerie de ces partages: nous convinmes, qu'il n'étoit pas ſi hors de propos, qu'on le croyoit, & qu'on s'en plaignoit communement, de voir de jolies femmes mariées à de vilains hommes, & de jolis hommes unis à des femmes laides, puiſque c'étoit une ſorte de réünion des deux parties d'un tout mal partagé.

On

ON me fit des Queſtions ſans nombre ſur les tempéramens, aux-quelles je répondis comme je pûs: car, je n'avois garde de leur dire à chacun ce que je penſois. Il y avoit une femme, qui mouroit d'envie, que je lui diſſe, qu'elle aimoit les hommes. Pour la ſatisfaire, mieux même qu'elle ne vouloit, j'avançai une theſe où elle trouva ſon compte, & qui ne déplût à perſonne; que rien ne marquoit plus de perfection dans l'organiſation & le mélange des humeurs d'une femme, que d'aimer les hommes, comme dans celle des hommes, que d'aimer les femmes. On me demanda des preuves de détail, & je n'en donnai, que de générales, qui ſe réduiſent à dire, que la Nature eſt plus parfaite, lorſqu'elle va à ſon but par le chemin le plus marqué; & que, là où elle a raſſemblé plus de moiens d'atteindre à la fin qu'elle ſe propoſe, là auſſi s'eſt-elle montrée plus admirable. Combien d'inductions ne tirames-nous point de tous ces Principes ſur la conduite réciproque des hommes, & des femmes, les

uns

uns pour les autres? Nous eûmes pitié de ceux qui s'effarouchent de voir ces inclinations mutuelles, trop marquées dans la jeuneſſe: nous décidâmes, qu'il falloit travailler à les modérer, ce qui n'étoit pas impoſſible, au lieu de perdre le tems à les détruire, ce qu'on n'eſſaye jamais qu'en cauſant des révolutions malheureuſes, dont on ignore la véritable cauſe. Je fis à ce ſoupé un proſélyte des Phyſionomies, qui fera honneur un jour à mon Syſteme. Je m'en fais un de vous répéter ce que vous ſçavez, que perſonne n'eſt &c.

LETTRE SEIZIEME.

ON eſt étonné, ou l'on doit l'être, que je prétende trouver tant de facilité à connoître le tempérament, ſur tout ayant à en conclure la connoiſſance du caractere; ce qui ſuppoſe en quelque ſorte une intelligence parfaite. Je me prête de bonne grace aux difficultez qui ſe préſentent, & je me fais à moi-même celles qu'on voudroit, ou qu'on pourroit, me faire. Il y en a deux principales. La prémiere eſt de ſçavoir d'où chacun de nous tire ſon tempérament, & la ſeconde comment on explique les variations de ce tempérament, qui quelquefois n'eſt pas à cinquante ans ce qu'il étoit à dix-neuf, dans la même perſonne. Pour la prémiere, il faut ſuppoſer dans la formation du tempérament beaucoup de choſes auxquelles on ne fait gueres d'attention, & dans leſquelles il s'en trouve qui contribuent eſſenciellement à cette formation. Il doit nous paroître étrange, que nous n'ayons

n'ayons pas tous le même tempérament que nos peres & meres, ou au moins l'un des deux: puiſque, formez par eux, nous ſemblons ne devoir participer, que de la cauſe, qui nous produit; & qui, ſi c'eſt le pere qui a le plus contribué à nous donner l'être, doit nous donner ſon tempérament, comme la mere le ſien, ſi c'eſt à la mere que nous devons d'avantage. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que nous tenons toujours beaucoup de ces deux cauſes. Les maladies, les façons, & quelquefois même le caractere, en ſont la preuve. Ce qui empêche, que cette transfuſion ne ſoit parfaite, c'eſt qu'il ſuffit que deux cauſes concourent au même effet, pour que la nature de cet effet forme un troiſieme tempérament, qui ne reſſemble point à celui de ſes cauſes. Il faut encore obſerver, que la diſpoſition particuliere du pere, & de la mere, dans le tems de notre formation, eſt quelquefois fort différente de celle que leur tempérament ordinaire leur donne. L'yvreſſe, la fureur, la maladie, la ſanté parfaite, la laſſitude, le chagrin,

grin, & mille autres états, changent la ſituation ordinaire des humeurs, &, les faiſant agir différemment, produiſent des effets différens. On ne ſe reſſemble pas toujours. Combien avons-nous de Livres ſur la Maniere d'avoir de beaux Enfans, & bien conſtituez? Si ces ſecrets étoient tels qu'on s'imagine, il y auroit de quoi faire une recette, qui donneroit indubitablement des enfans tels qu'on voudroit. Les aliments, & l'air, contribuent infiniment à toutes nos fonctions animales, & parconſéquent à celle de la formation des corps, & des tempéraments. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on attribue aux habitants d'un païs une qualité, qu'ils ne tiennent que des alimens qui y ſont en uſage, ou de l'air qui y regne. Ce n'eſt donc pas préciſément le tempérament du pere, & de la mere, ou celui de deux enſemble: c'eſt encore la diſpoſition préſente, c'eſt la nouriture particuliere, c'eſt l'air, c'eſt une infinité d'autres cauſes ſecrettes, occaſionnées par des révolutions, qui travaillent enſemble à former un corps, & qui lui

lui donnent tel ou tel tempérament; & c'eſt de la multitude de ces cauſes, qui y concourent plus ou moins, que vient cette variété incompréhenſible des tempéraments dans un même païs, une même famille, entre des freres & des ſœurs. Le Phyſionomiſte ne s'embaraſſe point de quelle cauſe plutôt que d'une autre le tempérament qu'il examine tire ſon orgine: il lui ſuffit de ſçavoir quel il eſt, ſans s'embaraſſer d'où il vient. Il n'eſt pourtant pas hors de propos qu'il connoiſſe à peu près toutes les cauſes qui peuvent le produire: il n'en devoilera que mieux leur effet. Quand on ne feroit que ſe réjouïr à découvrir la ſource d'un tempérament particulier, de deviner juſte, & de ſe ſervir de la découverte de l'un pour aller à l'autre, on ſeroit bien dédommagé de ſon travail. La ſeconde difficulté, qui eſt celle de la variation des tempéramens, n'eſt pas tout-à-fait telle qu'on le dit. Je crois bien que le corps, une fois formé dans le ſein de la mere, acquiert quelque-choſe de nouveau, par la ſorte de nourriture qu'el-

qu'elle prend, par les maladies qu'elle éprouve, & qu'il eſt ſuſceptible de toutes les altérations qui arrivent ; que le lait de la nourrice enſuite lui communique beaucoup de bonnes ou de mauvaiſes qualitez, ſelon la nature dont eſt le lait lui-même, qui décide plus ſouvent qu'on ne croit de la bonne conſtitution des enfans, & ſur lequel je ne vois pas qu'on prenne à beaucoup près autant de précautions qu'il faudroit. Il n'eſt pas douteux non plus, que la prémiere nourriture ſolide qu'on donne aux enfans, & celle qu'ils prennent juſqu'à un certain âge que la Nature acheve de leur donner l'accroiſſement qu'ils doivent avoir, n'influe plus ſur leur tempérament, que dans tout autre temps. Je ſçais encore, que, depuis vingt ans juſqu'à ſoixante, la maniere de vivre tourne à bien ou à mal le tempérament qu'ils ont reçû ; que les excès, les travaux, & l'oiſiveté même, peuvent leur cauſer des maladies dont on ne ſe ſeroit pas douté plûtôt. Malgré tous ces changemens, qui ſont réels, on ne me perſuadera pas, que le tempérament varie.

La conſtitution du corps peut changer en partie: elle peut acquérir, ou perdre, de mille façons différentes. Le prémier tempérament, apporté du ſein de la mere, ne changera pas, & je crois en voir la Raiſon. Ce qui a formé le corps a été une matiere à peu près ſemblable par ſa quantité, à celle du levain dont on fait le pain. Ce levain eſt par-tout: on a beau emploïer d'autres matieres, pour le mettre en œuvre; ce qui réſultera de ce compoſé ſe reſſentira toujours du prémier levain. Comme il y a dans la formation du corps une mécanique qui échappe à nos connoiſſances, ce que je dis du corps, par rapport à la prémiere matiere qui le compoſe, eſt encore plus vrai, que ce que je dis du pain, par raport au levain qui en eſt le principe. C'eſt de cette prémiere matiere, que tout le corps de l'enfant eſt organiſé, tout eſt tracé, & même formé, en lui, avant qu'il ſurvienne une nouvelle matiere, qui lui donne l'accroiſſement. Une autre raiſon encore, c'eſt que cette prémiere matiere eſt plus ſpiritueuſe, &

plus

plus ſubſtantielle tout enſemble, que toutes celles qui ſurviennent enſuite pour l'aider. C'eſt une ſorte d'Elixir, qui donne plutôt, à ce qui arrive de nouveau auprès de lui, ſa qualité particuliere, qu'il n'en emprunte d'autres. En un mot, on augmente cette prémiere matiere, on ne la change pas. On a beau dire, que, par les tranſpirations, & les accroiſſemens, les corps ſe renouvellent pluſieurs fois dans la vie; que, pour ſe renouveller, il faut qu'ils perdent ce qu'ils avoient reçu. Je crois, comme je l'ai déjà avoué, que les corps changent en partie, qu'ils perdent à meſure qu'ils acquiérent, quelquefois plus, quelquefois moins; mais, ces changemens ne peuvent affecter que la matiere, qui eſt ſurvenue depuis la formation, & qui doit ſoulager le corps par la tranſpiration & l'évacuation, qui ne chaſſent dehors, que ce qui étoit, ou hétérogene, ou nuiſible, ou inutile; ce qui ne peut pas ſe dire de la prémiere matiere, au lieu qu'on peut le dire de toute autre.

DIRA-T'-ON, que, dans l'accroiſſe-

ment de l'Epy, & ſa maturité, il ne reſte plus rien du grain de bled, qui en eſt le Principe? C'eſt la ſeve de ce grain, qui anime l'Epy, qui ſe répand par-tout, & qui en fait toute la conſtitution. Il peut arriver, de la prémiere matiere des corps, ce qui arrive quelquefois du grain de bled: il eſt mal reçu dans la terre où il eſt ſemé; il s'y trouve, ou alteré, ou étouffé, par quelques mauvaiſes qualitez qu'il rencontre: alors, ou il ne produit rien, ou il ne produit que défectueuſement. C'eſt ſouvent le Hazard, qui rend la production ce qu'elle eſt. Remarquons en paſſant, que nous appellons *Hazard* ce que nous ne connoiſſons pas. Il n'arrive rien, à cet égard ni aux autres, qui n'ait ſes Cauſes & ſes Principes invariables. Adieu. S'il me vient quelque-choſe ſur ce Sujet, je vous en inſtruirai. On ne ſçauroit rendre trop inébranlables les fondemens d'un édifice ſi important.

LET-

LETTRE DIXSETIEME

VOUS croyez, qu'il n'eſt pas aſſez établi, qu'on peut connoître le tempérament par l'extérieur du corps. Vous alléguez, pour raiſons, la maladie, la différence des âges, les paſſions, qui produiſent de vrais changemens, & qui ne permettent pas au tempérament d'employer ſes ſymptomes ordinaires pour ſe produire. Je vous ſçais gré de cette Objection: elle me donnera lieu de vous dire beaucoup de choſes, qui me ſeroient échapées, & qui trouvent ici leur place naturelle. D'ailleurs, dès qu'une pareille Difficulté vous eſt venue, il faut qu'elle ſoit réelle: au moins la jugerai-je ainſi; & je vais tâcher d'y répondre. Un vrai Philoſophe fait plus de cas d'une bonne Critique, que de la Louänge la mieux aſſaiſonnée: celle-là aide à la Vérité, & celle-ci lui nuit.

IL ſuffit d'avoir une teinture bien lé-

gere des Phyſionomies, pour ſçavoir diſcerner l'air naturel de l'air forcé du viſage: il n'eſt preſque beſoin, que d'avoir intérêt à ſçavoir ce qui ſe paſſe chez quelqu'un, pour en juger; & j'ai toujours vû, que ce diſcernement égaloit l'intérêt qu'on y prenoit.

IL eſt aſſez connu, que la maladie, la différence des âges, & les paſſions, donnent au viſage un air forcé; puiſque, par la ſuppoſition qui a été faite, toutes ces cauſes lui ôtent ſon air naturel. Il eſt donc facile de juger, que celui, qui ſe trouve dans un des états dont nous parlons, n'a pas l'air naturel: il ne s'agit plus, que de diſtinguer ce que nous appellons air forcé; car, il y en a de plus d'une ſorte, & même d'autant de ſortes qu'il y a de cauſes qui peuvent le produire. Il s'agit auſſi d'examiner, ſi, dans cet air forcé, on ne trouvera pas des traces du vrai tempérament; & c'eſt ce qui me paroit hors de toute conteſtation.

LA maladie, la différence d'âge, &

& les paſſions, arrivent dans un ſujet; & il n'eſt pas poſſible, que les altérations qu'elles cauſent ne participent, ne s'aſſortiſſent même en quelque ſorte, avec le ſujet où elles arrivent. Il eſt encore moins poſſible, qu'en altérant ce ſujet, elles le changent ſi parfaitement, que ce qui y dominoit auparavant n'y paroiſſe plus abſolument. Il faudroit, pour en venir-là, qu'elles le détruiſiſſent; ce qui ne ſe peut faire, que par la deſtruction même de la machine.

QUE fait la maladie? Elle donne ordinairement un air, qui lui eſt ſi particulier, qu'on connoit pour malade celui qui l'eſt, quoiqu'on ne l'ait pas vû en ſanté. Ce que je dis de la maladie doit ſe dire des âges, & des paſſions. Qui, ne diſcerne pas, au prémier coup d'œil, la jeuneſſe de la vieilleſſe, l'amour de la colere, la bonté de la malice? Toutes ces cauſes agiſſent inégalement ſur les ſujets où elles entrent: quoiqu'elles aïent toutes des ſignes qui les caractériſent, elles ne les démontrent pas toujours de la même

maniere. Combien de gens ſont malades, ſans qu'il y paroiſſe ſur leur viſage, tandis que la plus petite indiſpoſition en rend d'autres méconnoiſſables? Le viſage n'annonce pas toujours l'âge qu'on a: & où en ſerions-nous, ſi cela étoit? Les gens les plus paſſionnez ont ſouvent l'adreſſe de ſe contrefaire ſi bien, qu'on ne ſçait gueres à quoi s'en tenir. Qui pourroit ſuivre, par éxemple, & démaſquer, les vrais ſentimens d'une Coquette, qui ſe trouve expoſée à avoir beſoin de faire uſage de ſes talens? Tout ce que je dis-là, au reſte, n'eſt que pour faire comprendre, que les cauſes, dont il eſt queſtion, agiſſent inégalement ſur les ſujets; à quoi on peut ajouter encore les divers dégrés où elles y ſont: le plus, ou le moins, forme des apparences extérieures infiniment différentes. Je ſerois bien éloigné de mes prétentions, ſi vous alliés croire, qu'il peut ſe paſſer beaucoup de choſes dans l'ame, où même dans le corps, qui ne ſeroient pas apperçues d'un Phyſionomiſte attentif,

tif. Ce n'eſt pas-là mon intention: je ne parle, que de ce qui eſt Apparence extérieure pour tout le monde, qui n'y regarde pas de ſi près. Revenons: toutes ces cauſes, quelles qu'elles ſoient, font à peu près ſur le corps un changement, que je compare à celui que fait l'embonpoint ou la maigreur, quand l'un ou l'autre arrive où l'on n'étoit pas accoutumé de les voir. Le tempérament perce à travers, & ne s'en découvre pas moins ce qu'il eſt: c'eſt un vernis, qui attache aux couleurs qu'on y applique une nuance qui ne permet pas d'en ignorer le véritable fond. Je m'autoriſe encore à le penſer, parceque les malades affectez de la même maladie, les gens de même âge, ou ceux que les mêmes paſſions agitent, ne ſe reſſemblent point parfaitement, quoique toutes ces choſes ayent entre elles une conformité d'attributs ou de ſymptomtes aſſez marquée. Qui, peut y mettre la différence, que nous y trouvons, ſi ce n'eſt le tempérament, qui préſide à la couleur, à la figure, à la

matiere, & à la conſtruction des reſſorts de toute la machine ; & qui tourne à ſa maniere toutes ces cauſes étrangeres, ou accidentelles ? C'eſt lui principalement, qui ralentit, ou qui précipite, les effets de la maladie, qui arrete ou qui avance la caducité de l'âge : c'eſt lui, enfin, qui rend les gens, atteints d'une même paſſion, paſſionnez ſi différemment. L'Amour, en particulier, eſt de toutes les paſſions celle ſur laquelle il agit le plus diverſement ; il la captive, & la ſoumet, à ſon gré : vous en devinez aiſément la cauſe. Auſſi n'ai-je vû perſonne avoir autant de pitié que vous pour tous les défauts qu'on reproche à l'Amour, quand il ne va pas juſqu'au vice. On peut confirmer tout ce que nous avons dit par une Reflexion toute ſimple, & que voici.

LORSQU'UNE de ces Cauſes alléguées a produit un changement plus grand que de coûtume, c'eſt-à-dire, qu'il ne reſte plus que des traces bien imparfaites du prémier tempérament, nous commençons à craindre pour

pour la vie de celui chez qui ce changement extraordinaire ſe fait: nous croïons, que les mêmes dégrés, qui le conduiſent à ce changement parfait, le conduiſent auſſi à la mort, qui n'arrive que lorſque ce changement eſt arrivé. Or, n'eſt-ce pas dire, que le prémier tempérament eſt ineffaçable? Où en ſeroient encore les Médecins pour traiter les maladies, ſi, appellez pour ſecourir des gens qu'ils n'ont jamais vûs en ſanté, ils ne pouvoient pas trouver, dans l'air forcé & défiguré, que la maladie leur donne, quelques indications du tempérament qui domine, pour s'y conformer, & leur fournir des remedes qui lui rendent la ſupériorité, que la maladie alloit lui faire perdre. Je ne veux pas dire, qu'il ſoit toujours queſtion d'aider le tempérament dans les maladies, pour opérer la guériſon; car, il y a des maladies, qui ne viennent que d'un tempérament vicieux. Mon intention n'étant pas ici de faire le Médecin, je me contente d'obſerver, que le tempérament eſt ſi

ſenſible, en quelque état que nous nous trouvions, que rien n'eſt capable de le détruire abſolument ; & que toutes les Cauſes, que vous m'avez objectées, peuvent l'altérer, & ne l'éteignent jamais. Soïés content de ma bonne Volonté, ſi vous ne l'êtes pas de mes Raiſons. Adieu, &c.

LET-

LETTRE DIXHUITIEME.

VOUS ne vous attendiés pas à une nouvelle Lettre ſur les Tempéramens : il la faut encore, pour me mettre à mon aiſe avec vous. Je n'y ſuis jamais, que je ne puiſſe penſer, que vous ne me reprochez aucun oubli. Je vous fais même honneur de ce que j'y vas dire : c'eſt la néceſſité où vous m'avez mis de vous écrire la précédente Lettre, qui a amené celle-ci.

IL eſt queſtion de vous développer quelques indications ſur le mélange des humeurs. On pourroit conclure de ce que j'ai dit, qu'en me contentant d'aſſigner les quatre dont j'ai parlé, j'ay prétendu qu'il ne pouvoit y avoir que quatre ſortes de tempéramens, puiſqu'il n'y avoit que quatre ſortes d'humeurs. On concluroit fauſſement, en concluant ainſi. J'ai averti, que la combinaiſon différente de ces quatre humeurs étoit infinie ; & que c'étoit de cette ſorte d'infinité, que venoit

la variété de ces tempéramens. On n'a, pour s'en faire une idée, qu'à s'imaginer de combien de manieres différentes on peut varier le mélange de quatre liqueurs, les divers dégrés où elles peuvent être mélées entre elles; & l'on comprendra, qu'il y auroit à travailler long-temps avant que d'avoir pû les épuiſer.

IL n'y a pas une grande fineſſe à découvrir le tempérament, quand une des quatre humeurs domine les trois autres, de façon que ces trois autres ont à peine la liberté de faire voir qu'elles ſont entrées dans la compoſition du ſujet. Il en faut beaucoup, au contraire, pour deviner celui où les fonctions des humeurs ſont, je ne dis pas preſqu'égales, car alors il y a autant de facilité à deviner le tempérament, que lorſque c'eſt l'empire d'une ſeule d'elles qui le produit, mais où elles ſont oppoſées en partie, & en partie unies. Lorſque deux humeurs ſe partagent en quelque ſorte la domination ſur les deux autres; que de ces deux autres il y en a une qui commande à la quatrieme, & qui lui eſt

eſt peu ou beaucoup ſupérieure : c'eſt alors, & en pluſieurs autres occaſions, (je ne puis donner qu'une foible idée de toutes celles qui arrivent,) qu'il faut raſſembler toutes les indications ; ne pas ſe contenter d'une ſimple attention ſur la couleur & la forme du corps, & examiner le viſage avec un ſoin infini, & toutes les parties qui le compoſent ; & faire de vrais raiſonnemens ſur le rapport ou l'oppoſition qu'elles ont enſemble. Tel a un nez épaté, qui a des yeux de feu. Un nez aquilin eſt quelquefois accompagné d'un petit front, avec des yeux languiſſants. Un autre eſt pâle, & a des yeux fort ſains. Il y en a, dont le détail ne promet rien de bon, & dont l'enſemble eſt merveilleux.

L'ATTENTION eſt encore néceſſaire, pour voir les différences qu'apportent aux tempéramens les qualitez qui entrent dans leur compoſition. Ce n'eſt pas le tout d'être ſanguin, ou pituïteux, ou bilieux, ou mélancolique : chacun de ces tempéramens varie dans ſon eſpece. Il y a une infinité de tempéramens, qu'on peut dire ſan-

ſanguins, & qui ne ſe reſſemblent point. Ce qu'on a dit de ceux-là ſe dit à proportion des autres: les nuances d'une même couleur n'approchent point, par leur multitude, des qualitez diverſes d'un même tempérament. On trouvera ſans doute mauvais, que, pour les connoître, ces tempéramens ſi variés, je n'aye pas recours aux indications ordinaires de la Médecine; &, qu'avec un beſoin infini de ſecours, je n'en prenne pas partout où je puis en trouver. Je me ſers de la Médecine où elle peut m'être utile: elle entre néceſſairement dans mon Deſſein. Je l'emploie, comme beaucoup d'autres facultez, ſelon les rapports qu'elles ont avec l'objet que je me ſuis propoſé. Ce n'eſt pas plus ici un Traité de Médecine, que de Phyſique: ce n'eſt, & ce ne doit être, qu'un Traité de Phyſionomie. Je ne puis donc me ſervir, que des Indications, que la Phyſionomie me donne. Toute autre voye prouvera bien, qu'on peut en avoir; mais, à quoi me ſerviroient-elles, ſi ce n'eſt pas de la Phyſionomie, que je les tire? Je n'ay point

point la ſanté du corps pour objet : & quelque reſpectable & utile que ſoit la Science qui apprend à la conſerver ou à la réparer, je me borne à l'étude des Caracteres. Je ne diſpute avec perſonne de prééminence ſur le plus ou le moins de Nobleſſe de mon Art comparé aux autres. Le Métier le plus noble pour chacun eſt celui qu'il fait le mieux. J'exerce le mien avec plaiſir : voilà où j'en ſuis. Concluez toujours, que, s'il y a une variété infinie de tempéramens, il y a tout au moins une grande abondandance de moïens de les connoître. La Nature ſe découvre de mille maniéres différentes. Si l'étude qu'on en fait eſt longue, c'eſt qu'elle a des merveilles ſans nombre à montrer. Si elle eſt quelquefois inutile, c'eſt que nous ne la cherchons pas comme il faut, ou que ce qui n'eſt pas utile à la fin que nous nous propoſons peut l'être à une autre à laquelle nous ne penſions pas, & que nous prenons en chemin faiſant comme la véritable. A combien de Curieux n'eſt-il pas arrivé de trouver ce qu'ils ne cherchoient

choient pas, en cherchant mal-à-propos ce qu'ils ne devoient jamais trouver? Il ne faut pas être en peine de son tems, quand on l'employe à la suivre: il y a toujours à gagner sur ses pas. Voyons à présent, il en est temps, comment on peut tirer de cette connoissance celle des Caracteres: & attendez-vous à me voir fidele à vous donner, jusqu'à la fin, des Preuves d'une Docilité, que je n'ai que pour vous.

DANS le moment, que j'allois fermer ma Lettre, il m'est arrivé deux Personnages singuliers par leur opposition de tempérament. Je les ai bien reçûs: ils venoient avec une Lettre de l'Abbé..... Ils ont voulu que je leur disse ce que je pensois d'eux. Je me suis borné à leur recommander de ne point se quitter, parceque l'opposition de leurs tempéramens en faisoit le juste assortiment. J'ay ajouté, qu'ils n'auroient pas de peine à suivre mon Conseil. Je les ai félicité du bonheur qu'ils avoient de s'aimer. Ils se sont jettez au col l'un de l'autre, avec un étonnement extrême de ce que, sur l'étiquette, j'avois si bien

bien jugé de leurs ſentiments mutuels. Ils m'ont prié de leur dire lequel des deux tempéramens j'eſtimois le plus. Je n'ai répondu à leur demande, qu'en les priant de m'admettre pour troiſieme Ami; que c'étoit une faveur, que Denis le Tyran avoit autrefois obtenue de deux Amis comme eux; que je méritois une pareille grace, par l'eſtime, & l'amitié, que j'avois pour l'un & l'autre. Ils me l'ont promis; & ils ſont gens à tenir leur parole. Adieu. Aimez-moi toujours beaucoup, vous, que j'aimerai toujours par deſſus tout le monde.

LET-

LETTRE DIXNEUVIEME.

APRÈS le chemin que j'ai fait, je devrois définir ce que j'entends par ce que j'appelle Caractere. Comme je n'y entens, que ce que tout le monde y entend avec moi, je ne m'amuſerai point à apprendre aux autres ce qu'ils ſçavent. On appelle *Caractere* la Forme ordinaire ſous laquelle l'eſprit ſe montre. C'eſt une eſpece de marque attachée à toutes ſes productions, qui le fait reconnoitre pour ce qu'il eſt, & qui le diſtingue des autres. Je confonds volontiers le Caractere avec ce qu'on appelle *Naturel.* Si l'on veut me le permettre, je ne diviſerai point l'ame en partie ſupérieure, & inférieure, comme il eſt d'uſage. Il y a long-tems, que je m'apperçois, que ce partage apporte plus de confuſion, que d'ordre, dans ce qu'on en dit. Je ne connois donc d'autre diſtinction, que celle de l'ame, & du corps. Leur union

union, toute incompréhenſible qu'elle eſt, emporte avec elle l'intelligence de pluſieurs effets, communs à ces principes, & qui dérivent de leur union. On ſuppoſe, qu'ils s'aident mutuellement; que comme le corps ne ſeroit pas vivant ſans elle, l'ame n'agiroit pas ſans lui, au dehors. Je ne les conſidere, d'ailleurs, que dans l'état de leur union, parceque c'eſt le ſeul qui convienne à mon deſſein. Tout autre m'eſt étranger: & ce qu'on pourroit oppoſer à mon Syſteme, quand on ne conſidérera point l'ame dans cette union, ne ſçauroit le détruire. Ce ſeroit ſortir de la Suppoſition où je ſuis, & où il faut que je reſte.

Il y a des gens, qu'on accuſe communément de n'avoir point de Caractere. On n'entend par-là, que la difficulté qu'on trouve à le définir; car, le Caractere eſt ſi attaché à l'homme, que nous n'imaginons point d'homme, ſans imaginer en même tems un Caractere qui diſtingue ſon eſprit des autres, comme ſa figure l'empêche d'être pris pour ce qu'il n'eſt pas. Le Caractere fait donc la diſtinction des eſ-

eſprits, comme la figure fait celle des corps.

ON n'entend pas, par n'avoir point de Caractere, ce qu'on entend par manquer de Naturel: & c'eſt parce qu'on a toujours voulu diſtinguer le cœur de l'eſprit, que le Caractere, & tout ce qu'il entraine, eſt affecté à l'eſprit, comme le Naturel, & tout ce qui l'accompagne, eſt attribué au cœur. Je ris quelquefois d'une Diſtinction, qui met autant de différence entre l'eſprit, & le cœur, qui ne ſont réellement qu'un, que s'ils étoient deux Principes, je ne dis pas divers, mais éloignez, oppoſez, & qui ſe font la guerre. Cela eſt ſi vrai, que tout le monde dit du mal de ſon eſprit, & du bien de ſon cœur, quoique tout le monde penſe avantageuſement du premier, & ſouvent très deſavantageuſement du ſecond. Perſonne ne manque de Caractere, ni de Naturel: le tout eſt de les avoir bons. Il ſeroit aſſez difficile de décider leſquels valent mieux. Je crois, que c'eſt d'eux que parloit le Sage, quand il diſoit, qu'il avoit été pourvû d'une bonne ame.

L'ame

L'ame, comme je l'ai déjà montré plus haut, ne pouvant être inégale entre les hommes, il faut penſer, que le Sage n'a voulu parler, que du Caractere, & du Naturel, qui ſont les effets du tempéramment ; & que le bonheur, qu'il ſe vantoit de poſſéder, n'étoit qu'un mélange d'humeurs, & une organiſation favorable, qui avoit donné à ſon ame le Caractere & le Naturel heureux, dont il ſe croyoit favoriſé, avec raiſon. Si l'on apprécioit les choſes ce qu'elles vallent, on feroit plus de cas de ces heureux Caracteres dont nous parlons, que de tous les Biens que la Fortune peut donner. De quelle reſſource ne ſont-ils pas, pour ceux qui les poſſedent, & pour ceux qui en joüiſſent ? Les avantages, qu'ils nous procurent, nous appartiennent véritablement. Ce n'eſt, ni l'eſtime qu'on y a attachée, ni la mode, ni le préjugé, qui nous les rendent chers. On eſt heureux avec ces avantages, & l'on ne ſçauroit l'être ſans eux, quelque moyen qu'on puiſſe imaginer de les remplacer ou d'y ſupléer. Les Caracteres ont cela de bon ou de mau-

vais

vais, qu'on ne s'en défait jamais entiérement: auſſi eſt-ce ſur le Caractere, que les vrais Politiques établiſſent le jugement qu'ils portent de ceux dont ils ſe ſervent pour arriver à leurs fins. Ils ſçavent, comme dit le Poëte Latin, que tous les efforts qu'on fait pour le changer ſont inutiles: & ils ſont aſſurez du ſuccès, quand ils le ſont du Caractere de celui qu'ils mettent en œuvre. Ce diſcernement n'eſt pas facile à faire: ceux, qui gouvernent les autres, ne ſçauroient trop l'étudier; la bonne où la mauvaiſe conduite des hommes dépendant preſque entiérement de cette connoiſſance. Vous tirerez de ceci deux reſſemblances, qui ne me ſont pas inutiles: la prémiere, que le Caractere fait ſur l'eſprit ce que le Tempérament fait ſur le corps, pour diſtinguer les hommes les uns des autres; & la ſeconde, que comme le Tempérament eſt ineffaçable, le Caractere l'eſt auſſi. J'admettrai autant de variations, & d'adouciſſemens, qu'on voudra; je ne les ai pas refuſé au Tempérament, je les accorderai au Caractere: ils ſont trop

trop dépendants l'un de l'autre, pour les desunir; leur intérêt est le même, comme on le verra bien-tôt: & ce que la nourriture, l'âge, la maladie, & les passions, peuvent faire souffrir au tempérament, le tempérament le fait souffrir au Caractere; mais, comme ils souffrent ensemble, ils subsistent ensemble: le même jour les avoit vû naître, un même jour les verra périr. On peut dire d'eux, que leur liaison est invariable jusqu'à la mort. J'en dis autant de mon attachement pour vous. Adieu.

LETTRE-VINGTIEME.

L'AME etant égale chez tous les Hommes, comme nous l'avons prouvé autant qu'on peut le faire dans une matiere ſi peu à notre portée; & le Caractere étant auſſi différent qu'il l'eſt chez tous les hommes, comme l'expérience nous l'a fait aſſez voir; d'où veut-on, que les Ames tirent la différence de leurs Caracteres, ſi ce n'eſt du Tempérament? Les goûts, les penchants, les inclinations, & les paſſions, ont des objets hors de nous; mais, ces objets matériels ou ſpirituels n'arrivent à nôtre ame, & ne ſçauroient la toucher, que dépendemment du corps, dont elle ſe ſert: ſemblable à l'air que nous reſpirons, qui dépend des lieux où il paſſe, & qui apporte avec lui les bonnes ou les mauvaiſes qualitez qu'il trouve ſur ſon paſſage, les objets ne peuvent s'offrir à l'ame, qu'après avoir paſſé par le corps, & y avoir trouvé une con-

convenance, ou une disconvenance, qu'ils présentent à l'ame en même tems qu'ils se présentent eux-mêmes, & à la quelle l'ame s'asservit insensiblement, pour n'aimer ou ne haïr que ce qui convient ou ne convient pas au corps. Ce qui l'empêche d'agir autrement, c'est qu'elle est fort embarassée dans ce corps : c'est que son union avec lui est d'une intimité, qui passe tous les exemples d'union, que nous pouvons imaginer : c'est que, pendant long-tems, & trop long-tems sans doute, l'ame ne fait nul effort pour vaincre cet asservissement ; & qu'elle a acquis en quelque sorte l'habitude d'être asservie, avant que d'avoir senti sa supériorité : c'est qu'il y a mille choses, sur lesquelles elle ne peut faire mieux, que de suivre cet instinct du corps ; & que l'exemple de celles, où elle a trouvé bon de le suivre, l'a séduit sur beaucoup d'autres, où il seroit meilleur de ne le suivre pas : c'est qu'en effet elle tire de cette soumission, & de cet aveugelment, des plaisirs réels, qui l'entrainent en quelque façon. Combien passons-nous

d'années, à juger plus par le corps, ſi l'on peut le dire, que par l'ame? C'eſt pendant ce grand nombre d'années, que l'habitude d'admettre, ou de rejetter, ce qui ſe préſente dépendamment du corps, ſe forme: &, quand cette habitude eſt formée croit-on qu'il ſoit aiſé de la détruire? Ajoutons encore, qu'il y a des ames plus ou moins libres dans les corps où elles ſe trouvent, par la ſtructure même des corps, & le mélange de leurs humeurs. On peut en juger, par cette eſpece d'hommes, auxquels nous trouverions moins d'eſprit qu'aux bêtes, ſi l'on décidoit des uns & des autres par leurs opérations; & par l'eſpece de ceux dont l'eſprit eſt ſi fort au deſſus de leurs ſemblables, qu'ils nous paroiſſent des prodiges. Tout eſt habitude dans la vie: & la Nature elle-même n'eſt qu'une habitude; puiſque ce qui ſe fait dans nous le plus néceſſairement n'eſt qu'un uſage fréquent de la même choſe, qui devient ſi facile à faire, que nous la regardons comme naturelle.

Il n'y a rien de ſi naturel, que de mar-

marcher, de boire, de manger, d'ouvrir les yeux & les oreilles: tout cela ne se fait point sur le champ; il faut plier les organes, & les membres, à ces fonctions-là, pour en tirer l'exercice que nous leur voïons faire, & que nous appellons Nature.

Ces Principes étant établis, peut-on douter, que ce ne soit le tempérament même, qui imprime à l'ame son Caractere? Nous avons dit de mille façons, que le tempérament dominoit le corps; que tout ce corps, & toutes les parties qui le composent, tenoient de lui ce qu'elles étoient: il reste à conclure, que les nuances, pour ainsi dire, sous les quelles le corps présente les objets à l'ame, se tirent du tempérament; que c'est lui, qui donne à ces objets la convenance, ou la disconvenance, avec laquelle les objets sont présentez; que cette convenance, ou cette disconvenance, étoit nécessaire chez lui, parce qu'il étoit lui-même un être nécessaire, ne pouvant pas ne pas être ce qu'il est; &, par conséquent, que le Caractere que prenoit l'ame de sa dépendance du

corps, elle le prenoit, pour parler plus correctement, du tempérament même.

JUGEZ à préſent, ſi j'ai avancé ſans Principes, qu'on pouvoit connoitre le Caractere de l'ame, par la connoiſſance du tempérament. Leur liaiſon, & leur dépendance, rendent ma Preuve ſi facile, que je ne croïois pas arriver ſi-tôt à cet heureux terme, où il nous reſte plus de fleurs à cueillir, que d'épines à arracher. Envoyez-moi vos Réfléxions ſur cette Lettre, qui en a beſoin. J'attens votre Réponſe, pour finir, & faire les Applications de mes Principes.

LET-

LETTRE VINGT-UNIEME.

VOUS dites, que je vous ai fait ouvrir de grands yeux, en liſant ma Lettre; que vous avez envie de croire, que tout ce que j'y dis eſt vrai, & qu'il vous paroit tel. Vous craignez pourtant, que quelqu'un ne trouve, que je donne trop à la Matiere. Je réponds à cela, que ce n'eſt pas ma faute: que la Conſtitution humaine en dépendant beaucoup, je n'ai pû faire autrement. L'Ame a la Matiere pour objet, ou pour moyen de parvenir à ſon objet. Il réſulteroit de mes Principes, dites-vous encore, qu'on ne pourroit rien acquérir, ni rien perdre; parce que le tempérament étant toujours le même, & l'ame aïant ſon caractere dépendant de ce tempérament, il arriveroit, que l'ame ne pourroit au moins, ni acquérir les vertus qui lui manquent, ni perdre les vices qu'elle a reçus. Voilà une grande Queſtion, que je ne comptois pas é-

cir, & à la quelle je vais ſacrifier cette Lettre.

LAISSONS d'abord la Foi jouïſſante de ſes Droits: reconnoiſſons, ſuivant les Lumieres qu'elle nous donne, qu'il y a des Miracles de la Grace; Miracles, qui conſiſtent à changer les Cœurs, ſans leur ôter leur Liberté. Arrêtons-nous-là: auſſi-bien, ceux, qui ont voulu aller plus loin, ou ſe ſont égarez, ou ont beaucoup parlé ſans rien dire. Une fois pour toutes, quand je parlerai de l'ame, de ſes vûes, & de ſes vertus, tenez-vous pour averti, que je n'entends en parler, que ſelon la Raiſon, & nullement ſelon la Foi.

RE'DUIT au ſeul Raiſonnement, je répondrai donc, que la Conſéquence, que vous tirez, eſt aſſez juſte, généralement; qu'on n'acquiert gueres les vertus qu'on n'a pas naturellement; & que rarement on ſe défait des vices qu'on apporte en naiſſant. Il faut pourtant vous faire obſerver, qu'il y a des vertus enveloppées, & comme cachées, juſqu'à un certain âge, qui paroiſſent enſuite avec éclat, & qui ne doivent être cenſé acquiſes

que

que parceque les occaſions leur ont fourni le moïen de ſe produire, ou que l'Education qui les a cultivées les a fait germer; ce qui ne ſeroit point arrivé ſans l'une ou l'autre de ces cauſes, ou peut-être ſans toutes les deux enſemble. Ce que je dis des vertus peut ſe dire auſſi des vices. Il y a une différence dans ces derniers: c'eſt que ce qui paroit vice de bonne-heure ne l'eſt pas toujours dans la ſuite. L'ignorance extrême où eſt la jeuneſſe, ſon défaut d'expérience, peut la précipiter dans des abimes, qu'elle ne connoit pas, & dont la prémiere luëur de Raiſon la tire, pour n'y jamais retomber. Il y a des fautes à cet âge, qu'on ne fait pas par penchant de tempérament. On les fait malgré ſoi, entrainé par l'exemple des autres, qu'il ſeroit dangereux de ne pas ſuivre. On les fait par une vanité, qu'on condame en luï obéïſſant. On les fait par une eſpece de tranſport, & d'yvreſſe, où l'ame, & le corps, n'étant pas dans leur aſſiette naturelle, produiſent des actions qui ne leur reſſemblent pas. Tout le monde n'eſt pas capable de

diſcerner ce qui ſe fait ainſi, de ce qui ſe fait naturellement. Je me raſſûre beaucoup, lorſque, voyant quelqu'un agir mal, je vois auſſi, que ce n'eſt pas ſon Caractere qui l'y porte: mais, je ne trouve point de reſſource à ceux, qui font le mal, parcequ'il leur eſt inſpiré par ce même Caractere. Autant, que je me fie aux vertus naturelles, & que je me défie des vertus acquiſes, autant ſuis-je peu épouvanté des vices acquis, & le ſuis-je beaucoup des vices naturels. Il y en a de deux eſpeces. Je ſçais bien, que, dans les deux états de vertus & de vices, on a la Liberté de les mettre au jour, ou de les tenir cachés. Je ſçais en même tems, qu'il en coûte trop à l'ame pour combattre toujours ſon penchant: &, dans les occaſions où ce penchant ſe fera ſentir avec force, je ſerai preſque toujours aſſuré de voir paroître ou le vice ou la vertu naturelle, ſelon que le penchant en décidera. On peut ſans doute ne pas faire une action de colere, comme on peut ne pas faire une action de généroſité, parceque nous avons

avons la Liberté des Faits ; mais, nous n'avons pas celle des penchants : on ne peut s'empécher d'être colere, ou généreux, ſi l'on a le Caractere de l'un ou de l'autre. Il eſt auſſi impoſſible de n'être pas amoureux, quand on l'eſt naturellement, qu'il eſt impoſſible d'avoir deux yeux, quand on n'en a apporté qu'un en naiſſant. Il en eſt de même de tous les penchans, heureux, ou malheureux. On peut adoucir les vices naturels, comme on perfectionne les vertus naturelles, ſans qu'il ſoit poſſible de les détruire. C'étoit dans ce ſens, que parloit cet Homme extraordinaire, qui irrita ſi fort les Diſciples de Socrate, en leur diſant, que leur Maître étoit d'un mauvais Caractere, & porté à pluſieurs vices. Il ne prétendoit pas, que Socrate ſe livrât à tous ces penchants : il vouloit ſeulement dire, qu'il les avoit ; ce qui pouvoit fort bien s'accorder avec la réputation de Sageſſe qu'il s'eſt acquiſe, & qui eſt plus due aux actions qu'on voit, & qui dépendent de nous, qu'aux penchants qu'on ne voit pas, & qui ſont en quelque façon néceſſaires. Le

vieil Axiome qui dit, Que ceux-là ſe réjouïſſent qui ſont nez avec des Qualitez heureuſes, s'accorde parfaitement avec ce Syſteme : c'eſt-à-dire, qu'ils font le bien facilement, parcequ'il leur coûte peu; & que les autres ne le font gueres, parcequ'ils leur coûte trop. Avant que de quitter cet Article, il faut que je mette au jour une Idée que j'ai ſur l'Education, ſeule Reſſource naturelle pour corriger les vices, & donner des vertus aux Hommes. Ce ne ſera, ſi vous le voulez bien, que pour l'ordinaire qui ſuit : en voilà aſſez pour celui-ci.

LET-

LETTRE VINGT-DEUXIEME.

JE vous ai dit dans ma derniere Lettre, que l'Education étoit le Moïen le plus naturel d'augmenter les vertus, & de diminuër les vices. Il ne doit pas ſuffire de le dire: il faut eſſaïer de le perſuader. Je trouve d'abord, que ce n'eſt pas trop l'idée qu'on ſe propoſe dans l'Education; ou, tout au moins, ne la ſuit-on gueres, ſi l'on ſe la propoſe. Je vois par-tout des Ecoles, où l'on montre à devenir ſçavant; d'autres, en plus petit nombre, où l'on apprend à devenir Chrétien, & Religieux: je n'en connois point, qui ſoit conſacrée à acquérir des Vertus naturelles, à devenir Homme. Seroit-ce l'inutilité d'y travailler, ou ſeulement la difficulté d'y parvenir, qui en ſeroit cauſe? Non. On croit que les Hommes ſe forment tout ſeuls, ou qu'en les rendant ſçavans & religieux, on les

rend ce qu'ils doivent être. Il n'y a qu'à voir combien il y a peu d'Hommes, pour être convaincu qu'on ſe trompe. Je n'oublierai jamais d'avoir entendu dire à un Homme admirable, & bien digne par ſes Vertus naturelles & chrétiennes de décider ſur cette matiére, qu'il y avoit plus de Saints, que d'Honnêtes-Gens. On ſent aſſez, que, dans ce Diſcours, le mot de *Saints* n'eſt pas pris dans la rigueur, comme celui d'*Honnêtes-Gens*. Peut-être que ſi l'on prenoit une peine particuliere à former des hommes, on en viendroit à bout. Le ſujet intéreſſe aſſez la République, pour en éprouver au moins la maniere. On ne l'a pas encore tentée. On ne ſera pas obligé de la continuer: ſi l'on s'en dégoute, on ſçaura bien-tôt ce qu'on doit en penſer. Pour répondre à mon Idée, je ſuis obligé de faire quelques Suppoſitions, dont chacun ſe démontrera la vérité quand il voudra.

1. Nous naiſſons tous ſans Idée; & notre Ame reſſemble aſſez à une toile préparée à recevoir l'image qu'on voudra y tracer.

2. C'EST

2. C'EST par le canal des Sens, que nos premiéres Idées ſe forment dans notre Ame.

3. C'EST en partie ſur ces prémieres Idées communiquées par les Sens, & en partie ſur celles que nous donnent les prémieres Perſonnes avec qui nous vivons, (ce qui tient encore des Sens,) que nôtre Ame réfléchit elle-même, & ſe forme de ſecondes Idées, qui ne ſont que le Réſultat ou la Conſéquence des prémieres.

4. LE Travail de notre Ame, toute notre vie, n'eſt qu'Acquiſition d'Idées, Réfléxion ſur celles qu'elle a déjà, & Conſéquences tirées des unes & des autres, pour penſer, agir, ſe conduire.

CES Suppoſitions, que je crois vraies, m'ont fait penſer depuis longtems, que nous ſommes plus dépendans de la Matiere, que nous ne croïons; que nous nous nuiſons beaucoup, en nous ſpiritualiſant comme nous faiſons, & en dédaignant les ſecours mécaniques & matériels, que nous croïons, & qui ſont en effet, inférieurs à la dignité de notre eſprit.

LA

LA Nature a voulu vainement nous le perſuader : nous nous roidiſſons contre ſes Leçons, que nous croïons fauſſement humiliantes. La maniere, dont elle agit ſur l'ame, & ſur le corps, nous humilieroit bien d'avantage, s'il étoit queſtion d'humiliation. La dépendance, où elle veut que l'ame ſoit du corps toute la vie, mais ſur-tout dans l'enfance & dans la vieilleſſe, où cette dépendance eſt cruellement marquée, eſt une Leçon, que nous ne ſçaurions trop étudier. C'eſt nous dire aſſez hautement : Servez-vous de la Matiere même, qui vous eſt unie, pour vous élever à ce que vous voudrez de ſpirituel.

JE deſirerois donc, que, pour former un Homme, & il faudroit que ce ſoin commençât preſque avec la vie, on étudiât d'abord ſon tempérament ; qu'on l'aidât ; ou qu'on le diminuât, ſelon qu'il ſeroit bon ou vicieux ; que, pendant quelque tems, on laiſſât-là ſon ame, pour ainſi dire, & qu'on n'agît que ſur la Matiere ; qu'on débaraſſât ſes organes, qu'on les rendît agiles ; qu'on adoucît, ou qu'on épaiſſît

paiſſît le ſang, ſelon le beſoin ; enfin, que, pour arriver à ſon ame, on travaillât beaucoup ſur ſon corps. Et qu'on ne croïe pas, que ce ſoit-là un mauvais chemin : il me paroit impoſſible de faire une bonne Education, ſans égard à la Conſtitution matérielle du corps. C'eſt d'elle, qu'on doit apprendre ce qu'il conviendra, ou ne conviendra pas, de lui montrer. C'eſt ſur elle, qu'il faut ſe régler, pour avancer, ou pour différer, les Leçons qu'on lui fait. N'y auroit-il pas de la Folie à tourmenter un enfant pour une Science qu'il ne peut jamais acquérir ? D'où vient qu'on eſt à trente ans, ſans ſe connoitre aucune ſorte de talent ? Ce n'eſt pas qu'on n'en ait point : c'eſt ſeulement que ceux, qui doivent en juger, n'y ont rien vû, ni rien compris.

Le corps ainſi préparé doit encore ſervir à ce qu'on veut faire de l'ame ; puiſque c'eſt par les ſens qu'il fournit, qu'il faudra faire paſſer tout ce qu'on voudra tranſmettre juſquà elle. Afin qu'il n'y parvienne rien que d'excellent, garantiſſez les canaux qui

qui doivent lui porter ſa nourriture: il n'y entrera que ce que vous y introduirez par leur moïen. Si ces canaux ſont infectez, ils ne porteront que des nourritures empoiſonnées, qui corrompront l'ame elle-même. Que le bon, le beau, & le vrai, entrent dans l'ame par tous les ſens; & vous verrez bientôt ce qui en arrivera. Il n'eſt pas indifférent, à un certain âge, de tout voir, & de tout entendre. Il faut être bien aſſûré de la ſanté de quelqu'un, pour lui permettre tout ce qu'il veut. Il y a un tems, où, pour ſe confirmer dans le bien, il faut voir le mal, & le connoître. Quand on eſt à un certain âge, on ne perd plus ſon accent. L'eſprit a le ſien, qu'il ne perd jamais, quand il a eu le temps de s'y fortifier. Si c'eſt un bien de pouvoir quelquefois plier ſon eſprit à tout, c'eſt ſouvent une preuve qu'il n'a point de forme qui lui ſoit propre. Je crains les variations, quand je trouve tant de docilité. On ne garentit un bâtiment, que quand on a pu ſçavoir, que les fondemens étoient ſolides. Enfermez quelqu'un, qui n'a encore

core rien vû, & ne lui montrez pendant ce tems-là, que des objets charmants, ne lui faites entendre que des ſons harmonieux : quand il en ſortira, il ne ſe méprendra point ſur ce qu'il verra, ſur ce qu'il entendra. Il en eſt de même de l'eſprit ; s'il ne peut ſçavoir que ce qui lui eſt transmis par les ſens, & que ces ſens ne lui tranſmettent rien que de bon, il prendra l'habitude du bon, comme les yeux & les oreilles ont pris celle du beau & de l'harmonieux. Les oppoſitions, que peut apporter le tempérament à ces habitudes, ne s'étendent pas bien loin. Il ne faut pas douter, qu'il n'en apporte, & qu'il n'ait quelques qualitez bonnes ou mauvaiſes, qu'on ne peut changer; mais, elles ſont en petit nombre. Il en eſt des tempéramens, dit-on, comme des terres; elles ne produiſent pas toutes également : les unes portent des fruits admirables, & les autres du poiſon. De même, les tempéraments font néceſſairement des hommes bons ou mauvais, ſpirituels ou bêtes. J'adopte cette compa

paraiſon, & je trouve la reſſemblance parfaite entre les terres, & les tempéramens, quand ces derniers ſont livrez à eux-mêmes, & qu'on ne prend aucun ſoin de les cultiver. Il n'en eſt pas de même de ceux qu'on travaille: & la raïſon en eſt, que les terres ne peuvent preſque pas acquérir, que le travail qu'on y fait ne peut y apporter que des changements ſuperficiels; au lieu que les tempéramens, quelque matériels que vous les ſuppoſiés, ſont imparfaits quand ils naiſſent, ont plus à acquérir qu'ils ne poſſedent, & qu'ayant beſoin d'accroiſſement, ils ſont néceſſairement ſuſceptibles de tout ce qu'on voudra juſqu'à leur entiere formation, après laquelle il ne faut plus ſe flatter de pouvoir les changer. C'eſt ſur cette derniere Raiſon, qu'eſt fondée la néceſſité & l'excellence de l'Education, qui met peut-être encore plus de différence entre les Hommes, que la Nature, dont ils dépendent tous, n'en met elle-même. Que n'aurois-je point à dire ſur ce Sujet, immenſe par lui-même, & que les préjugés & les folies des hom-

hommes ont encore augmenté. Vous êtes trop bon Entendeur, pour n'y pas ajouter vous-même plus que je ne ferois, quand les bornes que je me ſuis preſcrites ne m'impoſeroient pas ſilence. Adieu.

LET-

LETTRE VINGT-TROISIEME.

VOILA' donc le Tempérament connu, par la couleur & la configuration de la Matiere; au moins m'en flattay-je: & pourquoi le corps humain ſeroit-il le ſeul Etre, dont la combinaiſon ne produiroit pas au dehors des preuves de la qualité eſſentielle qui le domine? Voilà auſſi le Caractere particulier d'un chacun connu par le Tempérament même qui en eſt le Principe. Obſervons pourtant, que la configuration ou la conformation de la Matiere eſt quelquefois oppoſée au tempérament, quoiqu'ordinairement cette conformation ſoit l'effet du tempérament. Cette oppoſition, au reſte, n'eſt qu'accidentelle. Elle arrive, lorſqu'une cauſe étrangere ſurvient, & empêche le tempérament d'avoir l'effet qu'il devoit avoir, & qui eſt un effet néceſſaire. C'eſt cette oppoſition qui nous étonne

ne, en conſidérant certains hommes, chez qui nous trouvons des qualitez qui ne devroient pas naturellement ſe rencontrer dans un même ſujet. Il faut être éxercé médiocrement à la connoiſſance des hommes, pour appercevoir cette oppoſition: peu ſont capables d'en découvrir la véritable cauſe, qui, comme je l'ai dit, eſt toujours étrangere. La brutalité des nourrices, les maladies de l'enfance mal conduite, les accidents qui environnent cet âge tendre, ſont les ſources de cette oppoſition. Elle vient auſſi quelquefois du ſein même de la mere, où le cours ordinaire de la matiere & du tempérament de l'enfant a trouvé des obſtacles à l'ouvrage qui étoit commencé, & que ces obſtacles interrompent pour le reſte de la vie. On peut raiſonner de cette oppoſition à peu près comme on raiſonne de la difformité qu'apporte un enfant, en naiſſant borgne, boſſu, ou boiteux, &c. Tel eſt ſtérile, par la raiſon du monde la moins vraiſemblable, quoique la plus vraie. Tel eſt né avec des diſpoſitions à la vertu qu'il n'aura jamais: ſon

ſon tempérament, s'il eut eu lieu, l'y conduiſoit ; il a trouvé en chemin des contrariétez, qui l'en éloignent pour toujours. Avouöns, que s'il y a une infinité de choſes vraiment incompréhenſibles, il y en a beaucoup, qui ne le ſont que par notre faute, & que nous découvririons, ſi nous nous en donnions la peine. On convient, que les paſſions de l'ame s'annoncent ſur le viſage ; & l'on craint de convenir, que le Caractere dominant de quelqu'un puiſſe s'y découvrir. La ſeconde découverte eſt cependant bien plus facile & plus naturelle, que la prémiere. Il eſt ordinaire de ſe tromper ſur les Paſſions qu'on croit découvrir, à moins qu'on ne ſoit déjà aſſûré du Caractere & de ſes qualitez. On rougit ſans conſéquence, où un autre ne rougit qu'avec raiſon. Celui-ci anime ſimplement ſes yeux de ce qui rend ceux de celui-là inſenſez. On ne peut raiſonner ſur les Paſſions, que par Principes : &, quand on y devine quelque-choſe ſans être aidé du Caractere comme Principe de tout ce qui s'y fait, on

on reſſemble aux faiſeurs d'Almanachs, qui, ſeulement à force de prédire, prédiſent vrai. Les regles générales ſont bonnes, & les applications ſouvent fauſſes: & elles ne ſont fauſſes, que parce qu'on n'y veut point d'exceptions. Les exceptions y ſont d'autant plus néceſſaires, qu'elles ſont fondées ſur la différence des Caracteres, entre lesquels il n'y en a pas deux qui ſe reſſemblent parfaitement.

J'AI dit plus haut, que les mêmes paſſions n'avoient pas toujours les mêmes ſymptomes; & je l'ai dit ſur ce que les tempéraments n'étant jamais abſolument les mêmes, & les Caracteres parconſéquent ne ſe reſſemblant pas, où les paſſions pourroient-elles prendre leurs reſſemblances parfaites entre-elles? Elles ne ſont que la démonſtration du Caractere, qui eſt l'effet du tempérament: leurs ſymptomes doivent être différents, ayant différentes ſources.

IL faut bien convenir, que, dans l'agitation que donnent les paſſions, il y a des mouvements généraux, qui ſe reſſemblent dans la même eſpece

de paſſions : il y a en auſſi de particuliers, qui ne ſe reſſemblent point du tout. Nous ne croïons pas, qu'il y ait un grand mérite à deviner, qu'un homme eſt en colere, que la jalouſie le dévore, &c. Nous n'en trouvons qu'à deviner l'eſpece particuliere de ſa colere ou de ſa jalouſie ; qu'à prévoir, qu'il ſera agité de l'une ou de l'autre de ces paſſions, ſi telle ou telle choſe arrive ; juſqu'où ſes paſſions le porteront, & qu'elle en ſera la ſuite : particularitez eſſencielles à la connoiſſance des hommes, & qu'on ne peut découvrir, que par la connoiſſance du Caractere. Plus un ſujet eſt obſcur, & plus il a beſoin de Principes certains, qui l'éclairent. S'il y en a un qui mérite ce titre, c'eſt celui dont je parle. Pour peu qu'on s'en écarte, on ne parvient à rien de poſitif : on fait comme ces Pilotes, qui, n'aïant qu'une expérience vague, voïagent dans des Mers qu'ils n'ont jamais connues, & ne doivent qu'au hazard le ſalut de ceux qu'ils conduiſent. L'expérience ne donnant que les connoiſſances générales, on eſt obligé de recourrir aux

aux particulieres, dont l'uſage eſt rendu néceſſaire à tout inſtant, par la diverſité étonnante des Caracteres. C'eſt donc le Caractere, qu'il faut connoitre. N'oubliez pas ce Principe, ſur lequel roulera tout ce qui me reſte à dire.

LETTRE VINGT-QUATRIEME.

VOUS vous plaignez de ce que je n'ai encore mis aucune différence entre les paſſions, & les inclinations: que ce qui ſe dit des unes ne peut pas ſe dire des autres: que la connoiſſance du Caractere pourroit bien conduire à celle des paſſions; mais, que les inclinations, qui ne ſont que paſſageres, n'ont aucun rapport avec lui. Expliquons-nous puiſque vous le ſouhaitez. Si par inclination vous entendez ce qu'on appelle penchant, je le ſoumets au Caractere, comme le mot même de penchant le ſignifie. Car, qu'eſt-ce qu'avoir un penchant pour quelque choſe, ſi ce n'eſt avoir en ſoi une diſpoſition à aimer ou à haïr tel objet? Et cette diſpoſition, que peut-elle être, qu'un effet du Caractere, un rapport ou une oppoſition entre le Caractere & l'objet, d'où réſulte néceſſairement ou l'amour ou l'averſion, & ce qu'on appelle inclina-

clination ou éloignement ? En ce cas-là, je n'ay pas mal fait de confondre les paſſions & les inclinations, puiſqu'elles ont le même Principe, qui eſt le Caractere. La ſeule différence que j'y trouve, c'eſt, comme vous l'avez dit d'abord, que les inclinations, comme vous les entendez, ſont paſſageres, & les paſſions à demeure; que ce qui ne fait que paſſer, ne laiſſant pas le temps d'être examiné, il doit être difficile de juger des inclinations, quand même on pourroit bien juger des paſſions. J'ajoute, à votre Difficulté, une circonſtance que vous avez oubliée, & qui eſt celle-ci. Les inclinations, dans ce ſens, ne produiſent pas une grande agitation dans l'ame: ce défaut d'agitation dans l'ame prive le Viſage des ſymptomes qui pouroient nous conduire à la connoiſſance de ce qui ſe paſſe: & les inclinations, par cette raiſon, peuvent nous échapper; ce qui ne ſçauroit arriver aux paſſions, qui produiſent néceſſairement un mouvement violent dans l'ame, qui ſe fait ſentir au dehors. Toutes ces Objections, réünies

contre moi, ne ſervent qu'à confirmer le Principe que j'ai établi, qu'il faut s'attacher beaucoup à la connoiſſance du Caractere, dont tout le reſte dépend. N'eſt-il pas vrai, que, ſi nous connoiſſons bien le Caractere, nous ſçaurons en détail de quoi il eſt capable? Nous devinerons aſſez juſte ſur les objets qu'il doit aimer ou haïr: & ſi nous ne ſçavons pas toujours poſitivement qu'il aime ou qu'il hait telle ou telle choſe en tel moment, nous ſçavons en général s'il peut l'aimer où la haïr; ce qui nous dédommage de ce que le Viſage ne nous dit pas, & de ce qu'il nous diroit, ſi l'ame étoit aſſez agitée pour y peindre ſon inclination.

IL y a, d'ailleurs, des inclinations tellement liées aux paſſions, qu'on ne peut connoître celles-ci, qu'on ne connoiſſe auſſi celles-là: ce ſont les rameaux d'un même arbre, les divers canaux d'une même riviere. Il y a des Caracteres ſi naturels, & dans leſquels les mouvements les plus légers ſe laiſſent apperçevoir ſi facilement, qu'il ne s'y paſſe rien qu'on ne voïe,

voïe; & ce ſont ordinairement les meilleurs.

QUANT aux gouts, aux inclinations bizarres, dont on n'auroit pas ôſé ſoupçonner ceux qui les ont, il ne faut pas toujours eſpérer d'en trouver la ſource dans le Caractere, qui ſouvent en eſt bien éloigné. Le Caprice, & la Curioſité, menent à tout, font faire des épreuves, & des eſſais extraordinaires. A la vérité, quand le Caractere y eſt oppoſé, le goût & les inclinations de cette eſpece ne durent pas, & méritent à peine de porter ce nom. Le Théatre de ces ſortes de Bizarreries eſt la Jeuneſſe, que la chaleur du ſang & l'ignorance déterminent à tout tenter. On ne doit redouter véritablement pour cet âge là, que les égarements dans leſquels on trouve quelque rapport avec le Caractere; ſans quoi, ils tombent d'eux-mêmes, & ne font aucun progrès eſſenciel. Il y en a eû à qui ces tentatives ont coûté la réputation, la ſanté, la vie même; & ceux-là en ſont trop punis. Le Monde, qui juge ſuperficiellement des faits

qui éclatent en ce genre, accuſent ſouvent mal-à-propos de Débauche des gens qui n'y ont nul penchant, & que la Curioſité ſeule a précipité dans le malheur qu'on leur impute, & qui ſert de Preuve au vice qu'on leur reproche. Il y a des malheurs de cœur, comme il y en a de fortune: on n'eſt pas quelquefois plus criminel par les prémiers, que coupable d'imprudence par les ſeconds.

ON dit aſſez communément, qu'on ne peut pas rendre compte de ſes gouts. Croit-on excuſer par-là ceux qui ſont mauvais? L'excuſe n'eſt pas bonne. C'eſt faute de ſe connoître, qu'on ne ſçait pas pourquoi l'on aime, ou l'on hait. Quoique l'un & l'autre ſoient néceſſaires en nous & indépendants, il nous eſt libre d'en chercher les raiſons; & il eſt poſſible de les trouver. On doit raiſonner des goûts de l'ame comme on raiſonne de ceux du corps. Ce n'eſt pas par fantaiſie, qu'on aime le doux ou le piquant: c'eſt par raiſon de tempérament. Ce qui ſe dit du goût matériel eſt encore plus vrai du goût ſpirituel:

il

il eſt fondé dans le Caractere; &, quoiqu'en diſe l'Opéra, c'eſt par raiſon qu'on aime. Tous nos goûts ſont donc établis ſur des Principes certains: & comme ils ne different des paſſions, inclinations, & affections de notre ame, que par le plus ou le moins d'agitation que ces diverſes eſpeces cauſent au dedans & au dehors, je les ai confondues comme aïant toutes la même ſource, qui n'eſt autre que le Caractere. Il vient de m'arriver une Lettre ſur les Sympathies & les Antipathies, dont je vous rendrai compte l'ordinaire prochain.

LETTRE VINGT-CINQUIEME.

ON veut, que les Sympathies, & les Antipathies, ne ſoient que des Caprices. On a tort. Veut-on qu'elles ſoient abſolument indépendantes de nous? On n'a pas raiſon. Réduiſons ces deux Opinions aux termes de la Vérité, & nous verrons-là, ce qui arrive dans preſque toutes les Diſputes, que chacun a un peu tort, & un peu raiſon. Cet aveu, ſi l'on pouvoit le faire, terminéroit bien des Querelles. Il faudroit pour cela, que les hommes euſſent autant de docilité à avouër qu'ils ſe trompent, qu'il ont de facilité à ſe tromper en effet.

ON ne peut nier, pour peu qu'on ait d'uſage du monde, qu'il y a des Sympathies, & des Antipathies, qui ont leur ſource dans le caprice, la bizarerie, & la prévention: qu'aimer ou haïr avec paſſion dès la prémiere vûe, & s'en faire enſuite une habitude, eſt un air que ſe donnent certaines gens

gens. Il y en a même, qui croïent qu'on leur ſçait gré de cette précipitation de ſentiment, & qui aiment ou haïſſent véritablement à la fin, à force de s'être perſuadé l'un ou l'autre. L'Exemple, qui a tant de force ſur les hommes, emploïe ici ſa contagion ordinaire: il ſuffit preſque de vivre avec des gens, qui ſe prennent ainſi d'amour ou de haine avec vivacité, ſoit naturellement, ſoit par artifice, pour vouloir faire comme eux; &, par imitation plûtôt que par goût, on aime ou l'on hait à tout hazard. N'en ai-je pas vû, qui, à force d'avoir lû des Romans, & les ſurpriſes amoureuſes qui en font tout le merveilleux, eſpérant aimer comme on aime dans ces ſortes d'Hiſtoires, ſe livrent avec fureur au prémier objet qui ſe préſente, ſans conſulter leur cœur, & croïent fermement, que cet objet eſt celui qui leur eſt deſtiné. Je ne parle point de ces petites délicateſſes, établies pour marquer mieux la ſenſibilité ou la timidité, & qui ne ſervent qu'à maſquer la force & la hardieſſe véritable. Il y a un mon-

de, chez qui il ſeroit ignoble de n'aimer & ne haïr que ce qu'on doit aimer ou haïr raiſonnablement. Laiſſons aux Critiques du Siécle un champ ſi digne d'eux, & qui s'agrandit tous les jours. Avouöns, qu'il y a des Sympathies, & des Antipathies, qui ne ſont telles, que parcequ'on le veut bien. Diſons auſſi, qu'il y en a, qui ſont indépendantes de nous, & que nous éprouvons malgré nous. De ces dernieres, il y en a de pluſieurs ſortes: les unes ſont fondées ſur le tempérament, & tiennent tout de lui; & les autres n'y ſont qu'accommodées, & auroient pû n'être pas.

J'APPELLE Sympathies, & Antipathies, fondées ſur le tempérament, celles que produit la conformité ou la contrariété des temperaments, qui, exhalant ſans ceſſe au dehors des eſprits qui les repréſentent, s'uniſſent ou ne s'uniſſent pas, ſelon qu'ils en rencontrent de conformes ou d'oppoſez. Ces eſprits, qui ſortent continuellement, conſervant pendant quelque temps une ſorte de liaiſon avec ceux qui reſtent, leur annoncent en quel-

quelque maniere la rencontre qu'ils ont faite, & les décident machinalement à approcher ou à fuir l'objet qui ſe préſente. Ce n'eſt pas à dire, que cette prémiere Sympathie ou Antipathie ſoit toujours ſuivie. Elle eſt plus ou moins forte, dépendamment du plus ou du moins de conformité qui l'établit. Quand elle l'eſt peu, la réflexion vient au ſecours de cette mécanique, & réforme quelquefois ce qui avoit été fait; d'où il arrive, qu'on aime ceux que d'abord on n'avoit pû ſouffrir, & qu'on hait ceux qu'on avoit d'abord aimez. On ſe repent auſſi de n'avoir pas écouté ce prémier penchant, ou cette prémiere averſion; mais, quoiqu'il puiſſe en arriver, il n'eſt pas juſte, que notre ame ſouſcrive en aveugle à ce que la matiere exige: elle doit examiner au moins ce qu'on lui demande, avant que de ſe déterminer à l'accorder.

Il y a encore des Sympathies, & des Antipathies, fondées ſur le tempérament; & ce ſont celles qu'on prend pour des viandes qui ſont, ou

conformes ou oppoſées à notre conſtitution. Il n'eſt pas douteux, qu'il ne faille d'abord chercher à les vaincre. Il eſt dangereux d'y apporter de la violence: il eſt même néceſſaire de les abandonner, quand, après des épreuves réïtérées, on n'a pû en venir à bout. Ces efforts inutiles pour ce qu'on ſe propoſe peuvent devenir très nuiſibles à la ſanté, qui eſt préférable à la commodité de n'avoir, ni goût, ni averſion, marqués pour aucun mets. Combien de gens ne peuvent vivre en certains climats, & acquiérent de la ſanté en d'autres?

QUANT aux Sympathies, & Antipathies, qui ne ſont pas fondées ſur le tempérament, & qui s'y accomodent, c'eſt l'exemple qui les fait naître, l'habitude qui les éleve, & l'éducation qui les perfectionne. Il y a des Caracteres indécis, qui prennent ce qu'ils trouvent, ou qui fuïent ce qu'ils n'avoient pas encore vû, ſans autre raiſon. La conformité dans la façon de penſer, & dans l'humeur, forme autant de liaiſons, que la différence de ces mêmes choſes forme déloignemens.

mens. Le prétendu Je-ne-ſçais-quoi, qu'on ne peut exprimer, eſt une chimere, que les hommes ſe ſont formée pour ſatisfaire leur amour du merveilleux, qui ſe trouve par-tout où ils ne voyent pas clairement la raiſon de ce qu'ils font. C'eſt peut-être leur rendre un mauvais ſervice, que de les éclairer là où leur Ignorance leur eſt ſi chere. Nous n'avons point d'attraits ou d'averſion naturelle; qui ne ſoit fondée dans quelque Principe: il y auroit à parler long-tems, ſi l'on vouloit les diſcuter tous. Il ſe fait en nous une infinité de choſes, ſans que nous y penſions: & nous aurions bien honte quelquefois, ſi nous nous demandions raiſon de ce qui s'y paſſe. Telle perſonne a intérêt de mettre ſur le compte du Je-ne-ſçais-quoi un attrait dont elle rougiroit de révéler le Principe, qu'elle ne peut ignorer. Pour ramener ce que nous avons dit à notre Sujet, concluons, que, ſi l'on connoiſſoit mieux les Phyſionomies, on ſeroit bien-tôt éclairci ſur ce qu'on appelle Sympathies & Antipathies. On ne

ſeroit

ſeroit pas ſéduit par les apparences, on ne s'engageroit pour rien au monde à paſſer ſa vie avec des gens qu'on ne doit pas pouvoir ſouffrir, on ne verroit pas ces unions bizarres, qui ne réüſſiſſent jamais, & dont le Poëte a attribué la cauſe au caprice de Venus, qui ſe plaît à unir des cœurs auſſi oppoſez que leurs figures. *Sic viſum Veneri, cui placet impares formas atque animos ſub juga ahenea ſævo mittere cum joco.* Enfin, dans les Sympathies, & les Antipathies, il entre plus de ſenſations; & les ſenſations ſont peut-être ce qui ſe fait en nous le plus indépendamment de nous. Adieu.

LET-

LETTRE VINGT-SIXIEME.

VOUS attendiés donc de moi un détail circonſtancié de tous les tempéraments, pour en tirer les divers Caracteres, qui me fourniroient eux-mêmes les Portraits de toutes les paſſions bonnes & mauvaiſes qui les ſuivent. Comment avez-vous pu vous l'imaginer, perſuadé mieux qu'un autre de l'impoſſibilité de ces Peintures, qui ſont infinies? J'ai dû me contenter de vous mettre ſous les yeux leurs liaiſons, &, pour ainſi dire, leur Généalogie: les Tempéraments produiſent les Caracteres, & les Caracteres les Paſſions. Voilà ce que je me vante d'avoir rendu ſenſible. Il eſt queſtion de ſçavoir à préſent comment, par la ſeule Inſpection du Viſage, on peut juger des hommes, ce que j'ai dit ſe connoître en Phyſionomies. Ne perdons pas de vûe les Principes que j'ai établis, ſans leſquels je vous parlerois une Langue étrangere. Ariſtote

a dit, que les principaux ſignes, qui peuvent aider à la connoiſſance des Phyſionomies, ſe manifeſtent ſur le Viſage; & ne croyez pas qu'il l'ait dit ſans raiſon. N'eſt-il pas vrai, que, dans toutes les agitations, les eſprits animaux accourent au Viſage en plus grande quantité qu'aux autres parties du corps, & y font des impreſſions plus ſenſibles? Vous en convenez. Je veux que l'expérience ſeule ne vous ſuffiſe pas, & que vous ſçachiés pourquoi cela arrive. C'eſt que les ſens ſont placés ſur le Viſage, & que ces ſens aïant beſoin des plus grands canaux par où les eſprits doivent abondamment & facilement couler, il n'eſt pas étonnant, que, dans les mouvemens qui arrivent au corps, ces eſprits ſe portent au Viſage par préférence, y trouvant une plus grande facilité à couler, & étant plus accoutumez à s'y porter, par l'uſage continuel où ſont ces mêmes ſens de les y appeller, & par le beſoin qu'ils en ont. Il faut vous dire encore une choſe ſur laquelle vous n'avez peut-être jamais réfléchi: c'eſt que la peau du Viſage

ge eſt d'une conſtitution particuliere, qui ne ſe trouve point ailleurs. Partout, la peau eſt ſéparée de la chair: ſur le Viſage, l'une & l'autre ſont tellement unies, qu'on ne peut les ſéparer ſans les déchirer; ce qui rend la peau du Viſage en quelque façon tranſparente, & plus propre à recevoir les diverſes couleurs qui ſont excitées par les différents mouvements qui arrivent, & à nous les peindre au dehors. Le Viſage eſt encore le Siége des Yeux, & de pluſieurs autres parties, qui, étant dans une agitation preſque continuelle, nous obligent de recourrir au Viſage qui les renferme, plutôt qu'à celles qui ſont cachées, & dont nous ne pouvons preſque juger, que par proportion. C'eſt donc ſur le Viſage préférablement, qu'on doit juger de l'homme, parce que c'eſt ſur le Viſage qu'il étalle plus clairement ſon Tempérament, ſon Caractere, & parconſéquent ſes Paſſions. Entre ceux, qui révoquent le plus en doute la vérité des Phyſionomies, il n'y en a point qui ne reconnoiſſent, qu'en certains momens, ils ont

ont jugé de ce qu'ils devoient demander ou répondre par ce qu'ils découvroient ſur le Viſage de la perſonne à qui ils avoient affaire. Je ſçais qu'on me dira, qu'il y a des mouvements violents, dans leſquels, à la vérité, l'ame ſe peint ſur le Viſage, & ſe laiſſe voir ce qu'elle eſt; mais que, hors ces grands mouvements qui ſont rares, on n'y voit rien: que la Phyſionomie étant de tous les tems, des plus tranquilles comme des plus agitez, on ne peut rien conclure de leur aveu en faveur de mon Syſtême. L'Objection peut paroître aſſez bonne pour mériter une Réponſe. Si, comme ils veulent bien l'accorder, l'ame ſe peint ſur le Viſage dans les grandes agitations, & qu'on y liſe ce qui s'y paſſe, je leur demande comment ils font alors pour voir cette Peinture, comment ils liſent dans ce Livre? Ils ne manqueront pas de me répondre, qu'ils ſçavent plutôt que le fait eſt tel, qu'ils ne ſçavent comment il arrive. Je vais tacher de leur apprendre de quelle maniere tout cela ſe développe, à condition que j'en con-

conclurai, qu'on peut auſſi-bien juger de l'ame dans ſa tranquillité, que dans ſon agitation. Quand l'ame eſt agitée, les eſprits animaux ſont dans un mouvement violent & forcé, qui donne au Viſage une telle couleur, qui agrandit ou qui retrécit tellement les traits, qu'on s'apperçoit aiſément, qu'il y a quelque-choſe d'extraordinaire. Je dis plus encore: ce changement de couleur, & ce défigurement de traits, varient eux-mêmes, ſelon les diverſes paſſions qui produiſent cette agitation: &, ſur la connoiſſance de ces diverſes paſſions, on n'a pas beſoin d'inſtruction; chacun ſçait aſſez à quoi s'en tenir: il n'y a que les gens ſans expérience, qui puiſſent y être trompez. L'amour heureux n'eſt point confondu avec l'amour malheureux, la jalouſie avec la vanité, la haine avec le dépit, & ainſi du reſte. Ce que je veux conclure, c'eſt que, entre l'ame agitée, & l'ame tranquille, il n'y a d'autre différence que celle d'un plus grand mouvement de la part des eſprits dans l'un que dans l'autre état: que, quelque tranquille qu'on puiſſe

puiſſe ſuppoſer l'ame, elle agit toujours au dehors, par le mouvement des eſprits qui en donnent eux-mêmes à tout le reſte du corps: qu'il n'y a, entre l'ame agitée, & l'ame tranquille, que plus ou moins de mouvement des eſprits: que ces eſprits ſont toujours les mêmes, dans tous les états de l'ame: qu'ils portent toujours avec eux l'empreinte du tempérament dont ils ſont formez: & que, néceſſairement, il colorent le Viſage, & ils en figurent les traits, comme il leur eſt donné de faire l'un & l'autre par la nature du tempérament qui les produit. Ajoutons encore, pour rendre plus ſenſible une Vérité qui ne peut l'être trop, que l'habitude d'une paſſion, qui ne peut pas ne pas avoir tel ou tel mouvement marqué, en laiſſe une trace ſur le Viſage. A force de colorer un Viſage de telle maniere, de figurer les traits de telle façon, la couleur & les traits y reſtent gravez, & avertiſſent ceux, qui les connoiſſent, de ne pas s'y méprendre; que, toute tranquille que l'ame paroiſſe, alors elle à l'habitude de

la paſſion que ſon Viſage indique. Les Yvrognes de profeſſion paroiſſent ce qu'ils ſont, lors même qu'ils n'ont pas bû. Combien y a-t-il d'autres vices groſſiers, qu'on démêle ſans beaucoup de pénétration dans les Yeux & ſur le Viſage des perſonnes qui en ont l'habitude, ſans qu'on ait eû occaſion d'en voir les effets. Ce que tout le Monde apperçoit dans ces Caracteres, qui ne ſont que trop ſenſibles, les Phyſionomiſtes l'apperçoivent dans des Paſſions plus fines, moins ordinaires, & qui ne portent pas tant d'indication avec elles. Dans les Arts, ce qui eſt parfaitement beau frappe tous ceux qui le voïent: il n'y a que les Connoiſſeurs, qui ſaiſiſſent les Délicateſſes, & qui ſachent à l'Artiſte tout le gré que ſon habileté mérite. Les paſſions agiſſantes paroiſſent aux yeux de tout le monde: il n'y a que les Phiſionomiſtes, à qui l'Art de les découvrir appartient, qui les connoiſſent dans le temps de leur plus grande tranquilité. Tous les Voïageurs nous aſſurent un Fait ſingulier, & que notre répugnance à croire n'em-

n'empêche pas d'être vrai. C'eſt que les Sauvages, non ſeulement ſuivent un homme à la piſte pluſieurs lieues de ſuite, mais diſtinguent encore, par la fineſſe de leur odorat de quelle nation il eſt. Ils ajoutent, & des François, qui s'étoient trouvez dans ces païs-là, me l'ont atteſté, que leur vûe eſt d'une telle étendue, que, ſur les rivieres, ils voïent un Canot, qui vient à eux, demi-heure avant que les Européans puiſſent s'en douter. Diſons, par comparaiſon, de ceux qui ſe ſont exercés à examiner les Phiſionomies, que leurs yeux apperçoivent des mouvements, & des traits, que les autres ne voïent point; que ces mouvements, & ces traits, les mettent en état de juger de beaucoup de choſes dont ils ont les indications aſſurées. Il m'eſt arrivé quelquefois d'être en peine de ce qui ſe paſſoit ſur mon Viſage, & d'apprendre avec une ſorte de joie, qu'on n'y avoit rien apperçu. Ce n'étoit pas alors la faute de mon Viſage: c'étoit celle des yeux qui me regardoient. Concluons de-là, que nous pou-

pouvons nous tromper ſur les Phyſionomies, & que les Phyſionomies ne peuvent nous tromper. Je prévois toutes les Queſtions, que vous avez envie de me faire; & je vais tâcher d'y répondre.

I LET-

LETTRE VINGT-SEPTIEME.

IL m'arriva hier une Avanture, qui vient à merveille à la ſuite de ce que je vous mandois dans ma derniere Lettre. Je faiſois le Spectateur aux Thuilleries, à ma maniere: je repaiſſois mes yeux de cette multitude étonnante d'Objets, qui s'y raſſemblent pour ſe voir. Je riois de tems en tems, en moi-même, des Découvertes, que je croïois faire, lorſque je fus interrompu par quelqu'un de ma connoiſſance, qui m'aborda en me félicitant du Plaiſir que je devois avoir de me trouver au milieu de tant de Viſages. Je répondis à ſon compliment; & je fus obligé de lui faire part de quelques-unes des idées qui m'étoient venues à propos de ce que je voïois. Comme nous marchions en cauſant, il ſe préſenta devant moi un grand Homme, qui y fut arrêté quelque tems, par la foule qui l'empéchoit d'avancer. J'eus le loiſir de l'enviſager, & de dire

dire à celui avec qui j'étois: Voilà un Homme, que je ne vous conſeille pas de coudoïer: il ſe facheroit certainement; & je le crois fort colere, ou toutes mes Regles ſont fauſſes. Je ne ſçais, ſi cette Phyſionomie lui plût, ou s'il vouloit diſputer: il me défia de lui apporter des preuves de ce que je diſois. J'acceptai le défi: je voulus qu'il le revît encore une fois; afin qu'il ne me conteſtât pas les traits, que je pourrois lui citer. Nous le rejoignimes; &, quand il l'eut aſſez examiné, nous raiſonnames. Ma Preuve étoit celle-ci: Vous ſçavez, lui diſois-je, l'Air qu'a un Homme en colere. Or, je prétens que l'Homme en queſtion a cet Air-là, quoiqu'il n'y ſoit pas; & je conclus, qu'il étoit colere. Il inſiſtoit beaucoup ſur cette Conſéquence: il ne pouvoit convenir, qu'on eut habituellement la paſſion dont on a l'air. Il n'étoit pas éloigné d'avouër, que véritablement ce Viſage avoit l'air de la colere: il s'opiniatroit ſeulement à ne lui pas reconnoître une habitude de colere. Nous en vinmes à de grandes

Diſſertations, qui vous ennuiroient, & dont voici le précis. Qu'eſt-ce, lui diſois-je, qui donne l'air qu'a un Homme en colere? C'eſt la détermination d'une certaine quantité & qualité d'eſprits vers certains endroits du Viſage, qui l'enflamment & le colorent, qui en changent les traits; qui, par la précipitation, avec laquelle ils arrivent, cauſent du tremblement à quelques parties du Viſage, & enflent les autres. Il ne pouvoit le nier. Qui auroit donné, ajoutois-je, au Viſage de cet Homme-là, la couleur, les traits, & les altérations, que vous y voyez comme on les voit dans la colere, ſi ce n'étoit pas le Principe même de la colere? Et pourquoi ce Principe y ſeroit il ſans Action? Comment auroit-il agi ſi efficacement ſur ce Viſage, s'il eût été oiſif? D'ailleurs, ce n'eſt que par des Actes réïtérez & fréquens de colere, que ſon Viſage en a pris l'air à ne pouvoir pas me tromper. Il a pu ſe faire, que, dès ſa jeuneſſe, ſon ſang, & les parties qui le compoſent, aiſés à s'enflammer par

la

la colere, ont contribué à la formation de ſon Viſage tel que nous le voïons. Peut-être auſſi ne ſeroit-il pas ce qu'il eſt aujourd'hui, ſi, s'étant moderé & accoutumé à ſe vaincre de très bonne heure, il s'étoit corrigé. Car, ne croïez pas que je veuille, qu'on ne puiſſe même naturellement ſe corriger d'une paſſion, que le tempérament ſemble avoir déterminée. Ce qui n'eſt que trop vrai, c'eſt qu'on peut nous corriger plûtôt que nous ne pouvons nous corriger nous-mêmes, ſi l'on attend que nous aïons aſſez de Raiſon pour connoître notre défaut. Notre Raiſon arrivera trop tard, & la paſſion aura déjà pris une telle force, qu'elle nous fera plûtôt gémir de notre captivité, qu'elle ne nous aidera à nous en tirer. Je n'avois pas encore gagné ma Cauſe, ſur l'eſprit de mon Ami, lorſqu'on vint nous dire, que ce même Homme, en ſortant des Thuilleries, avoit trouvé un Garde de la Connétablie, qui avoit ordre de le ſuivre juſqu'à ce qu'on eût accommodé une Affaire qu'il avoit avec un Officier de ſon

Régiment. Je me fis conter l'Hiſtoire; & il ſe trouva, que l'humeur colere de notre Homme avoit donné lieu à la Diſpute. Je vous laiſſe à penſer, ſi je fus flatté d'avoir deviné. Je n'eus pas beſoin de me faire valoir: mon Ami reconnut ſon tort; & m'aſſura, qu'il ne diſputeroit jamais avec moi, ſur une matiere, où je lui paroiſſois plus habile que lui. Nous fimes encore quelques tours d'allée enſemble, avant que de nous ſéparer: nous nous promimes de nous retrouver le lendemain au même endroit; il prend goût à m'entendre dire mes folies. Au reſte, ce que j'ai avancé ſur la colere, je le dirois de toutes les paſſions, bonnes ou mauvaiſes. C'eſt une façon de juger des Phyſionomies, que je crois juſte, & que je ne fais nullement entrer en comparaiſon avec une autre qu'Ariſtote a donnée, & qui peut être vraie quelquefois: il l'appelle la Regle des Contraires. Si vous voïez quelqu'un, dit-il, avec un air modeſte, & qu'après l'avoir examiné vous aïés jugé que ſa figure diſoit vrai;

vrai; quand vous verrez un Viſage oppoſé à celui-là, n'héſitez pas à juger, que celui qui le porte eſt un Homme vain.

IL eſt vrai qu'Ariſtote ne donne pas cette Regle pour infaillible: il la préſente, avec une foule d'autres meilleures, comme pouvant être d'uſage; & elle l'eſt quelquefois. A propos de cela, j'ai trouvé ici quelqu'un, dont j'augure bien mal. Il ſemble que la Nature a pris plaiſir à lui faire un Viſage préciſément, & trait pour trait, oppoſé au vôtre. Je lui ai donné le nom d'Anti. . . . . .

LETTRE VINGT-HUITIEME.

JE ſuis enchanté de ce qui vient de m'arriver. J'ai appris à un Homme, qui a beaucoup d'Eſprit, & qui eſt en âge de ſe connoître, que je le connoiſſois beaucoup mieux, qu'il ne ſe connoiſſoit lui-même : il en eſt véritablement ſurpris. Je l'ai fait convenir, qu'il ſeroit auſſi heureux de vivre avec des Gens, qui le connoiſſent, qu'il eſt malheureux de vivre avec d'autres. Il pourroit bien dire à tous ceux qui le voïent : Que ne me connoiſſez-vous donc ? Je n'ai jamais caché ce qui ſe paſſe chez moi. Les Hommes, accoutumez à la diſſimulation, n'y regardent pas de ſi près, & prennent pour ſimplicité tenant de la bétiſe, ou pour une eſpece particuliere de fauſſeté, la franchiſe avec laquelle il s'explique ſur tout ce qui le regarde. Il ſe mépriſe quelquefois juſqu'à avoir beſoin qu'on le

le louë, pour l'encourager. Il eſt vrai, qu'il ſaiſit alors les louänges qu'on lui donne, comme s'il n'avoit voulu que s'en attirer, & avec une ingénuïté, qu'on ne peut blâmer: il fournit lui-même la matiere de ſon éloge. Il eſt jaloux qu'un autre ait de l'Eſprit, & il eſt le prémier à louër l'Eſprit qui excite ſa jalouſie. Il n'eſt pas nouveau, que, capable d'aimer ſes Amis, il le ſoit auſſi de les oublier; mais, il l'eſt beaucoup, que, de ce parfait oubli, il parte pour les ſervir avec une vivacité qui ſemble être l'effet, & comme le fruit, d'une conſtance, qui ne cherche qu'à ſe couronner avec éclat. Il a une délicateſſe en amour, qui va juſqu'à ſacrifier ſans peine ce qu'on appelle ſes plaiſirs groſſiers: & ſon Imagination eſt ſi vive, qu'elle s'épuiſe elle-même, & qu'il eſt quinze jours ſans penſer à ce qu'il vient d'aimer, & à ce qu'il va aimer de nouveau avec fureur, dès qu'elle aura repris des forces. Il ne ſoupçonne ſeulement pas ſon tempérament de le mener, quoique ce ſoit ſon guide

le plus ordinaire. Il ſe déffie beaucoup de ſon Eſprit, ſans avoir jamais éprouvé, qu'il lui ait manqué dans l'occaſion. Quand il triomphe, il eſt preſque inſultant; mais, c'eſt plus pour s'en aſſurer lui-même, & ceux qui l'écoutent, que pour faire de la peine à ſon Adverſaire. Aïant mille qualitez aimables, il craint ſi fort d'en manquer, qu'il lui arrive ſouvent de ne pas s'en croire une. On ne penſeroit jamais, qu'avec une facilité à s'amuſer de tout, il s'ennuie auſſi de tout; & que, pouvant être heureux fort aiſément, il ſoit peut-être un des hommes le moins fait pour l'être. Il y a des jours où il eſt étonné de ne pas plaire, & d'autres où il eſt aſſûré qu'il ne plaira pas. Il dit volontiers, qu'il eſt laid; mais, il n'en croit rien: & l'on voit bien, que ce n'eſt que pour ſe faire dire, que ſa figure eſt paſſable. Il eſt ſi peu né pour tromper, que ſon amour-propre, même quand il y eſt intéreſſé, ne peut le ſauver d'être découvert. Il adoreroit quelqu'un chez qui il trouveroit les qualitez de l'eſprit

&

& du cœur qu'il poſſede; & je crois fermement, que je l'eſtime plus qu'il n'oſe s'eſtimer: il reſſemble aſſez à ces Bergeres, qui ne ſçavent pas encore qu'elles ſont belles. Si nous étions au tems imaginaire d'Aſtrée, il y figureroit mieux, qu'il ne fait à préſent. Je crains qu'il ne réüſſiſſe à rien, ayant de quoi réüſſir à tout. Il ne lui manque qu'une occaſion, pour devenir le plus malheureux des hommes; & je ſuis bien trompé, ſi ſes vertus ne l'y menent pas inceſſamment. Il ſe ſçait tant de gré de faire de belles actions, qu'on le croiroit capable de chercher à en faire: il n'y penſe ſeulement pas. Né vertueux, il ne ſe donne pas la peine de le paroître par ſa conduite: le voit qui peut. Il n'eſt pas plus vif à profiter des circonſtances heureuſes, qu'à prévenir les malheureuſes: ce ſont-elles, qui le mettent en œuvre, comme il leur plaît. Il n'a acquis, ni vice, ni vertu, depuis qu'il eſt au monde: c'eſt un vrai Tableau où la Nature ſe joue; il repréſente les divers rolles, qu'elle lui donne, avec une vérité &

docilité ſinguliere. Il croit être le perſonnage qu'il repréſente: il n'eſt pas étonnant, que les Spectateurs y ſoient trompez, & le croïent auſſi. Je l'ai vû ſucceſſivement dévot, libertin, ſtudieux, pareſſeux, vif, indolent, tendre, inſenſible: &, dans ces divers états, ſe bien promettre de n'en ſortir jamais; ne penſant pas même, qu'il fût poſſible d'être autrement, excepté quand il eſt dévot. Comme il y a des jours qu'il n'aime perſonne, il y en a auſſi où il ſe hait. Il parle alors de ſes défauts, avec une indignation dont il n'eſt pas capable à l'égard des autres: il fait l'énumération de ſes paſſions, les divers dégrés où elles ſont chez lui, leur ſubordination entre elles. Qui auroit la cruauté d'en convenir le mettroit au deſeſpoir. Il me remercie ſouvent de ce que ſes défauts ne m'empechent pas de l'aimer: je le lui rends bien, en l'aſſurant que ſes graces font oublier ſes défauts. S'il n'a pas trouvé d'Ami plus commode que moi, je n'en ai point connu de plus naturel & de plus aimable que lui. Il a une qualité-

lité rare, qui eſt l'impoſſibilité morale de tromper quelqu'un. Il ne connoit le crime, que par l'horreur qu'il en a. On ne ſçait à qui s'en prendre s'il a des défauts, ni à qui ſçavoir gré de ſes vertus : je le regarde comme une de ces Productions de la Nature, que j'admire ſans m'informer du principe qui l'a fait naître. Il vous amuſeroit autant que les Collines de...., que vous regardez comme un Chef-d'œuvre, quoiqu'elles ſoient inanimées. Il vous donnera, ſi vous voulez, une Atteſtation, que je lui ai dit tout ce que je vous écris, avant que de le pouvoir connoître autrement que par ſa Phyſionomie.

LETTRE VINGT-NEUVIEME.

CEUX, qui demandent des Exemples, ont raiſon, & je n'ai pas tort de leur en refuſer. Suggérez-moi un moïen de les ſatisfaire, vous qui croïez leur demande ſi juſte: &, pour peu qu'il ſoit convenable, je m'en ſervirai. Que puis-je faire de mieux, que de démontrer la poſſibilité des connoiſſances Phyſionomiques? Veulent-ils, que, pour les contenter, je leur diſe les ſignes qui dénotent les paſſions? Ne leur ay-je pas déjà dit, que ces paſſions étant infinies, les ſignes qui les déclarent le ſont auſſi? Prétendent-ils, que je leur dépeigne trois ou quatre Viſages de leur connoiſſance, & que j'aſſigne à chaque trait ſa bonne ou ſa mauvaiſe qualité? Qui m'a répondu, que ceux, qui portent ces Viſages, en ſeront bien aiſes? La fureur des hommes n'eſt-elle pas de vouloir, qu'on les croïe parfaits? D'ailleurs, ſe-figurent-ils que

que cette découverte leur ſerviroit beaucoup? Ils s'attacheroient à quelques traits caractériſés: & ils s'imagineroient, dès qu'ils les appercevroient bien ou mal, ſeuls ou accompagnés, dans quelqu'autres hommes, qu'ils pourroient en tirer les mêmes conſéquences; ce qui les meneroit d'erreur en erreur, & les rendroit les gens les plus incommodes dans le commerce de la vie. Car, encore une fois, il n'y a point de couleur qui ait autant ou plus de dégrés, qu'une paſſion, une vertu, une bonne & une mauvaiſe qualité, en ont. L'Amitié ne ſe reſſemble pas chez deux perſonnes, non plus que l'intérêt, la vivacité, la pareſſe, & toutes les autres habitudes de l'Ame. Auſſi n'y a-t'-il pas deux hommes, dont les traits & la couleur du Viſage ſoient parfaitement les mêmes. Ce n'eſt pas à leur Ame, que deux hommes vifs doivent la différence qui ſe trouve dans leur vivacité; puiſque nous avons ſuppoſé avec aſſez de vraiſemblance leurs Ames égales. C'eſt donc à leur tempérament,

pérament. Auſſi eſt-ce ce tempérament différent, qui les a colorez & figurez différemment: & c'eſt de ces coloris & de ces traits qui ſont ſes ouvrages, que je tire la connoiſſance dont je parle, & la différence que je donne à leur paſſion, qu'on croiroit la même, & qui ne l'eſt pourtant pas. Faites toutes les recherches qu'il vous plaira, & vous ne trouverez jamais la même paſſion dans deux Sujets, à moins que vous ne trouviés deux Sujets parfaitement reſſemblans par le tempérament, & tous les accidents du tempérament; ce qui eſt introuvable. Les Docteurs en Morale n'ont preſque jamais apperçu cette Vérité. J'en juge par les Préceptes vagues & généraux, qu'ils ont donnez pour l'Acquiſition des Vertus, & l'Extinction des Vices. C'eſt un effet du hazard, ſi ce qu'ils diſent convient effectivement à quelqu'un. Je ſçais que, pour s'excuſer, ils alleguent la multitude à qui ils ont affaire: & pourquoi parler à la multitude? J'aimerois mieux parler à dix ou douze perſonnes efficacément, qu'à

qu'à cent mille inutilement. Cet Abus a deux Principes: le prémier, la difficulté de diſſéquer, pour ainſi dire, toute la nature d'une paſſion, d'aſſigner à chaque eſpece, & même à chaque dégré, ſon contraire: le ſecond, la facilité qu'on trouve à parler en général ſur le cœur & ſur ſes paſſions. Il n'y a preſque qu'à raſſembler les penſées, & les réfléxions des autres: par ce moïen aiſé, on ſe voit, ſans avoir rien approfondi, & ſans être utile à perſonne, érigé en Maître & en Docteur des Paſſions. Socrate, qui a peut-être été celui des ſages Païens, qui a vû le plus clair dans le Cœur humain, ne s'eſt défendu d'écrire ſur ce Sujet, que parcequ'il avoit apperçu combien il étoit difficile de donner des Regles, qui ne ſont ſages & dignes d'être publiées, qu'autant qu'elles ſont praticables & capables d'avoir leur effet. Ariſtote a dit un Mot, qui vaut ſeul un Livre en ce Genre, lorſqu'il a avancé, que les Caracteres étoient les Cauſes des Actions. Si ceux, qui ont écrit ſur les Paſſions, l'avoient médité, ils y auroient

roient trouvé, ou le moyen de faire de bons Traités, ou ne ſe ſeroient pas hazardez d'en faire de mauvais. C'eſt à ce défaut de connoiſſance des Paſſions, qu'il faut attribuer l'injuſtice générale, qui nous fait exiger des autres les mêmes vertus que nous poſſédons, & leur pardonner nos vices. Un pere veut que ſon fils lui reſſemble: il ne lui reprochera jamais les défauts qu'il a lui-même. Les gens qui aiment trouvent qu'on n'aime point, quand on n'aime pas comme eux. Il n'y a pas juſqu'aux Ambitieux & aux Avares, qui ne trouvent à redire à l'Ambition, & à l'Avarice des autres, parce que ces paſſions ne ſe reſſemblent point chez ceux où elles regnent. On croit avoir bien défini un vice & une vertu, quand on les a peints comme on les connoit par l'expérience qu'on en a; & l'on ſe trompe. On riroit d'un homme, qui, aïant reconnu une terre propre à la production de certains légumes, s'imagineroit que toutes les terres doivent avoir cette même qualité. L'on ne rit pas de celui

celui, qui ſe contente de définir une paſſion comme il la ſent, ſans s'embaraſſer comme la ſentent les autres. Rien ne fait mieux voir, que, de toutes les Etudes que nous faiſons, celle des Hommes eſt toujours celle que nous cultivons le moins, quoiqu'elle ſoit la plus néceſſaire.

LET-

LETTRE TRENTIEME.

J'AI beau me défendre d'apporter des Signes, qui ſervent à l'Application de mes Principes, par la raiſon qu'ils ſont infinis; vous revenez à la charge: &, ſous prétexte, que mes Principes, tout certains qu'ils ſont, deviendroient inutiles, ſans les Signes qui en déterminent l'Uſage, vous exigez que je vous en indique un certain nombre. Vous me faites faire-là la choſe du monde, qui me répugne le plus. Vous êtes accoûtumé à me commander; & moi à vous obéïr: nous ne nous en ſommes pas encore repentis, ni l'un ni l'autre; voïons juſqu'à la fin ce qui en arrivera.

PERMETTEZ-MOI, avant toutes choſes, de vous avertir d'une Regle, dont j'ai déjà parlé, & que je tiens d'Ariſtote, qui avoit le Droit d'en faire: c'eſt qu'on ne doit pas juger d'une

d'une habitude, par un ſigne ſeulement, mais par la réünion de pluſieurs ſignes. Cela veut dire, que, ſi la couleur & la cõfiguration ne ſe réüniſſent pas pour ſignifier la même choſe, ce ne ſera que par hazard, qu'on jugera bien. J'excepte, de cette Regle, des Cas particuliers, qu'Ariſtote lui-même a exceptez; lorſque, par exemple, un ſigne eſt de telle eſpece qu'il en vaut pluſieurs, ou lorſqu'on ne cherche par un ſeul ſigne qu'une connoiſſance vague. Vous ne verrez jamais des Yeux enfoncez, qu'il n'y ait de l'eſprit, ou au moins du feu, qui auroit été de l'eſprit ſi l'on avoit voulu: & vous éprouverez toujours en général, qu'une Chair un peu vermeille marque un meilleur Naturel, qu'une Chair livide & plombée; témoin ce que répondit Céſar à ſes Amis, qui l'avertiſſoient de ſe défier d'Antoine & de Dolabella. Je ne crains point, leur dit-il, ces teints frais & vermeils; mais, je crains beaucoup ces pâles & ces maigres, en montrant Brutus & Caſſius. N'allez pas me demander compte de ces deux

deux Obſervations, que je choiſis entre mille, pour prouver qu'un ſeul ſigne ſuffit à qui ne cherche que quelque-choſe de général. Vous en voyez la Raiſon dans les divers Principes, que j'ai établis auparavant.

A cette Regle il faut en ajouter une autre, qui n'eſt pas moins eſſentielle, qui eſt de diſtinguer la Phyſionomie accidentelle, & la Phyſionomie permanente. Les ſignes de l'une ne ſont pas abſolument les ſignes de l'autre, quoiqu'il n'y ait, & qu'il ne puiſſe y avoir, qu'une ſeule Phyſionomie, parce qu'il n'y a proprement qu'un ſeul & unique réſultat du compoſé de l'homme. Il eſt pourtant vrai, que cet état ordinaire & habituel, que j'appelle Phyſionomie tout court, & à qui je donne ici le nom de Phyſionomie permanente, peut être altéré par quelque accident imprévû. Alors, cette altération, ce changement paſſager, qui arrive, eſt en quelque ſorte une Phyſionomie nouvelle, qui ſurvient à la prémiere pour quelques moments; & l'on peut l'ap-

l'appeller accidentelle. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de s'arréter aux ſignes, qui ſont propres de cette derniere Phyſionomie, ni de les déſigner en particulier: ils ſont toujours en ſi grand nombre, qu'on ne peut preſque pas s'y méprendre; il ſuffit d'avoir des Yeux, pour en juger. Quand Monime, ſurpriſe, découvre à Mithridate ſon amour pour Xiphares, elle n'eſt pas long-tems à s'appercevoir, qu'elle a été trompée: le changement de Viſage de Mithridate ne lui apprend que trop tôt ſon malheur, & celui de ſon amant. De tout ce que la Nature offre à nos découvertes, il n'y a peut-être rien de ſi intéreſſant, que l'étude de ces moments critiques, où l'ame ſe peint au dehors; ſoit lorſque ſon tranſport eſt ſi grand, qu'elle ne penſe ſeulement pas à diſſimuler ce qui ſe paſſe en elle; ſoit lorſque, malgré les efforts qu'elle fait pour ſe cacher, elle eſt obligée de laiſſer voir une partie de ce qui l'agite. La maniere, dont Aléxandre s'y prit, pour découvrir ſi ſon Médecin l'empoiſonnoit, eſt autant

tant digne de ſon diſcernement, que de ſon courage. Il y a dans ces inſtants des Remarques infinies à faire, & qui peuvent être utiles en d'autres occaſions, où l'Ame, moins émuë, agite moins le Corps, & excite un mouvement moindre dans les Eſprits qui ſe portent au Viſage: car, il y a toujours (quoique peu de gens s'en apperçoivent) une grande reſſemblance entre la Phyſionomie accidentelle, dont nous parlons, & la Phyſionomie permanente, habituelle, qui eſt véritablement la ſeule. De quelque façon qu'on apprête une viande, ſon goût particulier lui reſte, & les aſſaiſonnements qu'on lui donne ne ſervent qu'à le faire mieux ſentir. On eſt ſi perſuadé de cette vérité dans la ſpéculation, qu'on croit n'avoir connu certaines gens pour ce qu'ils ſont, que depuis un de ces mouvemens extraordinaires, qui s'eſt fait en eux, & qui les a décelez aux yeux les moins clairvoyans. Il n'y a pas dequoi être flatté de la connoiſſance qu'on acquiert alors: il faudroit être aveugle, pour ne pas apper-

appercevoir un Caractere auſſi gros que celui-là.

IL eſt pourtant vrai, que, pour être ſûr de ſon fait, il faut connoître un peu l'Homme par ſa Phyſionomie ordinaire. On imite la joye & la douleur, la ſurpriſe & le ſang-froid: il y a d'habiles Imitateurs. Ovide ſe plaignoit de ſon tems, qu'on avoit appris aux Yeux à pleurer; &, ſi les yeux mentent, qui ne mentira pas? C'eſt, ſans difficulté, ce que nous avons de plus ſincere, & de plus indiſcret. Que ſçavent-ils taire? Ou, plutôt, que ne diſent-ils pas? Qui peut leur en impoſer? Ils ſemblent nous avoir été donnez, pour nous démentir, toutes les fois que nous manquons à la Vérité; & qui les examineroit bien ne ſeroit jamais trompé: l'Homme le plus faux eſt vrai par les Yeux.

QUAND il eſt queſtion de Signes, & qu'on en demande, ce n'eſt donc que de ceux qui accompagnent la Phyſionomie ordinaire, à laquelle on doit ſe tenir; & c'eſt à ceux-là auſſi, que je vais m'attacher, en vous repréſen-

tant toujours, que leur Application eſt auſſi difficile à faire juſte ſur le Papier, qu'elle eſt aiſée à faire à la vuë d'un Viſage. Pourquoi ſommes-nous ſéparez par des mers, ou retenus par des occupations inſociables? Je vous dirois mille choſes, que j'écrirai fort mal, ou que je n'écrirai point du tout. J'ai dû faire les Diſtinctions que j'ai faites: elles ont rempli cette Lettre, déjà trop longue pour y ajouter encore. Je ne vous ferai pas languir.

LET-

LETTRE TRENTE-UNIEME.

JE ne puis m'empécher de rire, quand je vois dans tous ces Ouvrages, qui traitent de la Phyſiónomie, les Raiſonnemens pitoïables, qu'on y rencontre, ſur la tête groſſe ou petite, le nez long ou court, l'embonpoint ou la maigreur, &c. Ils attachent tous, à ces différens Signes, les mêmes attributs, dans l'eſpérance apparemment, que le nombre nous éblouïra, & que nous ne demanderons pas compte de ce que nous trouverons atteſté par beaucoup de gens. Il faut que cela ſoit; car, je n'en ai pas encore vû un, qui ſe ſoit mis en devoir de prouver ce qu'il avançoit. Il arrive une fois entre mille, que les Pronoſtics qu'on en tire ſont juſtes, à peu-près comme ceux, qui prédiſent à un millier d'hommes la même choſe, prédiſent vrai à l'égard de quelques-uns. Diſons donc, que la Matiere la mieux pétrie, la forme la plus parfaite, en

apparence, & les proportions les mieux obſervées, ne produiſent pas toûjours le Caractere le plus parfait. Combien de Monſtres, ſous les Figures les plus aimables? Combien de Caracteres charmans, ſous les Figures les plus monſtrueuſes? Ce n'eſt donc point à la beauté, ni à la perfection, de la Matiere qui loge notre Eſprit, qu'il faut s'en rapporter, pour juger de lui. A qui n'eſt-il pas arrivé de voir des Viſages parfaitement beaux, qui ne diſoient rien, & qui à la longue ne ſéduiſoient point, parce qu'ils reſſembloient trop à un Buſte inanimé: tandis qu'il y en a cent autres, qui, jugés difformes, par l'éxamen qu'on en fait paroiſſent charmants, & charment en effet; parce qu'ils ſont vivants, & que l'Ame ſort, pour ainſi dire, pour les embellir, & effacer, par la vivacité qu'elle leur donne, les défauts que la Matiere y avoit laiſſés? Tout Paris a vû autrefois une Actrice de l'Opéra, petite & laide, effacer, dès le prémier Vers qu'elle chantoit, les deux plus belles Créatures qui fuſſent alors ſur le Théatre, & qui faiſoient ſes

ſes Suivantes dans Armide. Preſque tous les Gens à grands talens, à talens décidez, enchantent, & ſemblent devenir beaux, quand ils ſont dans l'exercice de ces mêmes talens. Il n'eſt pas merveilleux, que des Organes, façonnez à telle ou telle choſe, donnent un plus libre cours aux Eſprits, & par eux à l'Action parfaite de l'Ame, quand il s'agit de l'exercice de la choſe même pour laquelle ils ſont faits.

REVENONS. C'eſt à des Traits particuliers de Couleur & de Configuration, qu'on doit recourrir, pour juger des Hommes. Je ne connois que ces deux Eſpeces de Signes, qui puiſſent être utiles; auxquels j'ajouteray les Yeux, Objet aſſez important, pour mériter un Chapitre à part. Voici, à peu près, comme j'ai imaginé toute cette Mécanique. La Couleur indique les Paſſions en général: la Configuration en détermine l'Habitude; & les Yeux en fixent en quelque ſorte la Portée, je veux dire, la Modération, ou l'Excès.

POUR peu qu'on ait réfléchi ſur les Principes, dont nous ſommes compo-

ſez, on ſçait que les Liqueurs, en circulant dans notre Corps & dans nos Chairs, teignent les dehors mêmes des canaux par où elles paſſent de l'élément qui les domine; ſoit que notre Peau tranſparente le laiſſe aperçevoir ce qu'il eſt; ſoit qu'à force de paſſer, & de repaſſer, il en reſte par ſucceſſion une teinte à la Peau, qui en déſigne la Nature, en en montrant la Couleur. Or, de ces Liqueurs, il y en a de vives & de lentes, il y en a de vermeilles & de plombées, il y en a de jaunes & de vertes, & de noires mêmes. Chacun peut avoir remarqué, que les Viſages vermeils ne ſont pas triſtes, & que les Viſages livides ne ſont pas gais. Qui ne ſçait pas, que la Vivacité des Gens fort colorez peut être grande, mais qu'elle n'eſt pas durable; que celle des Gens pâles ne finit point? Quand on m'a dit quelquefois, C'eſt un homme très vif, cependant le meilleur homme du monde, qui ſe fache aiſément, & qui s'appaiſe de même, je ne me ſuis jamais figuré ſon Viſage autrement que coloré: & quand on m'a parlé d'un Caractere ſombre.

bre, dont le Feu caché ne s'éteint jamais, je me ſuis toujours repréſenté un Viſage ſans Couleur. Si cette Idée ne vous eſt pas venue comme à moy, elle vous viendra en paſſant en revûe les Gens avec qui vous avez vécu. Il faut remarquer, que l'Amour du Plaiſir eſt attaché à toutes les Paſſions générales, déſignées par ces Couleurs; avec cette Différence, qu'il produit plutôt des Folies, qui ne ſont que Folies, dans les gens qui ont des Couleurs vives, & des Folies ſérieuſes, qui ſont de vrayes Fureurs, dans ceux qui ont des Couleurs ſombres. Les prémiers ſont capables de ſe tuër, à force de s'y livrer, & les autres de tuër ceux avec qui ils s'y livrent. On pourroit ajouter, ce me ſemble, que les Paſſions tiennent aſſez des Couleurs dont les Viſages ſont teints: les Paſſions ſérieuſes & triſtes ne s'expriment pas plus par les Couleurs gaies, que les Paſſions gaies & aimables par des Couleurs ſombres. Je n'imagine point, qu'on ait envie de me faire la miſérable Difficulté,

qu'on pourroit tirer de la Couleur des Afriquains. On doit préſumer, qu'il y a autant de Différence entre eux ſur le Noir de leurs Viſages, qu'il y en a entre les Européans ſur le Blanc des leurs: & ſi cette Différence ne paroit pas d'abord auſſi ſenſible qu'elle l'eſt, c'eſt que nous ſommes accoûtumez à voir des Blancs, que nous voïons rarement des Noirs, & preſque jamais pluſieurs Noirs enſemble. Cette Raiſon eſt ſi vraie, que, parmi nous, il n'y a preſque que les Peintres, & les Teinturiers, qui connoiſſent bien les divers Dégrés d'une Couleur; parce que leur Etat les met dans la Néceſſité de les comparer ſouvent, & de les diſcerner en les comparant, & à force de les comparer.

On auroit Tort de ſe roidir contre cette Vérité, parce qu'elle paroit déterminer la Connoiſſance des Paſſions par la Connoiſſance des Couleurs. Ne convient-on pas tous les jours, que le Rouge, que la Pudeur excite, eſt bien différent de celui que cauſe la Colere? N'eſt-on pas au deſeſpoir de rougir en

en certaines Occaſions; ou parce qu'on ne veut pas, tout coupable qu'on eſt, donner des Armes contre ſoi; ou parce qu'on craint ſeulement d'être cru coupable, quoiqu'on ſoit innocent? On ne me perſuadera point, que le Coupable, qui rougit alors, reſſemble bien à l'Innocent, qui rougit auſſi, quoique par un Motif bien différent. Leur Rougeur n'eſt pas la même: on les confond volontiers, & l'on juge alors, plûtôt par la Prévention bonne ou mauvaiſe où l'on eſt à l'égard de la Perſonne qui rougit, que par l'Examen de ſa Rougeur, qui ſeroit le Moïen le plus efficace d'en découvrir la Vérité. Les Peintres, qui ſe ſont piqués d'étudier la Nature, & dont l'Imitation pouvoit en effet les rendre grands & admirables, ont déſigné les Paſſions principalement par les Couleurs. Je vous avertis, en finiſſant cette Lettre, que c'eſt ici le Cas de ne pas ſe contenter des Couleurs pour juger du Caractere de quelqu'un. Ce n'eſt, au bout du compte, qu'un des Signes que j'ay indiqués.

C'eſt même celui, qui eſt le plus ſuſceptible d'induire en Erreur, ſi l'on l'applique mal. Si, par exemple, n'indiquant que des Paſſions générales, on l'emploïe à déſigner les Paſſions effectives de quelqu'un, on pourra ſe tromper. Qu'on diſe, un tel a telle Couleur, donc il eſt naturellement porté à telle choſe, on ne ſe trompera pas: mais, ſi l'on dit un tel a telle Couleur, donc il eſt adonné, livré, à telle Paſſion, on pourra ſe tromper. La Couleur, en marquant la Paſſion, n'en marque que le Germe, & non pas les Fruits: l'Education, la Néceſſité, le Soin de la Fortune, & plus que tout le reſte la Vertu, & la Religion même, étouffent ſouvent ces Paſſions dans leur naiſſance; &, pour en avoir le Fonds, la Diſpoſition, & le Penchant, ce n'eſt pas à dire, qu'on en ait les Actions, & les Effets réels. Je crois, qu'on ne ſçauroit trop prévenir l'Impreſſion, que mon Diſcours pourroit faire, de peur qu'on n'en abuſe. Ce ne ſera pas vous. Je connois tant d'Eſprits gauches, embrouillés, & lourds, chez qui

qui ces Distinctions ne sçauroient percer clairement, que je suis excusable de craindre ce que je serois bien faché de voir arriver. Nous parlerons après-demain de la Configuration.

LET-

LETTRE TRENTE-DEUXIEME.

POURQUOI faut-il, que vous m'obligiés à parler de la Configuration de la Matiere? Tout le Monde peut dire ce que vous m'obligez de dire ici; & les Choſes inutiles me peſent. Que démontrerai-je, quand je dirai, que, généralement, les groſſes Perſonnes ſont bonnes Gens; que les Corps extrémement grands ne ſont pas ceux où il y a le plus d'Eſprit? On ſçait ce que répondit le fameux Bacon à ſon Maitre, qui lui demandoit ſon Sentiment ſur un Ambaſſadeur de France d'une Taille demeſurée.,, Il en eſt, dit-il, ,,de ces grands Perſonnages, comme ,,de ces Maiſons à 5 ou 6 Etages; le ,,plus haut eſt toujours le plus mal ,,meublé.,, Chacun peut ſe rendre compte de ces deux eſpeces de Proverbes aſſez vrais, en faiſant Attention, que la Bonté des groſſes Gens, qui n'eſt, à la bien définir, qu'une ſorte de Facilité, n'eſt auſſi que l'Effet de la

la Tranquilité dont ils jouïſſent; leur Sang n'étant pas à beaucoup près auſſi agité que celui des autres, & le changement journalier, qui arrive au Sang, étant beaucoup moindre chez eux, leur Nourriture ſe transformant plûtôt en Chair qu'en Sang. Quant aux Perſonnes exceſſivement grandes, on peut en juger par proportion avec les Géants, que nous voïons de tems à autre, & que nous ne ſommes point étonnez de voir dépourvus, non ſeulement d'Eſprit, mais de Force, de Vigueur, & d'Activité. Quoique l'Homme ſoit le Chef-d'Oeuvre de la Nature, elle eſt elle-même bornée dans ſes Productions, & toute entiere en effet dans chaque Homme en quelque ſorte. Si elle excede d'un Côté, elle manque de l'autre: en faiſant une Stature, qui paſſe les autres, elle la laiſſe manquer de cette Abondance d'Eſprits animaux, ou de cette Perfection des Organes, qui ſeroit néceſſaire pour la rendre autant égale aux autres par les Opérations qui leur ſont propres, qu'elle la rend ſupérieure par la Grandeur qu'elle

qu'elle lui donne. L'Ouvrage de la Nature y eſt bien tout entier: elle y a autant travaillé qu'aux autres; mais, ſes Proportions n'ont pas été les mêmes: & celui, qu'elle partage ainſi, n'a pas plus de Droit de ſe plaindre d'elle, qu'en a celui qu'elle a fait exceſſivement petit, & qu'elle a doué de ce que nous appellons Eſprit, Talents, &c. C'eſt à ce Syſteme, qu'il faut, je crois, avoir recours, pour expliquer l'Idée générale où l'on eſt, qui eſt aſſez ſouvent vraie, que les Gens contrefaits ont plus d'Eſprit que les autres. Je n'entreprens point de diſcuter cette Compenſation équitable de la Nature, non plus que le Profit que quelque Homme peut en tirer. Il y a des Païs, où il y auroit plus à gagner d'abonder en Corps qu'en Eſprit. Combien de Peuples encore aujourd'hui, quoique moins groſſiers qu'ils ne l'ont été, préférent un adroit Chaſſeur, un Homme d'une Force exceſſive, au plus bel Eſprit du Siécle. Et je ne ſçais ſi, ſans ſortir de notre Europe, tel Peuple ne croit pas encore la

Preſ-

Preſtance & la Perfection du Corps préférable à tout le reſte. J'ay vû plus d'une fois une belle Figure bête l'emporter ſur une autre auſſi ſpirituelle que laide; tant il eſt vrai, que, dans notre Conduite, nous dementons ſouvent les Idées nobles que nous avons de l'Eſprit, pour l'abaiſſer au-deſſous même du Corps, que nous ne mépriſons qu'en apparence, & ſans y être bien réſolus. Je ne ſçais preſque plus où j'en ſuis; &, ſi je n'y prends garde, je laiſſerai-là le Sujet de cette Lettre, auquel ce que je viens de dire ſe rapporte pourtant, au moins de loin.

IL n'eſt pas étonnant, que les Gens forts & nerveux manquent de Délicateſſe. Ce qui les compoſe eſt plus terreſtre: il ne ſe fait pas chez eux, comme chez les gens foibles, un Dépériſſement continuel, qui eſt un Effet de l'Abondance des Parties aqueuſes & aëriennes qui les compoſent. Tout ce que nous avons allégué, ou ſuppoſé, de la Compoſition des Corps, rend plauſible, je dirois preſque certaine, la Reſſemblance

que

que je trouve entre les Corps & les Eſprits; puiſque les Eſprits, comme nous les avons définis, ne ſont ſenſibles, que par leurs Opérations, & que leurs Opérations dépendent infiniment des Corps. De-là j'ai coûtume de conclure, que ces Figures roides, qui ſemblent ne pouvoir pas ſe plier, que celles qui ont quelque-choſe de dur dans leur Air, doivent renfermer des Ames, ou, pour mieux parler, des Caracteres, de la même Eſpece; ce qui revient à ce que j'ai dit de la Configuration, lorſque j'ai prétendu qu'elle marquoit l'Habitude des bonnes ou des mauvaiſes Qualitez du Caractere. Pourquoi le Corps, en effet, ne prendroit-il pas l'Air d'une Choſe à laquelle on l'oblige ſouvent de s'accomoder? A force de mépriſer ceux qui nous environnent, notre Caractere haut & dédaigneux imprime à notre Corps cet Air mépriſant, qu'il eſt ſi facile de reconnoître, & ſi difficile de diſſimuler, quand les Circonſtances en demandent un autre; ce qui fait auſſi que ces Gens-là ont l'Air ſi gauche, quand il faut l'avoir poli.

poli. Les Hommes forts, naturels, plus faciles à deviner que les autres, impriment à leurs Corps des traits extrémement démonſtratifs des habitudes dans leſquelles ils ſont.

ON me demandera peut-être, ſi, indépendamment de l'habitude, la Nature ne déclare pas, par des traits configurez de telle ou telle maniere, ſes goûts & ſes paſſions? Je répondrai, que je n'en doute pas: j'ajouterai en même tems, que ces traits ſont ordinairement en petit nombre, & qu'il eſt bien difficile de ne pas s'y méprendre; que c'eſt ſur cet article-là principalement, qu'il y aura de l'injuſtice de hazarder des jugemens. N'eſpérez pas, que je vous diſe, à ce propos, tout ce que vous ſouhaiteriés. Je crains les Applications qu'on peut faire: &, quelque innocentes qu'elles fuſſent de ma part, il ſuffiroit que j'euſſe donné lieu à l'Abus qu'on en feroit, pour en être deſeſpéré. Voici tout ce que vous en aurez. Quelque variété qu'emploïe la Nature dans la combinaiſon

de la matiere, il y a des choſes ſur leſquelles elle ne varie point, & qui ont entre elles une connéxion ſi néceſſaire, qu'on peut conclure l'exiſtence de celle qu'on ne voit point, par la connoiſſance qu'on a de l'autre. Les regles de proportion, établies dans les Ouvrages de l'Art, ne ſont priſes que de celles de la Nature; & il s'en faut bien encore, que celles-là ſoient auſſi exactes que celles-ci: il y a toujours entre elles la même différence, qui ſe trouve entre l'Original & la Copie. A voir un Enfant de ſix ans, on prédira aſſez ſûrement de quelle taille il ſera à vingt. Pourquoi ne voudroit-on pas, qu'à l'inſpection de certains traits, quelqu'un, qui a fait une étude particuliere de tous leurs rapports, ne pût pas aſſûrer en conſéquence une qualité bonne ou mauvaiſe? La Matérialité du trait, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion, peut avoir quelque liaiſon avec la qualité dont il s'agit, quoique ce ſoit à l'Ame qu'on l'attribue; puiſqu'on a ſuppoſé plus loin, que le Ca-

Caractere même dominant de l'Ame dépendoit du Corps, & de ce qu'on appelle la Matiere. Je vous dois quelque-chose sur les Yeux, & je vais me hater de vous satisfaire.

LETTRE TRENTE-TROISIEME.

J'AI tant de Choſes à dire ſur les Yeux, que je ne ſçais par où commencer. C'eſt le cas de ſe plaindre de ſon Abondance, d'en être appauvri. Tout le monde a dit, ou écrit, qu'ils étoient le Miroir de l'Ame; & cette Définition, qui va ſi bien à mon Sujet, leur fait beaucoup d'Honneur. Il y a plus encore: il ſemble, que, de tous les ſens, ce ſoit celui où elle eſt plus ordinairement préſente, où elle habite plus particuliérement, où elle arrive au moins plutôt qu'ailleurs quand on l'y appelle, & où elle ne ſe fait pas appeller deux fois. Elle ſe ſert de leur langage, pour parler: la force ni la douceur de la voix n'imitent point encore l'energie, & la grace, dont ils ſont capables, pour rendre les penſées de l'Ame. Perſonne n'a jamais ôſé eſpérer pouvoir parler mieux, que par ſes Yeux: c'eſt à eux qu'on a recours, quand les expreſſions manquent.

Leur

Leur diſcours n'a point beſoin de l'ordre ennuyeux & cimétriſé dès paroles: il dit, en un mot, ce qu'on ne peut dire en mille: il termine en un moment les queſtions les-plus embaraſſées, & les réponſes qui ne le ſont pas moins. Que d'incertitudes finies, que de douleurs appaiſées, que de procès terminez, par un coup d'œil! Pluſieurs Théologiens ſe ſont accordez à dire, que les Intelligences céleſtes ſe parlent, & ſe communiquent leurs penſées, en ſe regardant. Oſons dire, que ſi les Yeux imitent en quelque ſorte entre eux ce langage, il faut que ce ſoit par eux que l'Ame ſe découvre le mieux, & eſt moins aſſujettie à la Matiere; que c'eſt chez eux qu'elle eſt plus Ame que par-tout ailleurs. Ce qui a achevé de me confirmer dans cette idée, je le dois à la vérité merveilleuſe dont ils ſont, c'eſt l'impoſſibilité qu'ils trouvent à tromper: ils rendent l'Ame plutôt ce qu'elle eſt, que ce qu'elle voudroit être quelquefois. N'avez-vous jamais vû des gens mortifiés de ce que leurs

Yeux en disoient plus qu'ils ne vouloient, & que leurs intérêts ne le demandoit. Pour preuve de leur sincérité, je vous renvoye à ces circonstances où les Yeux disent, *Oüi*, quand la Bouche dit *Non*; & où le *Oüi* des Yeux est décidé ensuite avoir été le véritable, & qu'il falloit être sot pour ne pas entendre. Il y a des Gens, qui crient, & qui se fâchent, tandis que leurs Yeux vous font leurs excuses. Si vous êtes étourdi du bruit, & que vous ne lisiés pas dans les Yeux ce qui en est, vous êtes dupe.

TOUT ce que je vous dis-là vous paroit ne pas s'accorder avec l'Opinion commune où l'on est sur les Tromperies des Yeux, ni avec ce que j'en ai dit moi-même dans une de mes Lettres. Je n'en parlois qu'en passant, & plutôt pour dire qu'on s'efforçoit de leur apprendre à tromper, que pour dire qu'ils trompoient en effet, & qu'ils avoient profité de ces Leçons. Les Yeux ne trompent jamais, quand ils parlent. Contentez-vous de dire, que ceux, qui y lisent, n'y entendent rien, ou

ou prévenus d'ailleurs y liſent tout de travers, ſe trompent; & c'eſt en quoi l'Opinion commune à raiſon. Je ſoutiendrai quand on voudra, que les Yeux parlans parlent toujours vrai: j'avoûrai ſeulement, que les Yeux liſent ſouvent mal, & autrement qu'il n'eſt écrit. Je vois mille Diſputes ſur le Livre qu'on a lû. A peine s'accorde-t-on ſur le Texte, tout matériel qu'il eſt. Pour le Commentaire qu'on y fait, le Sens qu'on y donne, il dépend uniquement des Lecteurs, ou des diverſes Paſſions, qui les animent, & qui leur dictent le Jugement qu'ils doivent en porter. Il n'eſt pas encore arrivé que ce Jugement fût uniforme. On auroit tort d'accuſer ce Livre de ne pas dire ce qu'il dit: on a raiſon d'accuſer les Lecteurs de n'y pas lire ce qui y eſt. Voilà les Yeux parlans, & les Yeux liſans, définis. Quand cette jeune Etourdie, honteuſe de ſon Etourderie, ou pour s'en diſculper me dira, que l'Homme, qui l'a trompée, avoit des Yeux où la Paſſion étoit peinte; que leur langage étoit ſi

tendre, l'aſſuroit d'une Conſtance ſi invariable; je lui répondrai, qu'elle ne ſçait pas lire, que ſa Paſſion lui a fait voir des choſes qui n'exiſtoient point. Je l'aſſurerai, quoi qu'elle puiſſe me dire, que les Yeux de ſon Perfide ne lui annonçoient que la joie qu'il auroit d'en triompher; que l'impatience de ſes deſirs, & la fureur du plaiſir. Toutes les Paſſions animent les Yeux; mais, chacune a un Feu qui lui eſt particulier, & qu'il faut ſçavoir diſtinguer. Les Femmes, malgré leur étude de ce qui peut plaire, n'ont pû parvenir à confondre aux Yeux des Hommes ces différents effets des Paſſions: elles ne trompent, que les gens prévenus, ou ſans expérience. Il eſt pourtant vrai, qu'elles ont acquis quelque-choſe en ce genre: c'eſt que ſi leurs Yeux ſont malgré elles auſſi vrais que les nôtres, elles liſent ordinairement mieux dans les nôtres, que nous ne liſons dans les leurs. Elles apperçoivent plus ſurement ce qui ſe paſſe chez nous, que nous ne diſcernons ce qui ſe paſſe chez elles: &

& je ne ſçais ſi ce n'eſt pas par cette raiſon qu'on ne ſoupçonne point, qu'il y a plus d'Hommes ſubjugués par les Femmes, que des Femmes captivées par les Hommes. En voilà aſſez pour aujourd'hui.

LETTRE TRENTE-QUATRIEME.

NOUS avons dit tout ce que l'Ame fait par les Yeux. Tachons de nous développer comment elle le fait, & ſi la Nature n'a pas mis dans les Yeux quelques Signes particuliers du Caractere dominant. La Façon mécanique, dont les Yeux reçoivent les Objets, eſt une Affaire d'Anatomie, qui eſt ſçue de tout le Monde. La maniere, dont l'Ame parle par les Yeux, en les rempliſſant d'Eau ou de Feu, en les ouvrant de telle ou de telle ſorte, en les tournant, en les agrandiſſant ou en les rapetiſſant, n'a pas encore été expliquée de perſonne, & ne le ſera jamais. C'eſt une Manœuvre de la Nature, qui, toute matérielle qu'elle eſt, paſſe notre portée, & mérite notre admiration. Tous les lieux-communs, qu'on pourroit citer à ce ſujet, ne vous ſuffiroient pas, & n'éclairciroient rien. Tenons-nous-en donc aux Signes particuliers, que la

la Nature peut avoir mis dans les Yeux d'un chacun, pour faire connoître ſon Caractere. Car, ſi de tous les Sens les Yeux forment celui où l'Ame paroit préſider plus ſenſiblement, il faut qu'il ſoit plus aiſé de l'y reconnoître qu'ailleurs: &, véritablement, je ne ſçais rien de ſi démonſtratif que les Yeux. La joie & la triſteſſe, le plaiſir & la douleur, la douceur & la colere, la fierté & la bonté, la ſanté même & la maladie, tout y eſt exprimé, avant même qu'il en paroiſſe des traces en aucun autre endroit: ils ſont toujours les prémiers à annoncer ce qui ſe paſſe. Je n'ai pas de peine à croire, qu'il puiſſe y avoir quelqu'un, qui connoiſſe, par le ſeul examen des Yeux, les maladies qu'on a, & la diſpoſition où l'on eſt à les avoir. Il y a peut-être de la mode à aimer mieux les grands Yeux, que les petits. Je crois pourtant en général, que les grands Yeux marquent des Caracteres plus ouverts, que les Yeux à fleur de tête valent mieux que ceux qui ſont enfoncés & couverts. Il ne faut pas croire, que les petits Yeux

paroiſſent avoir plus de feu que les grands, ſeulement parceque l'orbite étant plus petit le feu mieux réüni en brille d'avantage. Les Caracteres extrémement vifs n'ont preſque jamais de grands Yeux. Il en eſt à peu près de même de la Couleur des Yeux. On ne verra pas ordinairement quelqu'un avec des Yeux noirs être indolent & pareſſeux par habitude: ceux, qui le ſont, ont les Yeux bleus. Ces derniers ont leur mérite à certains égards: la tendreſſe eſt plus energique chez eux, que chez les autres. Ils ne brûllent pas tout d'un coup ceux qui les regardent, comme font les Yeux noirs; ils les conſument peu à peu: on ſe ſent mourir avec eux, ce n'eſt qu'un poiſon lent; avec les autres, on eſt emporté, c'eſt un coup de canon. Je me contente de vous mettre ſur les voies: ç'eſt à vous d'aller au-de-là, & d'en tirer les inductions que vous croïez pouvoir vous convenir. Ce que nous appellons Eſprit éclate dans les Yeux: il eſt bien rare, que, par les Yeux, on ne juge pas du peu ou du beaucoup d'Eſprit de celui qu'on examine,

mine. Il y a des Yeux, qui ne disent rien, qui n'annoncent rien. Entre ceux-là, il faut distinguer les gros Yeux, des Yeux ordinaires. Les gros Yeux, qui sont le plus souvent les miopes, renferment ordinairement beaucoup d'Esprit & de Passion. Les Yeux ordinaires, qui sont muëts, marquent en effet des gens sans habitude de vuës ou de vertus; &, de tous les Yeux que je connois, ce sont les plus médiocres: ils ne sont bons à rien. Il est question alors de tirer de leur Couleur les indications dont on a besoin pour sçavoir quel sera leur Caractere: infailliblement lâche & sans force, si la Couleur est bleue; comme ils auront de l'activité & de l'ardeur, si la Couleur est noire. Pour les gros Yeux, où il n'y a rien à voir, la Couleur de leur Visage, la Configuration de leurs Traits, est toujours assez marquée, pour qu'on puisse se passer de la Couleur de leurs Yeux. Je ne parle point des Couleurs subordonnées à ces deux dominantes, le noir & le bleu: il est facile d'y assortir toutes les autres. Je n'ai jamais vû des Yeux bien nets

manquer d'ordre & de netteté dans l'Eſprit : les Yeux incertains n'aiment rien, quoiqu'ils puiſſent dire. Les Yeux humides aiment trop, & les Yeux fort ouverts aiment tout. Je hazarde beaucoup, en vous parlant ſi franchement. Toutes ces Regles-là ont leur Exception. Si j'allois vous dire, que les Yeux, dont les Liqueurs ſont brouillées, me déplaiſent, que je me défie d'eux, ce n'eſt pas à dire, que je n'aïe une Confiance entiere en l'Amitié du Chevalier de..... Quoique j'aïe imaginé, que les Yeux bridez marquent ſouvent un Eſprit peu étendu, je rends juſtice à l'Eſprit de M. de...., & je lui en trouve beaucoup.

C'EN eſt aſſez ſur les Phyſionomies : & je ne pourrois plus vous dire que des Perſonalitez, auxquelles je renonce. Vous n'aurez plus qu'une Lettre de moi ; & ce ſera la Réponſe que je dois à vos Allarmes ſur la Crainte où vous êtes, que ma Folie Phyſionomique ne me faſſe des Ennemis. J'y répondrai ſérieuſement, &, comme je penſe, dans le vrai.

LET-

LETTRE TRENTE-CINQUIEME.

ETUDIER les Hommes n'eſt pas apprendre à les haïr, comme vous le croïez: c'eſt apprendre à les ſupporter, & à vivre avec eux. Deffiez-vous de toute Philoſophie, qui tend à rompre les Liens qui uniſſent les Hommes, & à détruire la Societé pour laquelle nous ſommes nez. C'eſt une Philoſophie, où il entre plus d'Humeur que de Raiſon. Le vrai Sage n'eſt pas celui qui hait tout le Monde: ce ſeroit plutôt celui, que tout le Monde aime; & on n'aime point ceux qui condamnent toujours. Comment, après avoir examiné avec un peu d'attention le Limon dont nous ſommes tous formez, peut-on être ſi difficile à l'égard de ſes ſemblables? Ne trouve-t-on pas chez ſoi la prémiere Cauſe de tous les Effets défectueux, qu'on apperçoit dans les autres? Ne s'en reſſent-on pas aſſez ſoi-même, pour n'ôſer la reprocher aux autres? La Diſtance eſt-elle

elle ſi grande, & ne devrions-nous pas en uſer enſemble à peu près comme en uſent les Enfans d'une même Mere, qui cachent, qui adouciſſent, qui ſupportent au moins, les Imperfections qu'un d'eux a apportées du Sein où ils ont tous été produits? J'aime beaucoup ce Soupé philoſophique, où les honnêtes gens, qui le formoient, en vinrent à examiner, s'ils n'avoient pas tous mérité une fois en leur Vie d'être pendus; & qui en convinrent, en ne bornant pas ce Châtiment aux Vols & à d'autres Crimes peut-être moins affreux en ſoi, que beaucoup d'Actions plus ordinaires & plus puniſſables, quoiqu'impunies. Quelque Différence, qu'il y ait d'Hommes à Hommes, il y a toujours une grande Reſſemblance dans les Principes qui les compoſent. Si l'on examinoit bien ce qui a fait ce qu'on appelle communement, plûtôt que ce qui eſt en effet, un Grand-Homme, on ſeroit quelquefois effrayé de lui trouver preſque tout ce qui a fait un Grand-Scélérat. Ce ſont ſouvent les Objets extérieurs qui diſtinguent des Hommes, qui

qui ſe reſſemblent véritablement par le Caractere & dans le fonds de leur Conduite. L'Etat, la Naiſſance, les Occupations, la Renommée, forment une Foule de Préjugés, qui nous aveuglent ordinairement dans l'Examen que nous faiſons des autres, & qui nous arrachent le Jugement que nous en portons. Il faut juger d'eux, ſans l'Enveloppe, qui les diminue auſſi ſouvent qu'elle les groſſit; & c'eſt à quoi l'Etude des Phyſionomies conduit.

ON eſt ſi fort accoûtumé à entendre dire du Bien & du Mal, à tort & à travers, des Gens qu'on n'a pas encore vûs, ſans en croire un mot, qu'on en juge ſainement, quand on les voit: & ſi, de toutes les Façons de juger des Hommes, c'eſt la plus vraie, il faut dire auſſi, que c'eſt la moins effraïante pour ceux qui en ont l'Habitude. Il en eſt des Hommes, qui étudient les autres, & qui en connoiſſent mieux les Deffauts ſi vous voulez, comme de ceux qui ſe livrent à un Etat qui les approche des Morts & des Mourants. Ils en ſont d'abord effraïés; ils croïent ne pouvoir pas tenir contre

tre leur Répugnance: ils s'y accoûtument insensiblement si bien, qu'ils n'en sont plus révoltez, qu'ils leur deviennent utiles, & qu'ils en tirent eux-mêmes un grand Avantage. Pourquoi dit-on que les vieux Juges sont les plus doux, si ce n'est parceque leur Age, & leur Expérience, leur ont appris à connoitre les Hommes; & que, plus on les connoît, plus on est disposé à les supporter? Croïez-vous d'ailleurs, qu'un Physionomiste envisage l'Amour-propre, & les Passions, Sources intarissables de Vices & de Deffauts, du même Oeuil dont les regarde le Vulgaire? Il y voit beaucoup d'Accompagnemens, que n'y voit point le reste des Humains. Comme il ne condamne pas en Aveugle; il examine chaque Piéce du Procès; il ne met point sur le Compte du Coupable ce qui n'est pas de lui; il ne l'accuse que des Faits où sa Volonté a eu Part, & cette Volonté même. Il épluche les Circonstances où elle s'est trouvée. Si elle lui paroit blamable en quelque occasion, il la loue en d'autres de n'avoir pas été

été auſſi loin que ſes deſirs pouroient la porter: il la contemple dans une ſorte de Servitude, où le Bien lui coûte à faire, & lui ſçait gré quelque-fois du Mal qu'elle ne fait pas. De-là vient qu'il eſt ſi prompt à louër, & ſi lent à blâmer: il diſtingue les Tems où elle a été libre, de ceux où elle a été contrainte. Il ſçait que tout eſt extrémement mélé dans l'Homme; qu'il n'y a rien de parfaitement pur; que ce qui paroit mauvais n'eſt pas tout-à-fait ſans Bonté, comme ce qui eſt bon n'eſt pas abſolument exemt de Malice. Il n'y a que les Gens ſans Eſprit, ſans Réfléxion, qui ſoient ſi prompts à condamner. Les Enfans jugent plus ſévérement un autre Enfant, que ne feroit le Légiſlateur le plus rigide. L'Amour-propre leur fait croire, qu'il y aura de la Gloire à condamner l'Ignorance. La Précipitation, qui lui reſſemble, les y détermine; & ils ne louent preſque jamais leurs égaux. Il n'appartient, en effet, qu'à une Connoiſſance, devenue parfaite par l'Uſage, de voir un Caractere tout à la fois par ſon bon & ſon mauvais.

vais côté, de compenſer l'un par l'autre, de s'attacher à louër ce qui eſt bon, dans l'impoſſibilité avérée de corriger ce qui eſt mauvais. Je ſuis ſi perſuadé de cette Vérité, que je ne puis me deffendre de vous dire en paſſant, que les plus beaux Livres de Morale, & ſur-tout de Caracteres, que nous avons en François, me choquent en ce qu'ils ſe bornent preſque tous à dire du Mal des Hommes. A les entendre, il n'y a chés eux que des Vices. Pourquoi, s'ils ne connoiſſent pas les Vertus, diſent-ils, qu'il n'y en à point: & s'ils les connoiſſent, pourquoi les étouffent-ils par leur Malice? Croient-ils donc, que c'eſt le Moïen de rendre les Hommes vertueux, que de prêcher toujours qu'il ne le ſont pas? Je ne prétends par les corriger: j'en ai Pitié; & je fais d'eux comme de ceux que je vois ſe morfondre à reprocher les Deffauts d'Amitié & de Reconnoiſſance. On peut corriger les Deffauts de l'Eſprit, qui ſont des Erreurs, & jamais ceux du Cœur, qui ſont de vrais Vices. Choiſiſſez mieux une autrefois le

Sujet

jet de vos Queſtions, & ne m'expoſez pas à dire autant de Folies, que j'en ai dites ſur les Phyſionomies. Adieu: je vous aime de tout mon Cœur.

FIN.

CATA.

CATALOGUE DES LIVRES

Imprimez chez J. NEAULME, ou dont il a Nombre d'Exemplaires.

A.

Amuſemens des Dames, 7 *vol.* 12. *la Haye* 1744.

——— Idem, les Tomes ſéparez.

Amuſemens du Beau-Sexe, 7 *vol.* 12, *la Haye* 1744.

——— Idem, les Tomes ſéparez.

Acajou, Conte des Fées, avec la Réponſe, 12. 1744.

Amuſemens des Eaux d'Aix la Chapelle 3 *vol. fig.* 12. *Amſt.* 1734.

Amours de Catulle & Tibulle, par Mr. de la Chapelle, de l'Académie Françoiſe; avec quelques autres Piéces du même Auteur: Nouvelle Edition, augmentée d'un Eloge de Mr. de la Chapelle; avec de très jolies Figures, *en 4 vol.* 12. *la Haye* 1742.

l'Argus de l'Europe, Ouvrage dans lequel on développe les Maximes & les Intérêts des Princes, depuis la Mort de l'Empereur

reur Charles VI. jusques à présent, 3 *vol.* 8. *Amst.* 1742.

Architecture de Palladio, 4 *Tom.* 2 *vol. fol. fig. la Haye* 1726.

Avantures de Telemaque, par Mr. de Fenelon, Archevêque de Cambray, avec des Figures de Picart, 4. *Amst. & Rott.* 1734.

Architecture de Vignole, comprenant les cinq Ordres, avec les Commentaires, Figures, Descriptions &c. par Mrs. Daviler & le Blond, 3 *vol.* 4. *avec quantité de Fig. la Haye* 1730.

——— Idem, Tome 3. séparé.

Architecture Militaire, ou l'Art de Fortifier, par De ***, Officier de Distinction; avec plus de 40. Planches en Taille-douce, & un Traité de l'Art de la Guerre, 2 *vol.* 4. *la Haye* 1741.

Actes Publics d'Angleterre, recueillis par T. Rymer, en 10 vol. in folio complets: contenant en entier les 20. volumes de l'Edition de Londres, & outre cela des Traductions Françoises de toutes les Piéces Angloises qui se trouvent dans l'Edition originale; lesquelles Traductions sont exactement placées à côté des Piéces Angloises mêmes: &, de plus, l'on trouve, dans le neuvieme Volume de cette Edition, deux nouveaux Traités; l'un intitulé *Epistolæ Mariæ, Angliæ Reginæ, ad exteros Principes & Respublicas, ab Anno*

Anno 1554. *ad Annum* 1558., *desumptæ ex Manuscripto originali in Bibliothecâ Ducis Kentiæ conservato &c.* ; & l'autre, *De l'Etat & Gouvernement du Royaume d'Angleterre, avec une nouvelle Addition touchant les principales Cours d'Angleterre & les Officiers d'icelles, écrit à la main le* 28. *Mars de l'An de Salut* 1567, *pendant le Regne de la Séréniſſime & Excellentiſſime Princeſſe la Reine Eliſabeth, par un Gentilhomme, Ambaſſadeur en France pour ſa Majeſté près le Roi Charles IX. de ce Nom*, Manuſcrit tout-à-fait curieux, donné par feu Monſeigneur le Prince de Condé à Mr. le Comte de Bethune.

Pareillement, on trouve, dans le dixieme & dernier Volume, l'*Abrégé Hiſtorique & Critique* de tous ces 20 Volumes de l'Edition de Londres, dont les 17 prémiers Volumes avoient été extraits par feus Mrs. de Rapin & le Clerc; & dont les 3 derniers l'ont été de très bonne main, qui ne le cede point aux autres.

Ainſi, l'on trouvera réüni dans l'Edition de la Haie, non ſeulement tout le Recueil, mais encore ſon *Abrégé*, & de plus une bonne *Table générale des Matieres de tout l'Ouvrage*. Et, afin d'en procurer l'Uſage à ceux même qui n'auront que l'Edition de Londres, l'on a obſervé de noter à la marge

ge de l'Edition de la Haie les Pages de l'Edition de Londres ; de ſorte que les Auteurs, qui ont déja cité, ou qui citeront à l'avenir, l'une de ces Editions, pourront également ſe ſervir de l'une & de l'autre, ſans leur nuire ou leur porter aucun Préjudice. On obſervera auſſi, que ce grand Recueil contient, outre les Piéces qui concernent particuliérement l'Angleterre, Qantité d'autres Piéces inſtructives & intéreſſantes, concernant la France, l'Allemagne, les Royaumes du Nord, la République des Provinces-Unies, touchant le Gouvernement de laquelle il y a auſſi des Diſcours & Traités curieux & utiles, relatifs au Tems d'Olivier Cromwell, & de la Reine Elizabeth, lorsque les Anglois étoient Poſſeſſeurs de la Brille, Fleſſingue, Ter-Veer, &c. En un mot, cette importante & précieuſe Collection n'eſt pas moins utile, & même neceſſaire, aux Politiques & Négociateurs, que le fameux *Corps Diplomatique des Traités de Paix &c*: & l'on peut très bien affirmer ſans indiſcrétion, que, réünis enſemble, ils forment le Corps de Politique le plus complet, & le plus intéreſſant, qu'on ait encor vû juſqu'à ce jour.

B.

Bibliotheque de Campagne, ou Amuſemens de l'Eſprit & du Cœur, 12 *vol.* 12. *la Haye* 1738-1743.

——— Idem, les Tomes ſeparez.

Belle (la) Wolfienne, par Mr. Formey, 3 *vol.* 8. *la Haye* 1739-1743.

——— Idem, les Tomes ſéparez.

Bardet de Villeneuve, Cours de la Science Militaire, à l'Uſage des Officiers de l'Infanterie, de la Cavallerie, de l'Artillerie, du Génie, & de la Marine, *avec* 107. *Planches en Taille-douce*, 11 *vol.* 8. *la Haye* 1740. & 1741.

Batailles d'Alexandre le Grand, Darius, & Porus, gravées magnifiquement d'après le Brun, par le fameux van Gunſt, *en* 13. *Feuilles de très grand & beau Papier, Forme d'Atlas.*

Baſnage, Hiſtoire & Annales des Provinces Unies des Pais-Bas, depuis la Paix de Munſter en 1648, juſqu'à celle de Nimegue en 1678; précedées d'une Deſcription Hiſtorique & Politique du Gouvernement de ces Provinces, par Mr. de Leſtevenon, 2 *vol. fol. la Haye* 1719 & 1729.

Burnet, Hiſtoire d'Angleterre pendant ſa Vie, contenant depuis Jaques Premier, juſqu'au commencement du Regne de la Reine Anne en 1702, 4 *vol. in* 4, *avec de beaux*.

beaux Portraits, la Haye 1735.

——— Idem, Tome 3 & 4. ſéparez

Bible (la Sainte) contenant le Vieux & le Nouveau Teſtament, de la Verſion de Mr. Martin, avec des Notes marginales, *in* 4, *la Haye*, 1743.

Bible, d'une nouvelle Verſion Françoiſe, par Mr. le Cene, 2 *vol. fol. Amſt.* 1741.

——— ——— Idem, grand Papier.

Bibliotheca Botanica, ſeu Catalogus Authorum & Librorum omnium, qui tractant de Re Botanicâ; de paratis Vegetabilibus &c. à Jo. Franciſco Seguierio. Acceſſit Biblioth. Botanica Jo. Ant. Bumaldi, ſeu potius Ovidii Montalbani Bononienſis, in tres Partes diviſa, 4 Hagæ Com. 1740.

Brenckmanni (Henrici) Hiſtoria Pandectarum, 4. fig. Trajecti ad Rhenum, 1722.

Burnet's Hiſtoiry of his own Times, 6 vol. 8 London 1724.

C.

CHanſons Nouvelles, ſur différents Sujets, compoſées ſur des Airs connus, 12. *Amſt. Foubert.* 1728.

Coutumes & Cérémonies obſervées chez les Romains, avec des Notes, ſervant d'Eclairciſſemens aux Auteurs anciens Grecs & Romains, par Nieupoort, traduites en François, 12. *Paris* 1741.

Ciceronis (M. T.) de Officiis Libri tres, ex Recenſione & cum Notis J. G. Grævii 12. Amſt. 1691.

——— *idem Liber, ſine Notis*, Amſt. 1689.

Contes de ma Mere L'Oye, en François & Anglois, avec de magnifiques Figures, 8. *la Haye*, 1745.

Contes & Nouvelles de Bocace, Florentin, avec des Figures gravées ſur les Deſſeins de Romain de Hooge, 2 *vol.* 8 *Fig. Cologne* 1732.

Catechiſme de Drelincourt, 8 *Amſt.* 1730

Corpus Juris Civilis Romani, cum Notis Gothofredi, 2 vol. fol. Lipſiæ 1740.

Conſultationes Medicæ: ſive Sylloge Epiſtolarum, cum Reſponſis Herm: Bourhave, 8 Hagæ Comit. 1744.

Cicero de Officiis, cum Notis Variorum & Grævii. 8. 2. vol. Lugduni Batavorum 1710.

Caniſii Theſaurus Monumentorum Eccleſiaſticorum & Hiſtoricorum, 7 vol. fol. Amſtelodami 1715.

Cuiſinier Moderne, &c., par Mr. Vincent la Chapelle, avec quantité de Figures, 5 *vol* 8. *la Haye* 1742.

Cauſes célebres & intéreſſantes, avec les Jugemens qui les ont décidées, recuillies par Mr. Gayot de Piiaval, 18 *vol.* 8. *la Haye* 1737. *à* 1743.

——— Idem, *Tomes* 19, 20, 21, & 22. 4 *vol.* 8 *la Haye* 1745.

——— Idem, les Tomes ſeparez.

Con-

Conſolations de l'Ame fiddele contre les Frayeurs de la Mort, par Drelincourt, 2 *vol.* 8 *Amſt.* 1724.

Clerici (Joan.) Hiſtoria Eccleſiaſtica duorum primorum à Chriſto nato Seculorum, è veteribus Monumentis deprompta: Editio prima, eaque unica, attamen Acceſſionibus Correctionibusque ipſius Auctoris noviſſimè illuſtrata, & emendata, 4. Amſtælodami 1716, & deinde Hagæ-Comitum 1741.

——— *Eadem*, Chartâ magnâ.

Cowperi (Guill.) Anatomia Corporis Humani, illuſtrata centum & quindecim Tabulis, curante Dundaſſ, folio Chartâ maxima, Lugduni Batavorum, 1749.

D.

Diable Hermite, par Monſr. de M*** 12. *Amſt.* 1741.

——— confondu, ou le ſot Aſtaroth, 12. *la Haye* 1740.

Défenſe de la Religion tant Naturelle que Révélée, contre les Infideles & les Incrédules: traduit de l'Anglois de G. Burnet; complet, avec une Table des Matieres, *la Haye* 1736-1745, 6 *vol.* 8.

——— Idem, les Tomes ſéparez.

Dictionaire univerſel du Commerce, par Savary, 3 *vol. fol. Paris* 1731.

Dictionaire Géographique & Critique, par Mr. Bruzen la Martiniere, Géographe de Sa Majeſté Philippe V. Roi d'Eſpa-

gue, 10 *vol. fol. la Haye*, 1737. *&c.*

——— Idem, les Tomes ſéparez.

Dictionaire Italien-François, & François-Italien, par Veneroni, 2 *vol.* 4 *Amſt.* 1729.

E.

EGaremens du Cœur & de l'Eſprit, ou Mémoires de Mr. de Meilcourt, par Mr. Crebillon le Fils, 3 *Parties* 12. *la Haye* 1745.

Eſſai ſur l'Hiſtoire du Siecle de Louïs XIV, par Mr. de Voltaire, 8. *Amſt.* 1739.

Elémens de la Philoſophie de Newton, mis à la Portée de tout le Monde, par Mr. de Volaire, avec un grand Nombre de Figures & belles Vignettes, 8 *Amſt.* 1718

——— Idem, ſur de magnifique & très grand Papier.

Erafmi Colloquia, cum Notis Variorum, 8. Lugd. Bat. 1729.

F.

F*Abri Theſaurus*, 2 vol. folio Hagæ 1739. ſyn papier; de duur is haast uit verkogt.

G.

GRammaire pour apprendre l'Anglois; & Vocabulaire Anglois, François, Fla-

Flamand, & Latin, par G. Pell, 2 *vol.* 8, *Utrecht*, 1715. 1735.

Grotius (*Hugo*) *de Veritate Religionis Chriſtianæ, cum Notis Clerici*, 8. Hagæ Comitum 1744.

H.

Hiſtoire Eccléſiaſtique, par Fleury 36. *vol.* 12. *Bruxelles*, 1716.

——— du Mont Veſuve, Fig. *Paris* 1741.

——— des ſept Sages de la Grece, par Mr. de Larrey, 2 *vol.* 12. *avec Fig. la Haye* 1734.

Huetius (*P. D.*) *de Imbecillitate Mentis Humanæ*, 12. Amſt. 1738.

Hiſtoire de l'Empereur Charles VI, contenant ce qui s'eſt paſſé de plus mémorable en Europe, depuis ſa Naiſſance juſques à ſa Mort: tirée de Mémoires, Piéces Antentiques, manuſcriptes & autres, deſquelles on a puiſé des Anecdotes très curieuſes, & qui n'avoient point encore paru: par le Sieur P. A. la Lande, 6 *vol.* 12. *la Haye*, 1743.

——— Naturelle, Civile, & Eccléſiaſtique de l'Empire du Japon, compoſée en Allemand par E. Kempfer, & traduite en François ſur la Verſion Angloiſe de J. G. Scheuckzer, avec Fig. 3 *vol.* 12. *Amſt.* 1732.

Hiſtoire Romaine de Tite Live, traduite en François par M. Guerin, 10 *vol.* 12. *la Haye* 1740.

Hiſtoire Critique de l'Etabliſſement de la Monarchie Françoiſe dans les Gaules, par Mr. l'Abbé du Bos. 3. *vol.* 12 *Amſt.* 1735.

——— du Ciel, conſidéré ſelon les Idées des Poëtes, des Philoſophes, & de Moyſe, par l'Auteur du Spectacle de la Nature, avec Fig. 3 *vol.* 12 *la Haye* 1740.

Hiſtoire de Frederic-Guillaume I, Roi de Pruſſe, par Mr. de M***, 2 *vol.* 12. *Amſt.* 1741.

Hiſtoire Ancienne des Egyptiens, Carthaginois, &c. par M. Rollin, 13. *vol.* 12. *la Haye & Amſt.* 1740

——— Idem, les Tomes ſéparez.

——— & Aaantures de Dona Rufina, fameuſe Courtiſanne Eſpagnole, 2 *vol.* 12. *avec Fig. la Haye* 1743.

——— des Ouvrages des Savans, par Mr. Baſnage de Beauval, depuis Septembre 1687, juſqu'au Mois de Juin 1709. inclus 24. *vol.* 12. *Amſt.*

Horatius, ex Editione & cum Notis Bentleii, 4. Amſtælodami 1716.

——— Idem, charta magna.

Hiſtoire du Vicomte de Turenne, par Ramſay, 2 *vol.* 4. *Fig. Paris* 1735.

——— des Découvertes & des Conquêtes des Portugais dans le Nouveau Mon-

Monde, par le R. P. Lafiteau, avec *fig.* 2 *vol.* 4. *Paris*, 1733.

——— Militaire du Prince Eugene, du Duc de Marlborough, & du Prince d'Orange & de Naſſau-Friſe; écrite par du Mont & Rouſſet; ornée de Cartes, de Plans, & de Batailles, d'après les Deſſeins de Huchtemberg, *en* 2 *vol. fol. Format d'Atlas*, *la Haye*.

——— Idem, Tom. 3 ſous preſſe.

Hiſtoire de l'Origine & des prémiers Progrès de l'Imprimerie, *la Haye*, 1740. 4.

——— des Révolutions d'Eſpagne, par le Pere d'Orleans, 4 *vol.* 8. *la Haye* 1734.

——— Critique de Manichée, & du Manichéïſme. par Mr. de Beauſobre, 2 *vol.* 4. *Amſt.* 1734.

——— de la Médecine, par le Clerc, 4. 2 *vol. derniere Edition*, *la Haye* 1729.

——— ancienne des Grecs, & la Maniere d'étudier les Belles-Lettres, par Mr. Rollin; avec de très jolies Figures, Vignettes, & pluſieurs Cartes enluminées, & le Portrait de l'Auteur, *en* 8 *vol.* 4. *Paris* 1741.

J.

JOurnal de Henry III: nouvelle Edition, augmenté des deux Tiers, par Mr. de l'Etoile, 5 *vol.* 8 *Paris* 1745.

——— de Henry IV, Nouvelle Edition augmenté, par Mr. de l'Etoile. 4. *vol.* 8. *Paris* 1741.

——— Hiſtorique de la République des Let-

Lettres, par les Auteurs du Journal Littéraire juſqu'en Juin 1732, 9. *Parties en* 3. *vol.* 8. *depuis Juillet* 1732. *juſques à la fin de* 1733. *la Haye* 1732 & 1733.

——— Idem, les Tomes ſéparez.

L.

LEttres Paſtorales de l'Evêque de Londres aux Fideles de ſon Dioceſe, contre les Libertins & les Incrédules; 3. *Parties* 8. *la Haye* 1732.

Lettres (Quatre) ſur la Diſcipline Eccleſiaſtique, 8.

——— d'Amour d'une Religieuſe Portugaiſe, 2 *vol.* 12. *la Haye* 1742.

Lettres Philoſophiques ſur les Phiſyonomies, 12. *la Haye*, 1746.

M.

MEmoires de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, avec un grand Nombre de Figures, 3 *vol.* 12. *Paris* 1743.

——— pour ſervir à l'Hiſtoire de la Grande-Bretagne, ſous les Regues de Charles II. de Jaques II. de Guillaume III. de Marie II. & d'Anne I; avec une Introduction concernant les Regnes de Jacques I. Charles I. & Cromwel; par Gilbert Burnet, *6 vol.* 12. *la Haye* 1725. Idem

——— Idem, la Continuation ſéparément; contenant les Regnes de Guillaume III, de Marie II, & d'Anne I, 3 *vol.* 12. *la Haye* 1735.

Mille & une Faveurs, Contes de Cour, tirez de l'ancien Gaulois de la Reine de Navarre, & publiés par le Chevalier de Mouhy, 8 *vol.* 12. *Londres* 1740.

Memoires Secrets de la Republique des Lettres; ou le Théatre de la Vérité, par l'Auteur des Lettres Juives, en 16. Lettres, 5 *vol.* 12. *Amſt. & la Haye* 1743.

——— Idem, les Tomes ſéparez.

——————— de Mr. de Saint Martin, Sieur de Chaſſonville, écrits par lui-même; contenant des Avantures & des Anecdotes curieuſes & intéreſſantes, depuis l'an 1696, juſques en 1720., 8, *la Haye* 1743.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſt de Charles IX. & de Henry IV. in 4 *Paris*, 1745.

Mémoires du Comte de Brienne, prémier Sécrétaire d'Etat, contenant les Evénemens les plus remarquuables du Regne de Louis XIV. juſques à la Mort du Cardinal Mazarin, pour l'Inſtruction de leurs Enfans, 3 *vol.* 8 *Amſt.* 1719.

——— du Marquis Maffei, Lieutenant-Général des Troupes de l'Elec-

teur de Baviere, & de l'Empereur; contenant la Deſcription exacte de pluſieurs des plus fameuſes Expéditions Militaires de notre Siecle, traduits de l'Original Italien, 2 *vol.* 8. *la Haye* 1740.

Méthode pour apprendre à bien lire & à bien ortographier, par Jean Palairet, 8. *la Haye* 1740.

Mémoires Politiques, Amuſans, & Satyriques, par Meſſire J. N. de Brazi, 3 *vol.* 8. *Veritopolis* 1735.

Métaphyſique de Newton. rédigée par Voltaire, *in* 8.

Marſilli (*Alb. Fr. Com.*) *Danubius Pannonico-Myſicus*, *Obſervationibus Geographicis*, *Aſtronomicis*, *Hiſtoricis*, *illuſtratus*. 6 vol. fol. Holl. 1726.

——— de Condé, ou Recueil pour ſervir à l'Hiſtoire de France, contenant ce qui s'eſt paſſé de plus mémorable dans le Royaume, ſous le Regne de François II. & ſous une Partie de celui de Charles IX, où l'on trouvera des Preuves de l'Hiſtoire de Monſieur de Thou: auxquels on a ajouté la Légende du Cardinal de Lorraine, celle de Dom Claude de Guiſe, l'Apologie & le Procès de Jean Caſtel, & autres Piéces, avec des Notes Hiſtoriques, Critiques, & Politiques, attribuées à l'Abbé Lenglet du Fresnoy avec des Portraits, des Plans, &c. 6 *vol.* 4. *la Haye & Paris* 1743. Idem.

——— Idem, grand papier
——— Idem, le Tome 6, *Paris*, 1745.
——— de l'Academie Royale de Chirurgie de Paris, avec un grand Nombre de Figures, 4. *Paris* 1743.
——— d'Artilerie, ou la Maniere de défendre les Places, & le Devoir des Officiers; par le Sieur Surirey de Saint Remy, derniere Edition augmentée de Matieres & de Planches, avec un grand Nombre de Fig. 2 *vol.* 4. *la Haye*, 1741.
——— Idem, le Tome Troiſieme, ſous Preſſe.
Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de France & de Bourgogne, 2 *vol.* 4. *Paris* 1729.
——— pour ſervir à l'Hiſtoire Naturelle des Pétrifications, par Mr. Bourguet, 4 *Fig. la Haye*, 1742.
Mémoires Hiſtoriques, Politiques, & Littéraires, de Portugal, par Mr. d'Oliveyra, 2 *vol.* 8 *la Haye*, 1743.
Mémoires de Hambourg, de Lubeck & de Danemark, de Suede, & de Pologne, par Aubery du Maurier, 8. *la Haye*, 1737.
Méthode pour étudier la Géographie, par l'Abbé Lenglet du Fresnoy, 8 *vol.* 12. *Fig. Paris*, 1740.
Méthode pour bien cultiver les Arbres à Fruits, & pour bien élever des Treilles, 8. *Utrecht*, 1738.

N.

NOvum Teſtamentum Græcum; cum Verſione Latinâ Joh. Lensdenii, & Figuris, 12. Amſt. 1740.

Nouveau Théatre François, contenant les meilleures Piéces qui ſe ſont faites depuis vingt Ans; 12 *vol.* 12 *la Haye* 1737.-1743.

——— Idem, les Tomes ſeparez.

——— Recueil de Chanſons choiſies, avec les Airs notez, 8 *vol.* 12. *la Haye* 1735. à 1743.

——— Idem, les *Tomes* ſeparez.

Nouvelles Lettres de Gui Patin, 12. 2 *vol. Amſt.*

Nouvellas Exemplares de Miguel de Cervantes Saavedra, a la Señora Conteſſa de Weſtmorland, avec de très jolies Figures, 2 vol. 8. la Haye 1739.

Nouveau Parfait Maréchal, ou de la Connoiſſance des Chevaux, plus ample & plus parfaite que celle de Mr. de Solleyſel; avec un Dictionaire des Termes de Chevalerie, par Garſault, Ecuyer du Roi; avec grand Nombre de Figures, 2. *vol.* 4. *Paris*, 1741.

O.

OEuvres de Machiavel, nouvelle Edition, augmentée de l'Anti-Machiavel, 6 *vol.* 12. *la Haye*, 1743.

——— de Théatre, & autres, de Mr. Né-

Nericault Deſtouches; nouvelle Edition, conſidérablement augmentée de Piéces qui n'ont jamais paru, avec le Portrait de l'Auteur, 2 *vol.* 12. *la Haye* 1740.

——— du Comte d'Hamilton, contenant, le Belier, l'Hiſtoire de Fleur d'Epine, & les quatre Facardins, 2 *vol.* 12. *la Haye* 1738.

——— du Seigneur de Brantome; nouvelle Edition, conſidérablement augmentée, 15 *vol.* 12. *la Haye* 1740.

Oeuvres de Mathématique & de Phiſique de Mr. Mariotte, de l'Académie Royale des Sciences, avec Fig. 2 *vol.* 4. *grand papier*, *la Haye*, 1740.

Ovidii Opera omnia, 3 vol. in 24. Amſtælodami, 1735.

Oeuvres diverſes de Poëſies du Sr. D** 8. *Paris*, 1743.

P.

Philoſophe (le) Marié, ou le Mari honteux de l'être, Comédie, 12. *Amſt.* 1727.

Perſile & Siglſmonde, Hiſtoire Septentrionale, traduite de l'Eſpagnol de Michel de Cervantes, 4 *vol.* 12 *Paris* 1744.

Pamela, ou la Vertu récompenſée, traduite de l'Anglois 4. *Tomes*, 8 *vol.* 8.

Pour & Contre, Ouvrage Périodique d'un Gout nouveau, par l'Auteur des Mé-

Mémoires d'un Homme de Qualité. 10. *vol.* 8.

Q.

Quinctiliani (M. Fabii) de Institutione Oratoriâ Libri, Curâ P. Burmanni, 3. vol. 4. Lugd. Batav. 1720.

R.

Recueil de Remedes faciles & domestiques, par Mad. Foucquet, 2 *vol.* 12. *Utrecht* 1740.

Rollin, Histoire Ancienne des Egiptiens, Cartaginois, &c. 13 *vol.* 12. *Fig. Amst. & la Haye* 1743.

——— Idem, des Tomes séparément.

Réflexions sur la Poësie Françoise, par du Cerceau, 12, *Paris*, 1742.

Rumphii (G. E.) Herbarium Amboinense, cum Versione J. Burmanni, cum multis Figuris, 4 vol. fol. Holl. 1741. &c.

Recueil d'Estampes, gravées d'après les plus belles Ecoles Romaines & Vénitiennes, qui sont en France dans le Cabinet du Roi, dans celui de Monseigneur, du Duc d'Orléans, & dans d'autres Cabinets; avec un Abrégé de la Vie des Peintres, & une Description Historique de chaque Tableau, par Crozat, *en deux grands Vol. in folio, Format d'Atlas, Paris*, 1742.

Spec-

S.

Spectacle de la Nature, ou Entretiens sur les Particularitez de l'Hiſtoire Naturelle, par l'Abbé Pluche, 4 *vol.* 12. *Figures, la Haye*, 1739 1743.

——— Idem, les Tomes ſépare.

Secrets d'Albert le Grand & d'Albert le Petit, 2 *vol.* 12. *Fig. Lion*, 1743.

Sermons ſur divers Textes, par Caillard, 2 *vol. Amſt.* 1738.

——— ——— Idem, *grand Papier.*

Suplement au Corps Diplomatique, 10 *vol. fol. derniere Edition.*

Superſtitions Anciennes & Modernes; Préjugez Vulgaires qui ont induit les Peuples à des Uſages & à des Pratiques contraires à la Religion; avec des Figures qui repréſentent ces Pratiques, 2 *vol. fol. Amſt.* 1736.

——— Idem, Tome 2 à part.

Suetonius Burmanni, 2. vol. 4. cum Fig. Amſt. 1739.

Saluſtius, cum Notis Variorum, cura S. Havercampi, 2 vol. 4. Amſt. & Hagæ Comitum 1742.

——— Idem, Chartâ maguâ.

T.

Theologie du Cœur, ou Recueil de quelques Traités qui contiennent les Penſées les plus divines des Ames pures & ſimples, 12. *Cologne*, 1692.

Trai-

Traité des Inſtrumens de Chirurgie, par Garangeot, 2 *vol.* 12. *Fig. Paris* 1723.

Tillemont, Hiſtoire des Empereurs, 5 *vol.* 13 *parties*, 12. *Bruxelles* 1707.

——— Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, 30. vol. 12. *Bruxelles*, 1720. *&c.*

Traité des Feux d'Artifice, où l'on voit la Façon de préparer les Matieres, la Conduite des Feux de Joye, & la Méthode de compoſer toutes ſortes d'Artifices, par le Sieur Freſier, 12 *Fig. la Haye*, 1741.

——— (Nouveau) de l'Anatomie du Globe de l'Oeil, par Mr. Taylor, *Fig.* 8. *Paris* 1738.

Tables Cronologiques des Empereurs & Rois, par l'Abbé Lenglet 2 *vol.* 8. *Paris*, 1743.

Terentius, cum Commentariis Variorum, ex Editione Weſterhovii, 2 vol. 4. Hagæ Comitum, 1726.

Terentii Comœdiæ, ex Editione Bentleii, 4. Amſtælodami 1727.

——— *Idem, Chartâ magnâ.*

Théatre de la Guerre en Flandre & dans les Pais-Bas, contenant l'Atlas complet. *Imprimé chez Fricx à Bruxelles, folio.*

Traité des Armes, enſeignant la Maniere de combatre de l'Epée, par Girard, 4 *Fig. la Haye*, 1740.

Traité ſur la Nature, le But, & les Effets du Sacrement de la ſainte Cene, par

par Hoadly, 8. *la Haye* 1741.

——— des Maladies des Femmes groſſes, par Mauriceau, 2 *vol.* 4. *Fig. Paris*, 1740.

V.

Voyage (Nouveau) aux Iſles de l'Amérique, par le Pere Labat; Nouvelle Edition conſidérablement augmentée, *en* 8 *vol.* 12. *avec quantité de Fig. Paris*, 1742.

Vie de Philippe Duc d'Orleans, Petit-Fils & Régent de France, ſous la Minorité de Louis XV. par Mr. L. M. D. M. avec Fig. 2 *vol.* 12. *Lon.* 1737.

— d'Olimpe, ou Avantures de la Marquiſe D***, 6 *vol.* 12. *Fig. Ut.* 1741.

— Idem, des Tomes ſeparez.

Voyage de Pietro della Vallé, 8. *vol.* 12. *Fig. Paris*, 1745.

——— de Cyrus, par Ramſay, François & Anglois, 2 *vol.* 8. 1737.

Vie de Marianne, ou Avantures de Mad. la Comteſſe D***, par Marivaux, 11 *Parties* 8. *la Haye* 1741.

——— Idem, les Parties ſéparées.

Voculaire Anglois, Flamand, François, & Latin, par G. Pell. 8. *Utrecht* 1735.

Viſites (les) Charitables, ou les Conſolations Chretiennes, par Drelincourt, 3 *vol.* 8 *Amſt.* 1731.

Vocabulary in ſix Languages, viz. Engliſch

gliſch, Latin, Italian, Frenſch, Spaniſch, and Portugues, 8 *London* 1725.

Voyages faits principalemeut en Aſie, dans les XII. XIII. XIV. & XV. Siécles, par pluſieurs célebres Voyageurs; accompagnés de l'Hiſtoire des Saraſins & des Tartares, & précédez d'une Introduction, contenant les nouvelles Découvertes des principaux Voyageurs, par P. Bergeron, avec Fig. 2 *vol.* 4. *la Haye* 1735.

——— du Docteur Shaw, contenant des Obſervations Hiſtoriques, Géographiques, & Mélées, ſur les Royaumes d'Alger, & de Tunis, ſur la Syrie, la Phenicie, & la Terre Sainte &c.; avec l'Hiſtoire Naturelle de ces Pays, des Remarques Critiques ſur tous les plus ſavans Auteurs de Géographie, & des Figures en grand Nombre; traduit de l'Anglois; *en* 2 *vol. in* 4. *la Haye*, 1743.

Vaillant Nummi Antiqui Familiarum Romanarum, perpetuiis Interpretationibus illuſtrati, 2 vol. fol. Amſt. 1703.

——— *Numiſmata ærea Imperatorum, in Coloniis cuſa*, 2 vol. fol. Paris 1697.

——— *Hiſtoria Ptolemæorum, Ægypti Regum*, folio cum Figuris, Amſt. 1710.

——— *Regum Syriæ*, folio. cum Figuris, Hagæ-Comitum 1 2.

——— *Numiſmata ſelectiora*, 4 Pariſiis, 1695.

F I N.

523851

52385